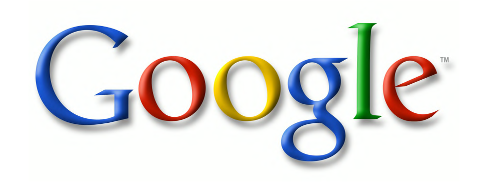
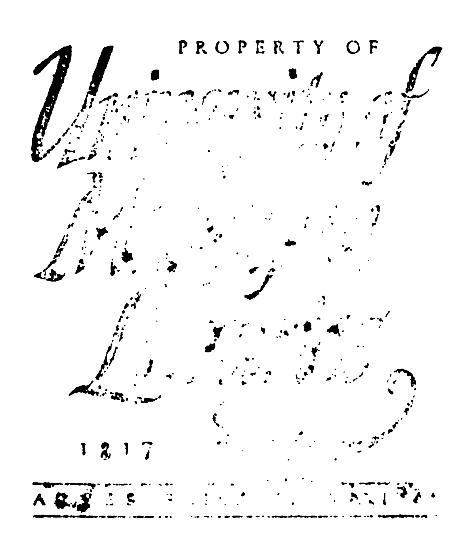



PROPERTY OF
1817

GRANDES
FIGURES
D'HIER ET D'AUJOURD'HUI

Alençon. — Typ. de Poulet-Malassis et De Broise

ŒUVRES ILLUSTRÉES

DE

CHAMPFLEURY

Fleury, Jules

GRANDES FIGURES

D'HIER ET D'AUJOURD'HUI

BALZAC, GÉRARD DE NERVAL, WAGNER, COURBET

AVEC QUATRE PORTRAITS

GRAVÉS A L'EAU-FORTE PAR BRACQUEMOND



PARIS

POULET-MALASSIS ET DE BROISE

LIBRAIRES-ÉDITEURS

97, rue Richelieu et passage Mirès

1861

A DURANTY

Je retrouve dans mes notes un feuillet ayant pour titre : *Conseils à un jeune écrivain.* Sur ce feuillet est écrit :

Ne fais jamais de concession à personne.

—

Pense ce que tu écris, écris ce que tu penses.

—

Si tu cherches à faire fortune, jette ta plume.

—

Si tu crains de blesser les opinions de la société, jette ta plume.

—

Si tu veux plaire à tout le monde, jette ta plume.

—

Si tu veux, à trente ans, arriver aux honneurs, à la fortune, à la tranquillité, jette ta plume.

—

Si l'amour du jeu, du vin, des femmes, l'emporte sur l'art, jette ta plume.

—

Si ta main est inoccupée, que ton esprit travaille.

—

Si tu dors, que ton cerveau travaille encore.

—

Ne t'assujétis pas aux lois du monde et ne crains pas de vivre seul, face à face avec ta pensée, avec ta pensée pour convive, avec ta pensée pour ami, avec ta pensée pour maîtresse.

—

Refuse toute partie de plaisir aujourd'hui si elle doit empiéter sur cinq minutes de demain.

—

Tâche d'être pauvre. Tu es riche, dépense vite ton argent pour demander ta vie aux lettres.

—

A vingt ans on est toujours riche; l'argent viendra plus tard.

—

Ne regarde pas combien tu as écrit aujourd'hui de pages et combien ces lignes te rapporteront. C'est un mauvais calcul. Si tu as

écrit une seule phrase dans laquelle est enchâssée une idée, ta conscience te paiera de ton travail mieux que ne saurait le faire l'argent.

—

On te demande un article sur la paix, fais-le sur la guerre, si tel est ton avis, quand même tu amènerais la ruine du journal

—

Ne pense jamais à travailler pour les autres, mais pour toi.

—

Il y a cent journaux dirigés par cent écrivains; ces cent écrivains ont cent façons particulières de voir; tu ne peux songer à les satisfaire tous. Il faut écrire pour toi.

—

N'écris jamais une ligne par complaisance

pour n'importe qui ; de complaisance en complaisance tu arriverais à n'être qu'un domestique.

—

Si tu t'es trompé aujourd'hui, imprime demain que tu t'es trompé.

—

Ne crains ni les inimitiés ni les haines ; elles sont plus utiles que les amitiés.

—

Tu passeras peut-être pour un « excentrique » en disant ce que tu crois être vrai. Plus tard, dans quinze ou vingt ans, le public te saura gré de ta sincérité, t'en tiendra compte et t'en récompensera.

—

Ne t'attends pas à une popularité subite; les médiocrités seules arrivent du premier bond.

—

Lis et relis sans cesse les biographies des grands écrivains et des grands artistes; tes peines et tes privations te sembleront légères.

—

Pense beaucoup à l'avenir, peu au passé et oublie le présent.

—

Le temps est favorable au développement des jeunes esprits courageux; le demi-siècle qui vient de sonner (1) est une époque nouvelle qui comptera dans les lettres, les arts et les sciences.

—

Quoi qu'il arrive, ne t'inquiète pas de la forme du gouvernement. Ton art est régi par l'époque et la régit à son tour.

—

(1) Ceci était écrit en 1850.

Réfléchis et tais-toi. Tu n'es pas orateur.

—

Discute avec les hommes de ton opinion. A quoi bon avoir raison avec de sots adversaires?

—

Ne te dépense pas en polémiques frivoles. Les polémiques font de mauvais volumes.

—

On nie ton œuvre; ton œuvre répond pour toi.

—

Tu es nié, donc tu existes.

—

Ne t'inquiète pas de la fortune qu'amasse une médiocrité en entassant volume sur volume; dix bonnes pages seulement chaque an-

née te seront payées plus tard en considération, en honneurs et en argent.

—

Isole-toi sans craindre l'hypocondrie. L'hypocondrie dépend du corps et non de l'intelligence.

—

Le travail est une joie.

—

Je te permets toutes les passions, de dix-huit à vingt-cinq ans ; pour peindre l'amour il faut avoir aimé. Tu n'es pas homme encore et je ne sais ce que tu deviendras; mais il faut prendre garde que les passions ne s'accrochent à toi pour la vie.

—

Une femme est un meuble dangereux c le cabinet de l'homme qui pense. Un chat serait préférable.

—

S'il te faut un ami dévoué, toujours gai, prêt à t'accompagner dans de longues courses, prends un chien.

—

Si tu achètes des livres, lis-les plume à la main, de telle sorte que tu puisses t'en séparer demain sans regret.

—

Ta bibliothèque doit être pleine de dictionnaires et non de curiosités.

—

Prends garde d'avoir de l'esprit.

—

L'homme le plus lourd, quand il est convaincu, a facilement raison des gens d'esprit. Il est armé d'une massue, ses adversaires n'ont qu'un petit sifflet.

—

Tu crois à ton art, tu es déjà un artiste.

—

Il te suffit d'énoncer sincèrement ta pensée pour appeler l'attention.

—

Les uns font des antithèses, les autres des calembourgs; ceux-ci veulent amuser quand même; ceux-là veulent paraître profonds. Une page raisonnable te fera dominer tout de suite la foule des gens qui croient à un « procédé » dans les lettres.

—

Prends garde aux mystiques, et accable-les quand l'occasion s'en présentera.

—

Tout homme aux aspirations troubles est un être dangereux, en art comme en politique.

—

Que ta nourriture soit simple et réglée. Peu de viandes et beaucoup d'eau.

—

Si tu travailles longtemps, il faut marcher longtemps.

—

Change d'air et de pays un jour par semaine au moins, tu reviendras au travail les idées plus nettes.

—

Ne t'inquiète pas de la critique et n'apprends pas à juger dans les cours de littérature dont les revues et les journaux découpent des tranches pour leurs naïfs lecteurs.

—

Tu dois juger de tout par toi-même, par tes yeux et par tes oreilles, ne décider de rien par les yeux d'un autre et les oreilles de ton voisin.

—

Cependant jette un coup d'œil chaque jour sur les gazettes et les revues ; il est bon de connaître ce qui se produit dans les lettres, les arts et les sciences.

—

Passe rapidement sur les articles de commande, les opinions imposées, les éloges de complaisance. Tout écrivain que tu auras pris en flagrant délit de « domesticité, » ne t'en inquiète plus.

—

Mais si un esprit libre et indépendant se fait jour dans cet entassement de choses convenues, va hardiment à lui et dis-lui combien il t'a réconforté.

—

Use des excitants avec discrétion. Le travail contient en lui-même le plus vif des excitants.

—

Ne crois pas aux triomphes subits.

—

Tout homme puissamment organisé est forcément méconnu.

—

Avec du talent il est en avance de dix ans, de vingt ans; en avance pour toujours s'il a du génie. Il ne peut être compris tout d'abord; il froisse, il choque et doit vivre à l'écart.

—

Mais il trouve sa récompense à dix ou vingt ans de là, et l'avenir dore son nom à jamais impérissable.

—

Il reste beaucoup à dire. Je n'ai plus qu'un conseil à te donner : Tiens-toi le ventre libre et les pieds chauds.

Voilà, mon cher Duranty, les quelques pensées que j'avais jetées sur le papier en 1850,

sans penser à les adresser à quiconque. Je vous crois digne de les méditer. Vous êtes entré avec courage dans la vie; vous avez exposé nettement vos principes; vous avez coulé dans un livre comme dans un moule la certitude de vos principes esthétiques; vous êtes jeune et vous êtes à la tête de ceux qui, loin de ravaler les hommes qui les ont précédés, essaient de leur rendre le chemin plus facile. Un jour, en continuant à marcher dans le sentier difficile de l'Art, vous rencontrerez de durs obstacles; mais rappelez-vous que le véritable artiste n'est sacré que par l'injustice, et que les jaloux et les impuissants qui exercent leurs mauvais instincts en essayant de s'opposer à l'homme qui s'élève, n'en accomplissent pas moins une mission dont le but leur échappe.

En attisant le foyer pour brûler le cœur de l'artiste, ils le soumettent, sans en avoir conscience, à une purification dont il sort plus radieux, comme le métal sort plus brillant du creuset.

Paris, 3 décembre 1860.

LA JEUNESSE DE BALZAC

—

Madame de Surville, sœur de Balzac, a publié sur le grand écrivain un livre qui fait que son nom désormais restera attaché à celui de son frère. Par les confidences de l'homme on comprend l'intelligence de la femme qui a eu le courage de rester muette depuis dix ans devant les calomnies effrontées que des envieux — il existe même des envieux après la mort — cherchaient à jeter à la tête de l'illustre grand homme, enlevé dans la force de l'âge. Ces lettres intimes, écrites par le poète dans les divers greniers qu'il habita et qu'il meubla de ses rêveries, font connaître l'homme tout entier, bon, affectueux, enjoué et plein de cette naïveté précieuse, que la connaissance du mal qui dévore les sociétés ne doit pas enlever aux grands artistes. Ce ne sont pas des mémoires, ce sont, pour la plupart, des lettres, écrites par Balzac à l'âge où il ignorait si l'avenir répondrait à son ambition.

Madame de Surville a encadré cette correspondance dans un récit simple, sans prétention, d'un enthousiasme sincère, convaincu, et ainsi elle a donné un réel modèle de biographie. Ce récit est un chef-d'œuvre dont il n'y a pas un mot à retrancher ; les convenances y sont gardées si religieusement, qu'il eût pu être publié du vivant de Balzac. Nous aurons un jour d'autres communications sur Balzac et ses œuvres : le grand travailleur écrivait souvent aux personnes qu'il aimait; mais il sera difficile d'égaler l'œuvre de madame de Surville, qui me rappelle la justesse de mesure de madame de Vandeuil dans la notice sur Diderot.

La mode aujourd'hui est d'admirer démesurément l'auteur de la *Comédie humaine;* tout le monde le comprend, l'apprécie, le vénère. Les critiques qui ont empoisonné sa vie crient le plus haut : Merveille ! La biographie s'empare de M. de Balzac et le chante sur tous les tons; des nombreux petits livres que la spéculation a enfantés à ce propos, il faut distinguer les spirituelles et piquantes études de M. Léon Gozlan. Elles n'ont pas l'intimité des souvenirs de madame de Surville ; c'est un ami littéraire frappé des excentricités du maître, qui en a fait un gros bouquet dans le petit jardin des Jardies. M. Gozlan est surtout impressionné par l'étrange et par le grotesque : quelquefois le paradoxe et l'amour du merveilleux l'entraînent et lui montrent un Balzac un peu fantastique, mais il n'en reste pas moins certains reflets du grand homme tourmenté que nous avons eu le malheur de perdre dans la force de l'âge (1).

(1) Depuis la publication de ces articles en 1856, il a paru un volume curieux de M. Werdet, ancien éditeur de Balzac, sur ses rapports avec le grand homme.

A la mort de Balzac, appelé à jeter quelque ordre dans des *OEuvres diverses* considérables qui restent encore à publier, il m'a été permis de prendre des notes curieuses sur les débuts du jeune homme dans la vie littéraire ; à l'aide de ces notes j'essayerai de montrer : Balzac poète, — Balzac, imprimeur, — Balzac journaliste.

Livre mal composé, qui n'est pas d'un écrivain, mais rempli de faits curieux. Une étude plus littéraire a été celle de M. Théophile Gautier qui, il est bon de le repéter, fut avec MM. Léon Gozlan et Edouard Thierry, l'un des rares défenseurs du maître. (Note de 1859.)

—

I

BALZAC POÈTE

—

La *Comédie humaine*, pour tout esprit consciencieux, est une lecture vertigineuse, et peut terrasser des hommes qui ne se sentiraient pas doués d'un courage et d'une volonté à toute épreuve. Indépendamment du génie de l'auteur, la masse immense de lectures, d'études et d'observations qui en forment la base ont dû arrêter plus d'un jeune homme qui voulait se lancer dans la littérature. Que de nuits, que de jours Balzac a passés à ratisser cette œuvre, qu'il ne trouvait jamais satisfaisante ! Quelle puissance de regard et de méditation ! Quand la *Comédie humaine* n'aurait que ce seul intérêt, il faudrait encore l'admirer à cause de son prodigieux échafaudage.

On sait que Balzac composa au collége un *Traité de la volonté*, qui fut brûlé ou saisi par un de ses professeurs ; mais ce *Traité de la volonté* n'est pas perdu. N'est-il pas

tout entier dans la *Comédie humaine ?* A chaque ı à chaque ligne, à chaque mot n'en retrouve-t-on pas traces ? Quand j'eus pour mission de mettre en ordre l *Œuvres diverses* et les papiers de jeunesse de l'auteur, ce fut alors que le *Traité de la volonté* se montra entouré de ses rayons brillants et m'empêcha de travailler pendant plusieurs mois.

Je retrouvais des poésies, des romans commencés, (projets de critiques, des notes de livres à lire ; je feuilletais des collections de vieux journaux inconnus, de Rev éteintes, dans lesquels Balzac avait passé, sans y la trace de sa griffe. C'était alors un esprit commun, gaire, s'associant à des esprits plus vulgaires encore le sien, et ne rêvant qu'à dépenser des flots d'encre d'écriture. Les enfants des saltimbanques, dont on p les membres au sortir du berceau, ne sont point co nés à une gymnastique plus terrible que celle que Ba s'imposa pour arriver à rompre sa plume et à en faire cet instrument merveilleux qui, plus tard, put rendre toutes ses pensées.

Ces papiers de jeunesse me faisaient penser à un p geur à qui on dit : « Il y a un trésor au fond de la r ; cherche, et tu trouveras. » Pendant dix ans, le plongeur se lance dans la mer, tous les jours, l'hi l'été ; il revient sans avoir trouvé. Il a couru l gers, il connait les périls qu'il court, il ne voit ı trésor, et il plonge toujours. A force d'explorati il distingue cependant un gros navire échoué, et il en porte quelques curiosités. Tous les matins il y retour au risque de ses jours, et ne revient jamais sans qu précieuse découverte... Enfin, il a entrevu le trésor. Petit

à petit il en détache des échantillons précieux qui suffiraient à le rendre l'homme le plus riche de la terre ; mais l'ambition le gagne : il veut le trésor. Il plonge encore une fois, reparaît au-dessus de l'eau, montrant son précieux butin ; tout à coup les forces l'abandonnent : il disparaît et ne revient plus.

Tel fut Balzac, qui toute sa vie plongea, et finit par être victime de son audace et de sa volonté.

Quoique sa vie fût extraordinairement troublée par la fortune, par des voyages, par des déménagements perpétuels, Balzac avait conservé plusieurs cartons pleins de piers de jeunesse, feuillets de peu d'intérêt, qu'il n'avait jamais relus, et qu'il gardait certainement sans se douter de ce qu'ils contenaient. Ce sont de ces papiers barbouillés que tout écrivain brûle à chaque changement de domicile, afin de ne pas grossir inutilement ses cartons. Il n'y entrait ni correspondances, ni plans pour l'avenir, ni journal destiné à servir à de futurs mémoires ; c'étaient de simples feuillets, composés évidemment soit au collége, soit chez l'avoué, pendant la sortie du maître-c.

Ç i le croirait ? Balzac fut d'abord préoccupé de poésie ! Il rê de grands poëmes dans le genre badin du dix-huit e siècle. Le futur auteur des *Contes drôlatiques* it son temps à rimer dans l'étude de maître Guyon-de Merville, qui aura eu l'honneur d'avoir pour deux physionomies bien tranchées : Honoré de B e et M. Scribe.

J copié le début de ces poëmes, dont Balzac remit lui-même quelques strophes, et qu'il abandonna, s avoir remanié ces poésies autant de fois qu'il le fit

plus tard pour sa prose, d'un enfantement si laborieu
Il existe cinq strophes du Livre de Job, conçues d'u
manière peu biblique, qu'il est bon de citer :

LIVRE DE JOB

I

En la terre de Hus, vivait un très-saint homme,
De la diphthongue Job l'Ecriture le nomme.
Il s'écartait du mal par crainte du Seigneur
Et n'allait point au vice, étant simple de cœur.

II

Partant il eut bientôt une grande famille ;
Trois fois madame Job accoucha d'une fille,
Mais Job y prenant garde eut après sept garçons.

III

Trois fois mille chameaux et sept mille moutons
Paissaient avec des bœufs, dont le millier indique
Que Job avait encore un nombreux domestique,
Dont par deux mots la Bible évite le détail,
Donnant, comme toujours, préséance au bétail.
Veuves de leurs époux, plus de cinq cents ânesses
Par leur lait pectoral augmentaient ses richesses,
Ou le rendaient dispos pour peu qu'il en eût bu.

IV

Tel est des biens de Job le fidèle inventaire,
Que l'Esprit Saint a fait aussi bien qu'un notaire.

Si, par un grand malheur, l'Ecriture a perdu
La carte du village où ce monde a vécu,
Toujours est-il que Job fut grand propriétaire,
Admis dans les congrès chez les Orientaux,
Et de son double vote ôtant les libéraux.

V

Aussi, tous ses enfants, plongés dans la liesse,
L'un chez l'autre invités et couronnés de fleurs,
En fêtes, en festins, consumaient leur jeunesse,
Et, pour plus grand plaisir, à leurs trois jeunes sœurs
Envoyaient les landaus qui roulaient en Judée;]
De leurs petits soupers l'ivresse était guidée
Par ces tendres beautés qui buvaient des liqueurs,
Et d'entremets friands savouraient les douceurs.

VI

Quand le cercle trop court de ces belles journées
Séparait par sa fin leurs troupes étonnées,
Soudain de ces repas Job craignant les effets,
Pour les purifier détachait ses valets;
Et du lit conjugal se levant dès l'aurore,
Au nom de ses enfants, qui sommeillaient encore,
D'un pieux holocauste il présentait l'encens;
Car du sieur Azaïs Job ayant tout le sens,
Des compensations connaissait le système,
Et voici comme au texte il se parle à lui-même :

Ici .Balzac s'interrompt tout à coup ; le bonhomme Job l'ennuie sans doute, et il est tenté par les merveilleuses aventures de Robert-le-Diable, dont il esquisse seulement deux chants.

I

Au temps que l'on vivait dans une foi profonde,
En pleine Normandie, un enfant vint au monde;
Rouen fut son berceau, Robert était son nom;
Mais comme les Normands l'appelèrent le Diable,
Si faut-il, avant tout, en dire la raison,
Ce nom-là, mes enfants, étant épouvantable!
Alors en la contrée un prince très-affable
Régnait avec honneur en craignant Dieu beaucoup;
Rendant justice à tous, aimant la chasse au loup.
Et de ce grand Hubert les anciennes chroniques
Ont si bien célébré les vertus catholiques,
Qu'un poëme aujourd'hui ne dirait rien du tout,
Quand même on le ferait de stances romantiques.

II

Vers les bords enchanteurs où les murs de Vernon
Sont baignés par les eaux de la nymphe de Seine,
Hubert, au jour natal où la Vierge sans peine
Offrit au monde un Dieu conçu sans trahison,
Tint sa cour plénière, et le moindre baron
Vint parler politique en buvant du surène.
C'était au bon vieux temps des Etats généraux.
Les barons en festins y mangeaient les impôts.
Aucun ne sachant lire, ils n'avaient pas la peine,
D'écrire en bas-normand de longs procès-verbaux,
Pour les relire encore en séance prochaine,
Et sans flatter les serfs d'une espérance vaine.
Ils promulguaient leur joie en se riant des maux.

Il y a de l'esprit, de la jeunesse et de la bonne humeur dans ces vers légers; mais Balzac comprit sans doute que là n'était pas sa vocation, et il aborde le roman, le drame, l'article de journal, les travaux historiques, dont voici un catalogue exact tiré de ses cartons.

1° — *Fragment de plan de drame*. Personnages : Conrad, Medora, Julien, Mohammed, Gulnare, Corsaires, Turcs. (Six pages).

La première et la deuxième scène sont seulement exposées : « Scène première. Tous les corsaires sont sur la scène, ils attendent Conrad. La tempête devient furieuse. Ils arment leurs barques et vont au devant de Conrad. On voit Medora au fanal. Scène deuxième. Medora descend de sa tour ; elle expose son amour, elle attend, etc. »

Peut-être était-ce un mimodrame !

2° — Catalogue de livres et de mémoires particuliers qui peuvent servir à la biographie du cardinal de Riche-u, de Marie de Médicis et de Louis XIII. C'étaient des r soit à lire à la Bibliothèque, soit à acheter, soit à

:

3° — *Sténie ou les Erreurs philosophiques*. Deux vo-nes manuscrits. In-12.

ıman par lettres. Sur la signature, chargée d'essais de ıatures *Balzac*, est la date de 1820. Il y a aussi un petit profil à la plume, dessiné évidemment par Balzac, en manière de cul-de-lampe.

4° — *Falthurne*, manuscrit de l'abbé Savonati, traduit de l'italien par M. Matricante, instituteur primaire.

Par les notes et plans de chapitres qui se trouvent en feuilles détachées à la suite du premier volume manuscrit, on devine que l'abbé Savonati et l'instituteur Matricante sont Balzac lui-même.

5° — Quatre feuillets de l'*Enfant maudit*. De ces quatre feuillets, trois sont la répétition changée, revue, du premier chapitre.

6° — Fragments d'un livre sur l'idolâtrie, le théisme et la religion naturelle.

Il y a quelques feuillets et un commencement de table des matières : « Premier livre. De l'homme, son âme, etc. Deuxième livre. De l'univers. Troisième livre. De Dieu. Quatrième livre. Des religions. »

On lit sur un feuillet : « Le but de l'ouvrage est de prouver que la religion naturelle a toujours existé ; que la morale ne dépend pas de la religion ; que le culte a toujours été de l'homme ; qu'on doit s'en tenir à la religion naturelle ; de démontrer l'absurdité de tous les cultes, d'en faire voir les ressorts, et que, malgré leurs différences, ils se ressemblent tous ; que la révélation n'a jamais eu lieu ; que nous ne connaissons pas notre but sur la terre, mais... »

7° — Les *Deux amis*, conte satirique ; trente-cinq feuillets sans suite.

8° — La *Journée d'un homme de lettres ;* feuillets : intérêt.

Le célèbre homme de lettres s'appelle M. Syllabus. Portrait dans le goût des portraits de la Restauration.

9° — *Des niais*. Un feuillet.

« Pensées à développer ainsi : « Aujourd'hui les niais ne sont pas ces hommes aux regards morts et sans idées, ces imbéciles à froid ou ces gens à vues courtes et étroites dont les manières et le langage..... » (Ici Balzac laisse du blanc pour terminer sa pensée plus tard.)

« Un niais est un homme qui ne manque pas de

moyens et d'une certaine distinction. Il peut avoir l'usage du monde et paraître au premier abord un homme d'esprit; ce n'est qu'après de longues observations qu'on le connaît.

» Cette classe de la société est certes la plus respectée et celle qui impose le plus de considération. L'on ne travaille que pour elle (ici une rature) obtenir son assentiment.

» Que de fois un homme à talent jette le *Constitutionnel* en le trouvant lourd, diffus. — Il ne l'était pas. — Il était adroit, fin, plein d'esprit. C'est le journal qui possède le mieux la statistique de l'esprit des niais de France.

» L'*Histoire de Paris* de Dulaure, les résumés sont toutes entreprises qui les charment. Elles sont faites pour eux, et l'on voit qu'on ne les suppose pas sans esprit et sans instruction.

» Que de science dans la jeunesse d'aujourd'hui! dira un niais en voyant tant d'ouvrages, etc. »

10° — Notice sur la réserve des ascendants. Quatre feuillets, écrits sans doute à l'étude de Me de Merville.

11° — *Lettres sur Paris, Lettres sur la littérature, Police générale de l'empire littéraire;* quatre pages en deux feuillets pliés; sans intérêt. Cependant il faut peut-être citer l'idée bouffonne d'un être supérieur qui « se fait représenter les bouteilles qui contiennent le bon sens de chaque homme de lettres, » pour les analyser.

12° — Petits carrés de papier : notes sur le *Bon sens du curé Meslier*.

Dans le principe, peut-être à l'âge de vingt ans, M. de Balzac griffonne encore la couverture de ses cahiers

comme un écolier de septième. On y voit : des plans de maisons, des bons-hommes, des chiffrés, son prénom *Honoré* souvent signé ; son nom *Balzac* entouré de capricieuses signatures, lisibles, illisibles, en entier, en abrégé ; le nom de *Sommerville;* le pseudonyme de *Lord R'hoone;* des figures de géométrie, etc., etc.

(Ceci serait très-curieux à faire graver en fac-simile, comme on l'a fait en Allemagne pour les œuvres d'Hoffmann.)

13° — Une page d'essais mnémotechniques.

14° — Plusieurs feuillets gr. in-8° : *Notice historique sur les Vaudois.*

15° — *Saint-Louis*, poëme.

Il suffit de citer quelques vers de ce poëme, fils de la *Pucelle* de Voltaire et des poëmes satiriques de la Restauration :

Je chante de Louis la pieuse infortune,
Et sa croisade sainte et ses exploits guerriers.

On pourrait croire d'après ce début que c'est un poëme sérieux ; il n'en est rien :

. . . .
Louis est un grand saint. Bourbons, je suis bavard.
De ce patron dévoilant la faiblesse,
Ses vertus, ses revers et ses tendres amours,
Sans respect pour vos lys, souffrez que je m'adresse
Au Français enchaîné, qui, soumis pour toujours,
Peut bien siffler ses rois : ils sont à lui, je pense.
. . . .

Plus loin le poète libéral semble craindre les procès de Paul-Louis Courier et de Béranger :

J'entends crier Bellart, entr'ouvrir ses prisons,
Et dire en son discours qu'en vers nous conspirons.

16° — Autres essais de vers dans le même goût.

D'après ces échantillons de poésie satirique, il est permis d'affirmer que si Balzac avait tourné sa volonté vers la poésie, il aurait été un des grands poètes de l'époque ; il eût peut-être marché côte à côte avec Victor Hugo, avec M. de Lamartine, avec Alfred de Musset. Ses premiers romans, le *Vicaire des Ardennes*, etc., sont plus faibles, relativement à ses derniers chefs-d'œuvre, que les fragments de poëmes satiriques cités plus haut. Balzac ne le voulut pas ; il comprit, tout jeune, quelle supériorité offre la prose sur la poésie, quand elle est maniée par un grand génie, et il renonça dès lors aux rimes.

—

II

BALZAC IMPRIMEUR

Les rêves d'imprimerie de Balzac ne furent pas longs. Le *Journal de la librairie* du 12 août 1826 contient sa nomination en remplacement de M. Laurent aîné, démissionnaire. Le même journal, à la date du 1er août 1827, annonce la formation d'une société de douze années, entre Balzac et Barbier, pour une fonderie de caractères d'imprimerie.

Douze années! Il suffit de treize mois pour charger Balzac de dettes qui devaient perpétuellement retomber sur sa tête. Mais qui sait? nous n'aurions peut-être pas *David Séchard* sans la catastrophe financière de la fonderie de caractères, qui, le 26 septembre 1828, fut entièrement gérée par Barbier, en remplacement de Balzac, démissionnaire.

Comme imprimeur, Balzac ne semble pas avoir de vues particulières, car il a imprimé quelques œuvres

des anciens et des modernes, sans idée suivie; mais il imprimait ce qui arrivait au bureau, et l'imprimerie était mal achalandée. Il a attaché, comme imprimeur, son nom aux suites des œuvres de Ducis, aux *OEuvres de Lesage,* in-32, à la troisième édition des *Mémoires de madame Roland,* aux *OEuvres choisies* de Volney, in-32, aux *Proverbes romantiques* de Romieu, édités par le libraire Ladvocat. Le *Cinq-Mars* de M. de Vigny, arrivé à sa troisième édition, est sorti de l'imprimerie de la rue des Marais-Saint-Germain, ainsi que le deuxième volume des *Mélanges historiques et littéraires* de M. Villemain. Quelques romans de Zschokke, de Mathurin, quelques brochures politiques pour les Galeries de bois, des mémoires d'avocats, etc., forment, pendant ces trois mois, le plus clair des *ouvrages de ville* sortis des presses Balzac et Barbier; mais il est bon de citer trois petits livres auxquels Balzac donna, dit-on, un coup de plume.

1° *Petit dictionnaire critique et anecdotique des enseignes de Paris,* par un batteur de pavés; in-32, 1826. Chez les marchands de nouveautés.

2° *L'Art de mettre sa cravate de toutes les manières connues et usitées,* enseigné et démontré en seize leçons, précédé de l'histoire complète de la cravate depuis son origine jusqu'à ce jour, de considérations sur l'usage des cols, de la cravate noire et de l'emploi des foulards, par le baron Emile de l'Empesé, ouvrage indispensable à tous nos fashionables, orné de trente-deux figures explicatives et du portrait de l'auteur, 1827. Plusieurs éditions.

3° *L'Art de ne pas payer ses dettes,* ou de satisfaire ses créanciers sans débourser un sou, enseigné en dix leçons, suivi du Manuel du droit commercial à l'usage des gens

ruinés, par feu mon oncle, professeur émérite, précédé d'une notice biographique sur l'auteur et orné de son portrait, le tout publié par son neveu, auteur de l'*Art de mettre sa cravate*, 1827. Plusieurs éditions.

Dutacq, qui vient de mourir, soutenait que Balzac avait travaillé à ces trois livres, et, si on l'eût poussé un peu, il aurait juré qu'ils étaient tout entiers de la main de Balzac. Dutacq est un singulier type qu'il est nécessaire d'esquisser. Si Balzac fut le Louis XI de la littérature, Dutacq fut son Olivier Ledain, son bras gauche, son homme de peine, son serviteur dévoué. Balzac écrivait, Dutacq vendait. Jamais deux hommes ne furent mieux faits pour se comprendre, tous deux rêvant des millions, des entreprises de librairie, des montagnes de papier noirci à couvrir toute l'Europe.

Dutacq avait le même génie des affaires que Balzac, un génie un peu trouble, qui l'a mis à la tête de journaux considérables, de revues, de théâtres, dont il est sorti sans un sou vaillant. Dutacq n'a pas peu contribué à la réputation de *finaud* de Balzac, qu'il poussa dans la voie des projets. L'illustre Tourangeau avait trouvé pour compère un ancien clerc d'huissier normand, fort versé en chicane, tous deux sanguins, aimant à rire, et se donnant le dandysme de la rouerie en affaires, dont ils étaient les premières victimes.

Un soir que ces deux grands brasseurs d'affaires devisaient en tisonnant :

— Il n'y a pourtant que moi que vous n'ayez pas enfoncé en librairie, dit Dutacq avec un gros rire de satisfaction (1).

(1) Balzac avait la réputation d'avoir ruiné tous ses éditeurs, et c'était lui qui

— Ah ! vous croyez, mon maître !

Là-dessus, en riant bruyamment, Balzac se lève, ouvre un carton, en rapporte un livre, les *Petites misères de la vie conjugale*, à ce que je crois, et prouve à Dutacq qu'il peut glisser à travers les mailles d'un traité très-serré en apparence. Nos deux hommes rient à ventre déboutonné, et Dutacq se retire, plein d'admiration. Lui-même aimait à raconter cette anecdote, par laquelle il voulait prouver sans doute qu'étant très-ferré en matière de traités, il fallait que Balzac fût un aigle en affaires pour avoir pu découvrir le vice d'un acte si savamment combiné.

Ces joyeusetés ont fait beaucoup de tort dans Paris à Balzac, qui se plaisait à les grossir, sans se douter du fatal usage qu'en feraient de prétendus puritains. Les lettres publiées par sa sœur montrent au contraire quel cœur honnête et quelle grande âme fut ce travailleur obstiné; mais il ne se souciait guère des propos de ses confrères désœuvrés. Il avait conquis l'admiration de Dutacq, le grand *faiseur*, qui a peut-être posé naïvement pour quelques traits de *Mercadet*.

Pour moi j'ai toujours tenu Dutacq pour un fort honnête homme, et j'admirai son enthousiasme de *créateur*, qui l'avait poussé à faire relier en un volume les fragments découpés du fameux journal le *Soleil*, dont les

quelquefois se trouvait la partie lésée. Il a racheté au prix coûtant toutes ses œuvres publiées par le libraire Charpentier, quand il s'est agi de publier la *Comédie humaine*, et il n'a rien touché des milliers d'exemplaires vendus au début de la précédente collection. Et le fait suivant conté par un des gérants de l'*Union* qui avait commencé la publication, en feuilletons, du *Député d'Arcis*, assez faible roman du reste? Le journal comptait beaucoup sur l'œuvre; tout à coup on s'aperçoit avec terreur qu'il n'est pas dans la ligne politique du journal. De concert avec l'auteur, la publication est suspendue après quelques feuilletons, et Balzac rend tout entière la somme qu'il avait touchée.

rayons devaient illuminer la France, et qui resta toujours éclipsé sous les nuages amoncelés par des actionnaires malencontreux.

Le *Soleil* relié ne marchait du reste qu'après les œuvres nombreuses de Balzac, qui, à elles seules, formaient une nombreuse bibliothèque. Dutacq avait tout rassemblé : les diverses éditions, les contrefaçons, les traductions, les critiques publiées sur l'auteur de la *Comédie humaine*. Il en aurait certainement dressé une bibliographie curieuse, que la mort seule a pu retarder; mais cette religion tourna peut-être à la manie. Dutacq avait fini par croire que beaucoup d'ouvrages anonymes de la Restauration étaient de Balzac.

Cette croyance était basée sur des œuvres singulières, telles qu'un petit livre sur les Jésuites, un Code des honnêtes gens, certains chapitres des *Mémoires de Vidocq*, dans lesquels il est difficile de retrouver l'homme au souffle puissant qui enfanta plus tard tout un monde. Divers écrivains consultés par Dutacq sur la part que Balzac avait prise à ces travaux, l'entretenaient dans ces idées singulières, car dans sa jeunesse le futur romancier avait travaillé en société de beaucoup d'hommes inconnus aujourd'hui : M. Saint-Alme, M. Augé, M. Marco Saint-Hilaire, M. Raisson et autres. Balzac avait soif d'écrire sur n'importe quel sujet, avec n'importe qui. Se sentant fort, vigoureux, et comme noué, il écrivait sans cesse, de même qu'on fait marcher les enfants lourds pour leur donner de l'agilité. Aussi, sur l'affirmation de quelques hommes qui avaient connu Balzac jeune, Dutacq n'hésitait pas à lui attribuer l'*Art de mettre sa cravate,* et bien d'autres livres de la même nature, sortis de ses presses.

Il donnait pour preuve que Balzac, grâce à sa position d'imprimeur, avait réussi à introduire une *ode* et une autre pièce de vers dans les ANNALES ROMANTIQUES, *recueil de morceaux choisis de littérature moderne* (in-18, 1827-1828) ; mais ces rimes assez faibles sont signées. Le *Dictionnaire des enseignes de Paris*, l'*Art de mettre sa cravate de toutes les manières*, ne le sont pas ; eût-il été prouvé que ces livres fussent de Balzac, je ne voyais pas d'utilité à les faire entrer dans des *OEuvres diverses*. — A la bonne heure, lui disais-je, la notice sur La Fontaine, qui se trouve en tête d'une édition des œuvres complètes du fabuliste (1).

C'est cette année (1er juin 1826) que Balzac était nommé imprimeur. Sans doute l'état dans lequel il trouva l'imprimerie Laurent, ainsi que le matériel, ne lui parurent pas convenables pour imprimer les œuvres de La Fontaine, dont il voulait faire un chef-d'œuvre typographique, car il confia le soin de l'imprimer à l'imprimeur Rignoux. « Aussi, dit Balzac dans sa préface, avons-nous cru élever le seul monument digne de La Fontaine, en publiant ses œuvres complètes, ornées de tout le luxe de la typographie, contenues dans un volume facile à transporter et d'un prix qui les rend accessibles à toutes les fortunes, malgré la beauté des vignettes et du papier. »

Quant à la *beauté* des vignettes, le Dévéria est bien coupable qui les a dessinées, car le graveur Thompson, homme de talent, fut tué par le dessinateur, au rebours

(1) OEuvres complètes de La Fontaine, ornées de 30 vignettes dessinées par Dévéria et gravées par Thompson. Paris, A. Sautelet et Cie, place de la Bourse, 1 vol. in-8°, 1826. Imprimerie de Rignoux, rue des Francs-Bourgeois-Saint-Michel. Au verso du premier titre, on lit : « H. Balzac, éditeur-propriétaire, rue des Marais-Saint-Germain, n° 17. »

de ce qui arrive ordinairement. Les vignettes sont gravées sur bois; c'était alors la renaissance de cet art en France.

A cette époque Balzac enfantait volumes sur volumes; il semblait défier les Quérard de l'avenir en changeant de pseudonyme à chaque roman. Si ses premiers livres sont médiocres, remplis d'événements invraisemblables, l'auteur ne s'en dissimulait pas la faiblesse. Balzac me l'a dit en 1848 : dans chacun de ses romans il poursuivait des études spéciales. Il apprenait dans l'un à grouper ses personnages, dans l'autre à les peindre, dans celui-ci à les faire agir, dans celui-là à les faire parler; mais il n'avait pas encore trouvé son style, qui cependant commence à poindre lorsqu'il s'agit de La Fontaine, qu'il imprima par admiration. Alors le jeune Tourangeau s'était créé des sources fécondes d'études dans Rabelais, Montaigne, La Fontaine et Sterne. Je crois utile de citer la conclusion de cette notice peu connue :

« Il faut être poète soi-même, dit Balzac, ou avoir l'âme grande, noble, élevée, pour sentir le charme de cette vie exempte des tourments imposés par la jalousie, l'approche de la gloire ou les enfantements de la pensée. La Fontaine est le seul qui n'ait point expié le don de son génie par le malheur. Mais aussi sut-il cultiver la Muse pour la Muse elle-même, et, loin d'escompter avidement ses inspirations en applaudissements fugitifs, en richesses, en honneurs, il se crut assez payé par les délices de l'inspiration, et il en trouva l'extase trop voluptueuse pour la quitter et se jeter dans les embarras de la vie; il abusa même de cette précieuse faculté que la nature accorde aux poètes d'échapper à tout ce que le

monde offre de hideux, et de monter vers un monde céleste et pur. La Fontaine s'était créé un factice univers, comme une jeune imagination se crée une maîtresse, et il abandonnait rarement les êtres fantastiques dont il était entouré. »

La conclusion de cette notice montre le penseur, qui déjà s'agite dans son emmaillottement et fait tressaillir de joie une mère pour qui les premier gestes de l'enfant sont le plus sublime des spectacles.

—

III

BALZAC JOURNALISTE

—

Deux pages de catalogue ne suffiraient pas à donner le titre des nombreux journaux et revues auxquels Balzac fut attaché dans sa jeunesse. Ce sera là certainement la besogne la plus difficile pour les bibliographes, car Dutacq, qui y consacrait une partie de sa vie depuis six ans, ne reculant devant aucuns frais, avait fini par croire à l'impossibilité de compléter sa collection. Balzac écrivait sur tout : politique, philosophie, physiologie, sciences, arts, littérature; la plupart du temps il ne signait pas ou se cachait sous des pseudonymes. Dans sa jeunesse, il fit énormément de critique pour apprendre à disséquer une œuvre et à s'en rendre compte; il fonda, avec M. de Girardin et d'autres, une feuille intitulée le *Feuilleton littéraire* ou *Feuilleton des journaux politiques*, dont le but était de servir de supplément littéraire aux gazettes exclusivement politiques. Dans ce feuilleton,

tiré à part, trois ou quatre rédacteurs analysaient tous les livres nouveaux. L'idée ne réussit pas et fut étouffée après cinq ou six semaines. *On dit* que M. de Balzac s'y fit remarquer par de bons articles de critique sur la librairie et les productions nouvelles. Ces numéros de journal sont devenus introuvables. La Bibliothèque impériale ne les a pas collectionnés; M. Didot, l'imprimeur, ne pouvait les retrouver; il n'en existait pas de traces dans les nombreux dossiers laissés par Balzac; M. de Girardin lui-même, homme d'ordre, ne les avait pas en sa possession. Dutacq remuait tout Paris pour se procurer quelques éclaircissements sur le *Feuilleton littéraire*; j'étais entré dans sa manie, et je demandais à chacun des renseignements sur le journal introuvable. Dutacq m'a écrit plus de dix lettres où, dans un post-scriptum mélancolique, il déclare que ce journal n'a pas existé, et qu'il est victime de souvenirs inexacts. Dutacq avait fini par renoncer à la possession du précieux *Feuilleton littéraire;* ce qu'il demandait d'abord, c'était la preuve de son existence. Il fondait encore quelque espoir sur les fouillis de la Bibliothèque impériale, et il avait promis à un des employés inférieurs un exemplaire complet de la *Comédie humaine*, s'il parvenait à découvrir ces feuillets si rares. Je crois qu'on eût dit à Dutacq : — Il existe à Chandernagor un homme qui possède le *Feuilleton littéraire*, — que Dutacq, peu voyageur de sa nature, eût abandonné sa famille et ses intérêts pour courir après les quelques numéros du journal insaisissable. La bibliographie fait naître de ces passions violentes. Un matin, je reçois un mot de Dutacq : « Je tiens le *Feuilleton littéraire*, venez. » J'accours aux bureaux du *Pays*, dont Dutacq était l'admi-

nistrateur; il donnait audience à diverses personnes, à des employés du journal, à des marchands de papier. Quand il m'aperçoit, il congédie tout son monde; alors, avec un enthousiasme que je ne saurais rendre (je crus que Dutacq allait m'embrasser), il me prend le bras.

— Vous avez le journal? lui dis-je.

— Ah! mon cher, quelle trouvaille!

— Où est-il, ce journal?

— Le coup de fusil dont fut tué Paul-Louis Courier, dit gravement Dutacq, était chargé de chevrotines.

Je regardai fixement Dutacq, ne le trouvant pas dans son bon sens ordinaire. Lui, se frottait les mains, riait de son gros rire.

— Et la bourre, trouvée sur les lieux, était faite avec un numéro du journal de Balzac.

— Bah!

— Oui, le *Feuilleton littéraire*.

Alors Dutacq se lance dans ses rêveries. Peut-être le parquet avait-il conservé cette précieuse bourre! on aurait donc une preuve de la publication de Balzac. L'affaire en resta là; mes travaux ne me permettant plus de passer un temps précieux à la recherche des *œuvres diverses,* je ne voyais Dutacq que de loin en loin, et je ne sais s'il retrouva enfin le fameux journal.

On ne peut s'imaginer quelles difficultés offrait la découverte de ces articles semés partout, leur authenticité (à savoir s'ils sortaient de la plume de Balzac), et leur classement dans les œuvres diverses. Ainsi, le premier volume de la *Caricature*, journal fondé et dirigé par M. Philippon en 1831, est rédigé tout entier par Balzac, sous les pseudonymes divers d'*Alex. de B.*,

d'*Henri B.*, de *Morisseau* et d'*Alfred Coudreux*. Là, Balzac fit l'apprentissage du petit journalisme, qu'il mit plusieurs fois en scène avec complaisance et qui lui servit à railler si spirituellement ses ennemis littéraires dans la *Monographie de la presse parisienne*. La partie littéraire n'était pas la plus importante ; de même qu'au *Charivari*, la force du journal reposait sur les caricaturistes. Decamps, Henri Monnier, Grandville et Philippon y faisaient, par le crayon, une guerre formidable au gouvernement de Louis-Philippe. Balzac remplissait le journal de facéties politiques, qui ne brillent pas toujours par la distinction ; quand la copie manquait, il y jetait des fragments de romans, de nouvelles, des morceaux de description que j'ai été fort étonné de retrouver là. La nouvelle *Jésus-Christ en Flandre* s'y trouve à son *premier état*, car Balzac travaillait un peu comme Rembrandt : il livrait au public, à cette époque, des premiers jets, de même que Rembrandt publiait des eaux-fortes inachevées.

La *Caricature* du 13 octobre 1831 renferme l'annonce suivante :

« Nos lecteurs retrouveront dans les douze contes que publie M. de Balzac, qui forment le 3e vol. de la 2e édition de la *Peau de chagrin*, le *Dialogue des morts*, qui parut dans l'un des premiers numéros de la *Caricature*, et dont la piquante originalité révélait assez cette vraie modestie du talent, qui consiste à se cacher sous l'anonyme. »

Mais, de tous les articles publiés par Balzac, je ne trouve guère de possibles à réimprimer aujourd'hui qu'une *Vue du grand monde* (tom. 1er), l'*Opium* (t. 1er,

p. 11), les *Horloges vivantes* (p. 70 et 71), le *Provincial* (p. 220), et surtout les *Litanies romantiques* qui sont un échantillon curieux à citer de Balzac journaliste.

LES LITANIES ROMANTIQUES.

M. S..., qui jouit en ce moment à Paris de la singulière célébrité qu'y donne une grande fortune, ne sachant par quelle spécialité se singulariser, s'est constitué le Mécène de la littérature. Tous les mardis, les hommes qui passent à Paris pour avoir des talents sont conviés à un dîner pour lequel son cuisinier tâche de se surpasser, et, depuis six heures jusqu'à minuit, les adeptes, les néophytes, les génies, les catéchumènes font tout à la fois du chyle et de l'esprit.

Malgré le bon accueil acquis aux poètes, aux romanciers et aux dramatistes qui se lèvent sur l'horizon littéraire, il n'y a qu'un petit nombre d'auteurs admis à connaître la pensée intime du patron.

M. S... est un homme de quarante ans environ, petit, maigre, à cheveux noirs, à sourcils épais, peau brune, les yeux enfoncés et bordés d'un grand cercle fauve légèrement ridé. Il parle peu ; mais ses remarques annoncent toujours une connaissance profonde de la littérature. Il devine l'idée-mère d'un chef-d'œuvre avec le talent d'un critique consommé. Il est difficile. Il sent la poésie en homme qui en est idolâtre ; et comme il se pique de savoir découvrir les beautés des œuvres dédaignées par le public, pour obtenir son suffrage, le plus beau titre d'un auteur est sa chute. Mais le sens délicat dont est doué M. S... devient, à entendre ses familiers, la source d'un malheur perpétuel ; car la poésie qu'il rêve, il ne la trouve nulle part complète, grande, forte, que dans ses propres conceptions. Parlez-lui du *Mangeur d'opium,* des *Contes d'Espagne,* de *Melmoth's,* de *Smarra,* du *Giaour,* du *Rêve*

de Jean-Paul, de la *Ronde du Sabbat,* etc.... oh ! alors, il s'émeut, il s'anime, et trouve, pour peindre ses idées, des expressions qui *saisissent,* qui le font même, dit-on, reconnaître chef de la génération puissante aux mains de laquelle est confiée la gloire du XIXe siècle.

Un de mes amis ayant répondu de moi corps pour corps, je fus introduit dans cette maison sacrée ; et, après y avoir dîné plusieurs fois, après y avoir lu quelques morceaux sur lesquels je comptais pour produire de l'effet, j'eus l'inappréciable avantage de plaire à M. S..., sûr d'être mis au rang de ceux à qui son âme se révèle. Cette amitié ne laisse pas que d'être fort agréable, car notre généreux amphitryon secourt avec grâce les littérateurs dont les compositions obtiennent son approbation, et ne redemande jamais l'argent qu'il prête...

J'arrivai à un tel degré de faveur que M. S... ne me déguisa plus ses opinions. Quand je lui lus une nouvelle ode de M. Victor Hugo, il me dit, en haussant les épaules :

— C'est encore trop clair, trop expliqué ! il ne laisse rien à deviner !

Si je lui déclamais une harmonie de M. de Lamartine :

— Beaux accords ! C'est une lyre qui n'a qu'une corde... Ce poète nous rabâche l'avenir !... Mais il a parfois de beaux nuages !...

Toutes ces sentences annonçaient un esprit si dédaigneux, que je ne doutais pas qu'il ne fût en possession d'un grand secret de poésie...

— Châteaubriand ? lui dis-je un soir, afin de voir si quelque chose était sacré pour lui.

Il fit une petite moue et me répondit :

— Pas une situation nouvelle !... c'est du style !... travail d'ébéniste !

— Et M. Cousin ?

— Oh ! beau ! sublime ! prodigieux ! il y a des apocalypses dans cet homme-là !

Le soir où je lui lus mon célèbre conte fantastique intitulé *la Peau de chagrin* (1), il m'offrit de me l'acheter deux cent mille écus, à condition de le lui laisser imprimer à vingt exemplaires. J'y consentis. Il me remercia de cet acte de condescendance comme d'une faveur, et alors il acheva mon initiation en me proposant d'assister à une lecture qu'il devait faire, vers minuit, quand il n'y aurait plus dans le salon que ses amis intimes... J'acceptai.

Le jeune auteur auquel je devais mon entrée au logis vint à moi et me dit d'un air de mystère :

— De la prudence et imitez-nous !

Je n'avais pas besoin de cette recommandation. Je commençais à entrevoir que M. S... était dominé par quelque manie, et que ses amis le respectaient soit par compassion, soit par intérêt. Nous nous groupâmes sur des chaises, sur des divans, et tous dans l'attitude de *lamentins*, humant l'air frais sur le rivage. Nous ouvrîmes les oreilles en regardant le poète par excellence, qui, placé devant la cheminée, toussait en dépliant un papier... Il lut d'une voix lente et grave la pièce suivante, où, par des procédés typographiques, l'imprimeur a essayé de reproduire les points d'orgue, les soupirs et les œillades par lesquels M. S... se para, se frictionna, *fragmenta* les phrases de cette œuvre.

CROQUIS

« Ce sont des voix confuses... faibles, graves, claires, riches, sombres ; — une vague harmonie, — semblable au son des cloches, se répandit dans les campagnes, par une matinée de printemps, un dimanche, à travers les jeunes feuilles, dans un ciel bleu... — puis de blanches figures, de beaux cheveux, des fleurs, — un rire ingénu, — des jeux sans pensée, sans fatigue... — des châteaux

(1) Cet article fut publié le 9 décembre 1830, par la *Caricature*.

d'argile bâtis aux bords d'une source, — des cailloux blancs, verts, jaunes ou rouges, ramassés dans l'eau. — L'eau ! — frissonnant sur des pieds nus. — Pour un rien, les meilleurs des yeux vifs... — LA MORT se dresse avec ses os blanchis qui craquent, ses orbites sans prunelles, ses dents sans lèvres, et le jour passe à travers ses côtes noires. — Elle emporte la mère, la grand'mère, la nourrice. — Le bon fermier, les habits tout noirs, voilà tout... — Des marguerites poussent sur les tombes : — Dieu ! les jolies fleurs !... — Elle m'aime, un peu, beaucoup, passionnément... — Voici des pensées d'homme. — Orphelin... — des livres, des études ! Apprendre — le passé, — le présent, — la loi, la religion, le bien, le mal. — Un homme a trente-deux vertèbres. — Un lys est un liliacée. — Il y a eu un déluge. — Y a-t-il un enfer ?

» — Une femme apparaît, belle comme un désir, — jeune comme une fleur fraîche éclose, — un petit pied. — La grande tempête du cœur s'élève. — Il y a là un vieillard. — Tuez-le. — Il est mort. — Son cadavre sert d'oreiller aux deux amants. — La vie passe entre eux comme un fer chaud. — Ils se comprenaient pour le crime, ils ne se comprennent plus pour le bien. — Le vice nuit, mais il pare. — Un grand fantôme pâle se lève : — L'INCRÉDULITÉ ! — Dieu ? — *C'est moi !...* — Et le fantôme se rassied sur des volumes poudreux, sur une masse d'or qui ne le nourrit pas. — Le concert continue. — Il étourdit. — Le temps s'écoule comme de la glace qui fond au soleil. — Un jour, LA MORT reparaît flamboyante avec un glaive à la main. — Il y a eu un duel ! — Sa voix retentit dans les oreilles, comme un bruit qui réveille au milieu de la nuit. — Alors elle se fait comprendre ; elle explique la campagne et commente le lever du soleil. — Elle conseille le mariage. — Le commerce arrive avec ses espérances trompées et ses chagrins réels. — L'ambition se montre comme un colporteur qui étale des rubans, des ajustements, des dentelles, des écharpes. — Sa balle est pour tout le monde. — Seulement, il lui faut de l'argent. — Alors Henri s'assied sur un gril, et vit

sur un brasier ardent. — Tantôt il se retourne sur le flanc gauche, tantôt sur le flanc droit. — Ce n'est plus un concert!... c'est une mêlée, un combat, une bataille. — Les volées de canon étourdissent. — Il faut marcher!... il faut périr. — Pourquoi?... — Marche! — En avant! — La jambe fait souffrir. — La maladie se glisse de la tête aux pieds. — Elle tenaille le cadavre en attendant que la mort le prenne. — Arlequin vous amuse avec des hochets : — Ce sont des châteaux commencés, — de grands châteaux en pierres de taille... — des fermes à réparer, — des reports à la Bourse... — une fille d'Opéra... — farces classiques! du mouvement et du bruit. — Tout à coup, dans l'ombre, pointe une petite lumière qui grandit insensiblement: — Henri!... Henri! crie une voix d'en bas... C'est la complice impatiente d'être seule au rendez-vous... Tout ce qui était obscur devient clair, et tout ce qui était clair devient obscur. — Un vieux prêtre arrive, dit trois paroles... L'avenir scintille et fait cabrer le cheval superbe... Il dresse les oreilles!... — Une vieille femme, froide, noire, veut vous embrasser, mais elle vous mord. — Tout est dit... — Où vais-je?... où suis-je? dans la lumière ou dans l'ombre?... Adieu, mes enfants!... soyez unis!... Je veillerai sur vous. — Ah! bah!... Le lendemain ils se disputent sur le cercueil, et jouent aux dés votre meilleur fauteuil, car ils veulent tous l'avoir... — Voilà bien des choses pour une once de boue placée entre deux silences!... »

Quand la lecture fut terminée, il se fit un grand soupir; puis chacun de nous, se réveillant de la stupeur où il paraissait plongé, dit son mot d'éloges avec un accent, un geste, une physionomie appropriés à son caractère. Ce furent des acclamations de tout un chœur de chrétiens, à l'église, par un moment d'extase.

— C'est biblique!...

— C'est une toile qui se déroule!...

— C'est une pyramide chargée d'hiéroglyphes!...

— C'est sombre et magnifique comme une nuit d'hiver!...

— C'est de la poésie qui ne peut malheureusement être comprise que par dix hommes par peuple!...

— C'est un monument! c'est une statue éternelle!...

— C'est encyclopédique!...

— C'est le monde entier!...

— C'est une épopée!...

— C'est une tour d'ivoire sculptée!...

— C'est une lanterne travaillée qui étincelle!...

— C'est tout Platon dans une page colorée!...

— C'est Homère, le Dante, Milton et l'Arioste, traduits par une vignette du moyen-âge!...

— C'est apocalyptique!...

— Oh! c'est saint Jean dans Pathmos!...

— Cela me fait l'effet d'une dose d'opium qui révèle l'univers et le jette dans un rêve!...

— C'est un miroir concentrique où la nature se réfléchit!...

— C'est la notice du genre humain!...

— C'est un poème!...

— C'est notre biographie stéréotypée!...

— C'est une nielle de Florence!...

— Ce sont les vitraux d'une cathédrale!...

— C'est un livre!...

— Il y a des *mots*... c'est plein de mots!

Puis, les voix devenant confuses, j'entendis comme un chœur d'opéra, à travers le bruit duquel perçaient certaines notes plus fortes que les autres.

— Psychologique, — œcuménique, — polytechnique, — pathologique, —fique, —plique, — curieux, — divin! — d'honneur!... étourdissant!... — vissant, — dépavant!... — gisant, — poétique, — scriptural!... — Byron!... Qu'est-ce que Byron?... — Scott, — Crott, — Bon, — Tal, — Pal, — Zschokke!...

Le patron voulut parler, chacun se tut, et alors il dit modestement :

— Non, c'est bien, ce n'est que bien!...

— Qu'en dites-vous? s'écria-t-il en s'apercevant que je n'avais rien dit, épouvanté de l'agilité avec laquelle mes amis sautaient sur la corde.

— C'est un foyer!... répondis-je, un foyer de poésie, de philosophie, de psychologie, de fantasmagorie, de philanthropie, d'amphibologie, ajoutai-je en me mordant la langue; mais il m'avait heureusement tourné le dos.

Le maître hocha la tête et le punch circula.

ALFRED COUDREUX.

Par cette *charge*, que je n'ai pas réimprimée sans motifs, car elle peint sans trop d'exagération les folies des néo-romantiques (Lassailly, Petrus Borel, etc.), on voit les réels sentiments de Balzac pour les écrivains qui, en 1830 comme en 1860, se contentent d'aligner des mots *bizarres* et *étranges*. Balzac s'amusait beaucoup à ces sortes de pastiches grotesques qui reviennent souvent dans son œuvre; mais après huit ou dix mois de collaboration à la *Caricature*, il était médiocrement satisfait de s'être attelé à une besogne quotidienne, fixe, qui demande des natures particulières et paresseuses.

Sans médire du journalisme, par lequel presque tous les personnages considérables dans les lettres et la politique ont passé, il est certain que la collaboration soutient les esprits faibles et leur donne des forces qu'ils ne trouveraient pas, attelés à une œuvre personnelle. Le rédacteur en chef aiguillonne tout son monde de rédacteurs; à ceux-ci il donne des idées mâchées; ceux-là il les corrige, il relève leur courage abattu, et veille quand ils dorment. L'article court est une ressource pour les hommes de peu de souffle; il est facile

d'avoir de l'esprit pendant une colonne, et il est pénible de pâlir un an sur une œuvre. Le journal meurt du jour au lendemain, le livre reste et prête à une discussion éternelle. Combien de journalistes qui passent pour des prodiges d'esprit, de bon sens, auprès des désœuvrés, et seraient mis au pied du mur s'il fallait réunir leurs articles en volumes? Certains l'ont essayé, et je ne crois pas que la lecture de tous ces feuilletons de critique, brochés en in-18 anglais, soit fort divertissante.

Balzac devait particulièrement souffrir de se condamner une fois par semaine à faire des articles grotesques sur le *grand poulot* (le duc d'Orléans), *marmiton civet* (M. de Montalivet), et autres types consacrés qui ont fait la fortune du *Charivari* sous les premières années de Louis-Philippe. La *Comédie humaine,* qui déjà bouillonnait dans son cerveau, lui faisait prendre en pitié ce pénible métier de farceur, auquel il tentait d'échapper de temps en temps par des articles tels que celui des *Litanies romantiques;* aussi les abonnés de la *Caricature* se montraient-ils médiocrement satisfaits de ces tentatives. M. Philippon me racontait qu'il recevait nombre de lettres de ses abonnés contre les articles d'*Alex. de B.* ou d'*Alfred Coudreux*. Il y en avait de province qui demandaient pourquoi *Henri B.* n'écrivait pas plus souvent dans le journal; d'autres trouvaient que *Morisseau* avait beaucoup plus d'esprit qu'*Alfred Coudreux*. Les abonnés correspondants seront toujours les mêmes; pour faire parade de leur sens critique, ils s'enthousiasmaient tantôt pour *Alex. de B.* contre *Morisseau* ou pour *Coudreux* au détriment d'*Henri B.*, ne se doutant pas que le même écrivain rédigeait les articles

sous quatre pseudonymes. Un jour, M. Philippon dit amicalement à Balzac : — Je crois que vous n'êtes pas taillé pour le journalisme. — Moi aussi, j'en ai assez, dit Balzac. C'est ainsi que fut rompue la collaboration de Balzac à la *Caricature*.

Ce ne fut que beaucoup plus tard seulement que l'auteur de la *Comédie humaine* fit preuve d'une intelligence critique portée au plus haut degré, en entreprenant à lui seul la *Revue parisienne*.

Il y a dix-sept ans déjà, à l'époque où paraissaient toutes sortes de petits livres plaisants et satiriques, en tête desquels se faisaient remarquer les *Guêpes*, Balzac se dit que la critique n'existait pas en France ; que puisque des malignités plus ou moins spirituelles avaient frayé à la littérature un débouché de petits volumes à vingt sous par mois, bien certainement une revue à douze francs par an amènerait au moins vingt mille abonnés.

Et Balzac fonda la *Revue parisienne*, qu'il rédigea seul, avec l'intention d'y appeler plus tard des collaborateurs sérieux.

« Cette revue ne repose pas uniquement sur moi, comme on pourrait le supposer, disait Balzac, seulement je crois nécessaire d'en bien fixer l'esprit et les doctrines, d'y unir des hommes qui puissent y rester unis et ne présenter aucune de ces divergences qui rendent presque tous les journaux ridicules aux yeux des abonnés, quand ils y voient un rédacteur y louer ce qu'un autre rédacteur y a blâmé. Il faut plus de trois mois pour offrir une rédaction si utilement compacte, si homogène, qui ne faiblisse ni devant la censure à faire d'un ami, ni devant l'éloge d'un ennemi, qui ne considère jamais que l'œuvre et l'art. »

Telles sont les dernières lignes du troisième et dernier numéro de la *Revue parisienne*, qui ne put lutter contre l'indifférence du public en matière de littérature. Pourtant Balzac avait apporté dans la fondation de cette revue un travail prodigieux, le charme d'une nouvelle inédite à chaque numéro, et l'importance de sa critique.

Celui qui a dit que les grands génies étaient de « sublimes ignorants, » ne pouvait avoir en vue Balzac. L'auteur de la *Comédie humaine* était l'homme de France le plus admirablement organisé pour la critique. Après vingt-cinq ans de travaux héroïques, il avait sondé le fond de la langue française, en connaissait les brisants et les écueils, y plongeait hardiment et en rapportait d'inappréciables trésors.

Mais les dix mille personnes qui aimaient la littérature des *Guêpes* n'étaient guère sympathiques à la *Revue parisienne*. M. Karr amusait, Balzac instruisait. Le public pouvait-il comprendre un écrivain qui osait lui dire qu'il n'y a pas un critique, « qui connaisse les ressources de son art, et qui critique dans l'intention louable d'expliquer, de consacrer les procédés de la science littéraire, ayant lu les ouvrages dont il s'occupe ; un pareil homme est à trouver, il ne se trouvera pas de sitôt. Voici pourquoi : lire un ouvrage, s'en rendre compte à soi-même avant d'en rendre compte au public, en chercher les défauts dans l'intérêt des lettres, et non avec le triste plaisir de chagriner l'auteur, est une tâche qui veut plus d'un jour et demande des semaines. »

Et il ajoute cette phrase, que la Société des Gens de Lettres aurait dû écrire en grosses capitales, en tête de sa pétition à l'Assemblée pour la suppression du timbre sur le roman-feuilleton :

« Le salaire qui attend un semblable travail aujourd'hui ne défraierait pas la vie du critique, en le réduisant à la solde d'un sous-lieutenant de zouaves. Je vous le dis à notre honte, ceci est l'exacte vérité. »

Mais les législateurs à vingt-cinq francs par jour, qui cherchaient à tuer le roman et qui ne réussirent qu'à le populariser, les représentants qui croyaient se connaître en romans, se connaissaient encore moins en critique. J'entends par critique, non pas de simples dénigrations, de vulgaires affirmations, des négations d'avocat, mais les raisons par lesquelles on dissèque un livre et on en montre le squelette.

Sous Louis-Philippe, il y eut un homme vertueux et puritain, un *connaisseur,* un de ces braves gens dignes d'envoyer des acrostiches aux journaux de départements, qui monta à la tribune de la Chambre des Députés pour signaler les dangers du roman; ce libéral se nommait Chapuys-Montlaville. Après avoir enveloppé Hugo, Balzac, madame Sand, dans le linceul d'une tirade de procureur du roi de province, il conclut en félicitant la France d'avoir trouvé un contre-poison aux mauvaises doctrines du roman.

Le contre-poison était *Jérôme Paturot!!!* (1).

Pour prouver qu'il n'accusait pas seulement le mal, mais qu'il voulait encore donner un modèle définitif de travail critique, Balzac publia dans le numéro de sep-

(1) A de certaines époques, en France, il y a des réactions contre le roman, qu'on charge de tous les crimes. Il corrompt les masses, il déprave les individus; il faut le moraliser. On décrète combien il faut d'onces de vertu, de grammes de morale, etc. Des commissions sont nommées pour assurer désormais le triomphe de la vertu; les écrivains *dépravés* qui s'obstinent à peindre le jeu des passions sont poursuivis par les tribunaux; mais *Madame Bovary,* acquittée, faisait dire à quelqu'un : « Un livre *averti* en vaut deux. » (Août 1860).

tembre la fameuse étude sur la *Chartreuse de Parme.* Tout le monde aujourd'hui connaît ce chef-d'œuvre de critique, qui est un livre fait sur un livre ; mais on ne se doute pas du travail que cachent ces soixante-neuf pages de trente-quatre lignes à la page, de quarante-trois lettres à la ligne. Ces cent mille huit cent soixante dix-huit lettres ne prouveraient rien, M. Dumas en a tiré bien d'autres de sa plume ; mais venant de Balzac, elles appuient la vérité de son dire : « Lire un ouvrage demande des semaines. »

On parle de la fécondité de M. Dumas, et de bien d'autres ; ce n'est pas de la fécondité. J'appelle *fécondité* celle de Balzac, dont chaque ligne a une valeur. C'est la marque d'un esprit grandement fécond que d'avoir pu rédiger seul pendant trois mois ces trois volumes de la *Revue parisienne*, qui resteront un monument de critique certaine.

Une grande partie des figures principales de la littérature a posé devant le grand critique : MM. Victor Hugo, Cooper, Eugène Sue, Alfred de Musset, Châteaubriand, de Maistre, Walter Scott.

C'est un véritable cours de littérature, écrit pour la première fois par un créateur. Un critique, seulement critique, ne connaît pas les mystères de la création du roman ; il ignore les premières lois de la composition, il ne se connaît pas en style. S'il en savait le premier mot, il ne serait pas critique.

« Je crois, disait Balzac, que si jamais une critique patiente, complète, éclairée, a été nécessaire, c'est dans un moment où la multiplicité des travaux, où l'ardeur des ambitions produit une mêlée générale et cause

en littérature le même désordre que dans la peinture, qui n'a plus ni maîtres ni écoles, où le défaut de discipline compromet la sainte cause de l'art, et gêne tout, même la conscience du beau, sur laquelle repose la production. »

Dès le commencement de sa carrière, en 1825, Balzac était dans ces généreuses idées, car l'*Universel* ou le *Feuilleton littéraire* imprimé par Didot, ne contenait que de la critique de livres, et était rédigé par lui avec le concours de Frédéric Soulié, Emile de Girardin et de Bois le Comte. Déjà, Balzac avait des idées critiques dont il serait précieux de se rendre compte; il n'était pas du cénacle et s'accusait d'éclectisme; ce dont il s'est justifié plus tard :

« Quant à moi, je me range sous la bannière littéraire de l'éclectisme, par la raison que voici : je ne crois pas la peinture de la société moderne possible par le procédé sévère de la littérature du dix-septième et du dix-huitième siècles. L'introduction de l'élément dramatique, de l'image, du tableau, de la description, du dialogue, me paraît indispensable dans la littérature moderne. »

Je prends les livres de critiques académiques; je les ouvre en tous sens, je les lis et relis, et n'y trouve pas un mot qui puisse éclairer un romancier ou un poète. Mais, en revanche, le mot *goût* est placé à chaque page; le *bon goût* remplace tout, en y ajoutant l'*élégance* et quelques autres mots pareils, creux et sonores comme une cloche en coton. On peut se dispenser de lire ces livres, qui constituent, par leur nombre, une forte bibliothèque.

C'est toujours l'école de Le Batteux, avec les modifications de l'époque.

Il n'y a de critiques que les créateurs. Goëthe, qui a laissé des morceaux remarquables sur la France, écrivait dans la dernière année de sa vie un article sur le *Don Alonzo* de M. de Salvandy. Je ne prétends pas que ces pages de Goëthe soient un chef-d'œuvre, seulement il est bon de montrer un vieux poète (qu'on ne peut supposer jaloux de produire encore une œuvre), occupé à analyser un roman d'une nation voisine.

Mais les grands écrivains ont la conscience de ne pas perdre leur temps en s'occupant de travaux en apparence inférieurs ; chaque mot, chaque ligne, chaque phrase prennent une valeur, signés d'un nom illustre. On y prend garde bien plus que venant d'un inconnu. La critique de la *Revue parisienne* n'eût pas été remarquée et n'eût pas fait enseignement, sortant de la plume qui signait *Horace de Saint-Aubin,* en supposant toutefois qu'à l'époque de ses pseudonymes Balzac eût été capable de professer avec la certitude que vingt ans de création lui donnèrent.

Aussi, à cette époque, il a semé dans plus d'une des Revues qui fourmillaient alors, comme les journaux aujourd'hui, des observations profondes qu'on pourrait donner comme inédites maintenant, tant elles sont restées enfouies dans de petits cahiers à couvertures jaunes et roses. Je découpe d'un morceau plein de désenchantements sur notre siècle bourgeois, le fragment significatif tiré des *Complaintes satiriques sur les mœurs du temps présent :*

« Chaque matin, un préparateur de médecines littéraires arrive, et présentant quelque lourde horreur, s'écrie : — Lisez, lisez, ce livre est bénin, bénin ! Sem-

blables aux Chinois qui, partis du beau idéal, peut-être, sont parvenus aux magots et aux chimères, nos hommes d'esprit se sont mis à considérer le crapaud dans toutes ses formes et sous tous ses aspects. Entre le vrai classique et le vrai romantique, il semble qu'il n'y ait pas de milieu. Ce sont, ou les paillettes du vieux Zéphyre de l'Opéra, ou la boue de Paris. Mais la liberté absolue de l'imagination en produit le marasme. Shakspeare, au dix-neuvième siècle, aurait tracé des règles; il aurait béni le ciel en trouvant certains principes tout établis. Molière lui eût appris la différence qui existe entre le grotesque et le comique. L'un est une impuissance, et l'autre est la marque distinctive du génie; car il y a cent mille fois plus de talent dans un conte à rire que dans toutes les méditations, les odes et les trilogies cadavéreuses avec lesquelles on prétend régaler nos esprits.

» Nous déclarons ici que nous n'entendons faire le procès à personne. Le romantisme (puisque ce mot absurde est destiné à comprimer la révolution littéraire) est un excellent système, car il consacre la liberté; mais nous déclarons aussi qu'il se prépare une réaction, parce que les compositions où, grâce à la terreur, on obtient si facilement de la poésie et de l'intérêt, n'amusent personne; parce que le rire est un besoin en France et que le public demande à sortir des catacombes où le mènent, de cadavre en cadavre, peintres, poëtes et prosateurs. »

Ainsi, dès 1831, Balzac faisait bande à part, et marchait seul, en déclarant la guerre à de nombreux ennemis, et même à ses amis. La *littérature-crapaud* ne va-t-elle pas droit à l'adresse d'un jeune écrivain, feu Félix Davin, qui reconnut sans doute ses péchés en se ran-

geant sous la bannière du maître et en obtenant plus tard l'honneur de faire une introduction aux *Scènes de la vie privée*.

Mais le temps n'est pas venu de discuter les idées de Balzac en littérature. Quand paraîtra le volume des *OEuvres diverses,* qui ne sera pas le moins précieux livre du grand travailleur, alors il sera possible d'étudier l'ensemble des doctrines de l'auteur de la *Revue parisienne*.

C'est dans le dernier numéro de cette revue, si modeste d'apparence et si grosses d'idées, que Balzac a tenté d'éclaircir le mystérieux problème qui donne la vie à quelques romans, qui les sacre chefs-d'œuvre, qui fait qu'ils vivent à jamais. Naturellement les écrivains qui font de la critique rétrospective, qui restaurent des pastels à demi effacés, qui cherchent à rendre la vie à des figures éteintes, auraient dû se poser cette question dès les premières lignes; cependant personne avant Balzac n'avait soulevé cette question neuve, profonde, émouvante, du ressort des académies; mais les académies ne préfèrent-elles pas d'honnêtes discussions monotones et soporifiques, et qui ne tracassent pas trop les fronts chauves des employés, de ceux qui se délassent de leurs écritures et de leurs chiffres en publiant un mémoire doux et sucré, propre aux estomacs des académiciens.

Balzac ne va pas chercher les morts; il prend à parti Alfred de Musset, et lui dit :

« Vos nouvelles sont supérieures évidemment, comme procédé littéraire, au *Lépreux de la cité d'Aoste*, au petit roman de Benjamin Constant, *Adolphe*; cependant

Adolphe vivra, et vos nouvelles n'auront qu'une courte durée. »

C'est ainsi que beaucoup de critiques, et des plus ingénieux, procéderaient sans s'inquiéter des *pourquoi* de l'auteur, condamné à mort, qui veut savoir le motif de sa condamnation.

« Le conte, ajoute Balzac, cette magnifique, cette puissante forme de la pensée humaine et qui va si loin, témoin *Peau d'Ane*, *Barbe-Bleue*, la *Comédienne amoureuse*, porte avec lui quelque secret quand il a conquis la vie refusée à tant d'œuvres. »

« Ceux qui sont doués de talents rares, comme l'est M. de Musset, doivent étudier les causes de ces phénomènes de l'esprit humain, afin d'en augmenter la divine nomenclature. »

« En littérature, il ne s'agit pas d'amuser ni de plaire, il faut attacher un sens quelconque à la plaisanterie. »

Je détache, sans en suivre l'ordre, chacune de ces phrases, grosses d'enseignements.

« Je mets, comme faire, comme esprit, comme grâce, *Frédéric et Bernerette* bien au-dessus du *Lépreux de la cité d'Aoste*, avec lequel il n'a d'ailleurs aucune ressemblance, je ne les compare que comme volume et quintessence ; mais le livre de M. de Maistre est éclairé par une lueur éternelle. La vie lui vient de cette lueur, de ce sens intime et profond que je vois avec douleur manquer dans beaucoup d'ouvrages modernes, où se rencontrent toutes les conditions des chefs-d'œuvre avoués, sans qu'ils soient des chefs-d'œuvre.

» Les hommes auxquels nous devons ces poèmes ont toujours étudié l'état de l'atmosphère des connaissances

humaines. Ils ont pour ainsi dire regardé en l'air, tâté le pouls à leur époque, senti sa maladie, observé sa physionomie, étudié ses humeurs ; leur livre ou leur personnage a été le brillant et sonore appel auquel ont répondu, dans un temps donné, les idées contemporaines, les fantaisies en germe, les passions inédites. Pour employer un mot plaisant, le besoin de leur livre se faisait généralement sentir : il était invisiblement et tacitement demandé. Le génie entend les sympathies muettes et les devine. »

De tels préceptes n'ont pas été assez lus, assez médités par ceux auxquels il s'adressent ; mais aujourd'hui que l'illustre romancier est mort, que de fausses admirations s'empressent autour de son nom et de son œuvre, aujourd'hui que la popularité semble s'attacher à tout ce qui est sorti de sa plume, il serait important de trouver réunis en un volume tous les fragments de critique écrits à diverses époques, qui formeraient une sorte de Code littéraire du dix-neuvième siècle.

—

DE LA MORALITÉ DANS L'ART

SUIVANT BALZAC

3.

DE LA MORALITÉ DANS L'ART

Certes, je ne crois pas que Balzac ait tout dit et que le roman doive mourir avec lui ; mais le grand inventeur a ouvert de tels horizons, réuni tant d'idées, que malgré le *fouillis* qui doit nécessairement résulter de cet entassement de richesses, on sentira l'importance d'une collection intelligente de ses critiques, en réponse à des esprits qui ne le comprenant peut-être pas tout à fait, semblaient faire corps avec ses ennemis.

Une lettre de M. de Balzac, tel fut le titre d'un article que je publiai en 1846, à propos d'un article dont les tendances étaient contraires à l'auteur de la *Comédie humaine.*

M. de Balzac a l'habitude de ne répondre ni aux insultes, ni aux éloges. Aussi est-ce un événement important qu'une lettre de quatre colonnes du grand romancier, adressée à un de ses *admirateurs* et enfouie dans l'endroit le moins littéraire de Paris, dans une Revue à images.

Il n'y a que deux façons de critiquer M. de Balzac. La plus simple est de lire ses œuvres, de les *comprendre* et d'écrire un feuilleton sur la *Comédie humaine*.

Le second moyen, presque impossible à la littérature actuelle, consiste à s'enfermer six mois, à étudier scrupuleusement, dans les moindres détails, — comme l'exigerait l'étude d'une langue ardue, — non-seulement la *Comédie humaine,* mais *toutes* les éditions des romans de M. de Balzac (1). Ce travail ne sera pas fait de si tôt. Peut-être dans vingt ans, dans cinquante ans, quand dix lettrés patients auront amassé les principaux matériaux, un homme d'une grande intelligence profitera-t-il de ces travaux et les reliera-t-il en un vaste et grand commentaire ?

Je dis commentaire et non pas critique, car une des raisons qui rendent la critique impossible, c'est qu'il faut une intelligence égale à celle de l'artiste pour l'expliquer à la foule. Or, ces intelligences ne se font jamais critiques, sinon par hasard.

Dans un remarquable travail sur Stendhal, M. de Balzac a dit jadis : « Il y a tout au plus, en Europe, *quinze cents* personnes capables de comprendre la *Chartreuse de Parme.* » C'est pour ne pas avoir *compris* la *Comédie humaine* que le critique de *la Semaine* s'est attiré une lettre polie, pleine de bienveillance, mais désagréable au fond, quoique M. de Balzac ait pris à tâche de rentrer ses griffes.

(1) M. Taine a accompli une partie de ce programme dans son étude consciencieuse sur Balzac ; mais en 1860 comme en 1846 je n'ai pas changé d'opinion. Balzac ne peut être classé ni étudié par ses contemporains. La postérité n'a que faire du jugement des hommes, et j'ose avouer que les anecdotes de M. Werdet m'intéressent davantage que les plus belles pages d'esthétique. (Août 1860).

M. de Balzac commence avant tout par déclarer que depuis six ans il n'écrit plus de préfaces. Depuis six ans! chiffre fatal qui indique le triomphe du journal sur le livre. Le feuilleton n'a-t-il pas tué la préface qui servait d'initiation aux œuvres supérieures, qui marquait de jalons chaque feuillet du livre. « Depuis six ans, dit M. de Balzac, j'ai totalement renoncé à donner de nouvelles explications, à l'instar de nos maîtres; car, aujourd'hui, personne ne les lit, monsieur; *vous me le prouvez par votre article.* »

Le critique, qui entasse erreurs sur erreurs, affirme avec la meilleure bonne foi du monde que *le Lys dans la Vallée* est issu de *Paul et Virginie.* M. de Balzac ne prend pas la peine de répondre à cette erreur bouffonne; mais le critique, descendant au fin fond des détails, prend à partie le personnage de madame de Mortsauf, cette belle figure catholique, et il attaque le dénouement du roman. (Madame de Mortsauf, qui a résisté, vivante, à son amant, meurt en criant : Amour!) Le critique s'écrie : « Vous voyez où l'art a conduit l'artiste. Le pis, c'est que cette chute est un trait de génie; elle est dans la nature. »

Il paraît que le critique veut autre chose qu'un *trait de génie,* car il s'écrie : « Décolletez la nature, soit. La belle dame ne saurait y perdre, mais souvenez-vous que l'amant le plus épris doit respecter certains langes. » M. de Balzac veut bien discuter les divagations de son critique : « La scène dont vous me parlez, monsieur, dit-il, est un effet de la maladie. Enfin, c'est moins un désir qu'un aveu, plutôt une confession passionnée qu'une tentative de la passion. Vous incriminez un passage qui m'a valu les éloges d'une des plus ardentes catholiques de ce

temps, de mademoiselle de Fauveau, qui, pour premier mot d'accueil à Florence, me parla de la mort de madame de Mortsauf. Je suis assez honteux d'avoir à expliquer cette chose, plus grande que mon œuvre; mais cette nécessité prouve que, malgré les immenses progrès du catholicisme en France, l'esprit religieux n'a pas gagné la critique, elle est toujours fille du XVIIIe siècle. »

Le même critique aime beaucoup Vautrin, le forçat; il adore Lucien de Rubempré, le poète faussaire; il chérit Ferragus, le chef des Dévorants, et il a de grandes sympathies pour Rastignac, le diplomate *entretenu* par une grande dame. En conséquence de l'enthousiasme dont il ne peut se défendre, le critique traite d'*immorale* l'œuvre de M. de Balzac, d'abord parce que le Mal est toujours représenté par le romancier, heureux, riche, jouissant de tous les plaisirs, tandis que le Bien est perpétuellement pauvre, ruiné, malheureux, dans la *Comédie humaine*.

M. de Balzac se lave de ce reproche d'immoralité dans une note où se trouve spirituellement discuté le prix Monthyon. « On peut se souvenir à l'Académie que j'allai réclamer contre une décision par laquelle elle avait admis *le Médecin de campagne* parmi les ouvrages à couronner. Je fis humblement observer que mon ouvrage n'était pas au point de perfection (relativement à mes forces, bien entendu) où je voulais le faire arriver, et subsidiairement que l'Académie ne pouvait pas prendre des ouvrages non présentés par l'auteur, car je serais très-offensé de voir déclarer par le premier corps littéraire que j'avais eu le quart, la moitié du mérite voulu par M. de Monthyon. M. Arnault, fort étonné de ces observations, m'apprit que l'ouvrage venait d'être écarté à cause de sa portée politique. »

Puis vient la réponse à l'immoralité de ses œuvres que M. de Balzac discute avec un bon sens destiné à éclairer le critique : « Vous verrez peu de gens ayant perdu le sentiment de l'honneur, bien finir dans la *Comédie humaine;* mais comme la Providence se permet, dans notre société, cette affreuse plaisanterie assez souvent, ce fait y sera représenté. Vous dites : — Mais les gens vicieux de la *Comédie humaine* s'amusent beaucoup, vous amusent, et l'on s'intéresse trop à eux. — Monsieur, si le vice n'offrait pas d'immenses séductions ; si, comme le dit la Bible, Satan n'était pas le plus beau des anges, qui donc se laisserait dévorer sa fortune par une courtisane, sa santé par l'amour, sa vie par la débauche, son talent par la paresse? Les grandes œuvres subsistent par leurs côtés passionnés. Or, la passion, c'est l'excès, c'est le mal. L'écrivain a noblement rempli sa tâche, lorsqu'en prenant cet élément essentiel à toute œuvre littéraire, il l'accompagne d'une grande leçon. A mon sens, une œuvre profondément immorale est celle où l'on attaquerait les bases de la société par parti pris, où l'on justifierait le mal, où l'on saperait la propriété, la religion, la justice. Si je vous présente Camusot, le juge qui avance à coups de transactions avec les gens puissants, il est doublé de Popinot, le juge honnête homme, le juge qui représente à lui seul la justice, telle qu'elle devrait être. Si je vous montre un avoué fripon, je vous l'accompagne d'un honorable avoué. *Nucingen* et *Birotteau* sont deux œuvres jumelles. C'est l'improbité, la probité, juxtaposées comme dans le monde. »

M. de Balzac termine en donnant des conseils à son critique tout meurtri : « Vous, monsieur, qui *vous desti-*

nez à la littérature, quand vous vous proposerez de mettre en scène un honnête homme, un personnage faisant le bien, venez me voir, et vous m'exprimerez une opinion bien autre que celle de votre article. Savez-vous, monsieur, qu'un ouvrage comme *le Médecin de campagne* coûte sept ans de travaux? Savez-vous que voici cinq ans de méditations sur l'ouvrage dont le début a été publié récemment sous le titre de *la Femme de soixante ans,* et qui est destiné à montrer la charité, la religion agissant sur Paris, à la manière du *Médecin de campagne* sur son canton? Eh bien! je recule depuis dix ans devant les immenses difficultés littéraires à vaincre. C'est à des scrupules pareils que sont dus ces retards par lesquels j'ai compromis quelquefois certains ouvrages, comme *les Paysans,* à peu près finis aujourd'hui; comme *les Petits Bourgeois,* composés à une imprimerie depuis dix-huit mois. »

Nous voudrions pouvoir citer tout entière cette lettre si curieuse et si pleine de bonne foi. Il est rare aujourd'hui d'avoir de telles bonnes fortunes; la discussion des œuvres existe à peine dans les feuilletons, et le feuilleton passe aussi vite que les morts de la ballade. M. de Balzac a fait cadeau à son critique d'un rudiment littéraire, mais le rudiment coûte cher.

—

NOTES HISTORIQUES SUR BALZAC

NOTES HISTORIQUES SUR BALZAC

C'est à Boulogne-sur-Mer que j'ai appris la mort de M. de Balzac, longtemps après, car je m'étais mis au sain régime de n'ouvrir aucune gazette. Par un rapprochement singulier, je lisais le matin même un volume des *Scènes de la vie de province,* quand un de mes amis est venu m'apporter cette triste nouvelle. Cette mort, à laquelle nous devions nous attendre depuis quelques mois, m'a porté un coup sensible.

Cependant M. de Balzac est bien mort; il est mort regretté de ses amis et de ses ennemis, dans toute sa force, plus jeune qu'un jeune homme. Tous les grands hommes ne savent pas mourir. M. de Châteaubriand est mort dix ans trop tard. Pendant ces dix ans, il a été oublié; il avait tellement parlé de sa *tombe* dans ses livres, dans ses lettres, dans ses conversations, que beaucoup ne le croyaient plus de ce monde.

Au contraire, M. de Balzac, depuis 1848, était parti de France; il n'aimait pas la République ou du moins il ne

voyait pas l'avenir en beau. Pendant cinq minutes, il a été pris de la fièvre de représentant, car une lettre de lui a paru dans les journaux à cette occasion ; mais cette idée lui a bien vite passé. Voyez-vous M. de Balzac au club ? Le voyez-vous interrogé sur ses opinions monarchiques par un de ces avocats de bas étage, qui sont les rois en pareil lieu ?

Et quand je parle de club, c'est que j'y ai vu M. de Balzac et que je sais comment il s'y comporte. En mai 1848, si j'ai bonne mémoire, M. Ledru-Rollin fit publier dans les journaux une note officielle par laquelle il invitait les gens de lettres à se rendre tel jour dans une des salles de l'Institut.

Vers les deux heures, la salle où se tiennent d'habitude les séances solennelles se trouva à moitié garnie de littérateurs dont le principal titre semblait être de ne pas appartenir à la Société des Gens de Lettres. Tous se regardaient, cherchaient à se reconnaître et ne se reconnaissaient pas. Le plus marquant était ce pauvre Laviron, en costume de capitaine d'artillerie, qu'il ne quittait pas, ce même costume qui le fit remarquer à l'envahissement de l'Assemblée nationale, ce même costume qui fut la cause de sa mort, puisqu'il se sauva de Paris, compromis, ne trouva pas à vivre en Suisse, et alla s'engager dans l'armée de Garibaldi. Ce qu'il y eut de plus criminel dans Laviron fut, je crois, sa grande taille.

Avec Laviron étaient MM. Toussenel, le fouriériste, Francis Wey, et quelques jeunes gens qui formaient la Montagne de ce club ; au bureau étaient assis, comme président, M. César Daly, architecte fouriériste (singulier président pour une réunion des gens de lettres !) ;

Achille Comte, naturaliste, et quantité d'autres dont je ne me souviens plus.

M. de Balzac entre tout d'un coup, et toute l'assemblée se tourne vers le gros homme qui portait des gants et un habit vert ce jour-là. Il regarda rapidement tous ceux qui se trouvaient présents, me reconnut, et vint s'asseoir auprès de moi, sans se douter qu'il s'asseyait en pleine Montagne.

Un homme monta au bureau et déclara qu'il venait de la part de M. Ledru-Rollin, ministre de l'Intérieur, pour s'enquérir de ce qu'il y avait à faire pour les livres d'art. Ce mot de « livre d'art » souleva immédiatement l'assemblée, qui poussa des cris auxquels n'est pas habituée la salle de l'Institut.

M. Wey fit un discours spirituel et vrai, dans lequel il démontrait que le *livre d'art* était une des plaies de la littérature; que le livre d'art mangeait tous les fonds destinés aux littérateurs; que le livre d'art était toujours commandé et payé fort cher à de faux savants qui le faisaient rédiger par leurs secrétaires; que les livres d'art étaient des livres à images; que souvent ces images n'étaient que de vieux cuivres achetés au poids, chez des chaudronniers, et revendus comme neufs aux ministères. M. Wey conclut enfin que le livre d'art, tel qu'il avait été jusqu'alors encouragé par les ministres, était chose inutile et tout-à-fait nuisible aux intérêts des gens de lettres.

Malgré une réponse assez terne de M. Le Bas, qui était du bureau, l'assemblée poussa trois grognements contre le livre d'art. Ce que voyant, le secrétaire particulier de M. Ledru-Rollin sortit sans rien dire, laissant les littérateurs discuter entre eux.

Une chose est à remarquer, c'est que les assemblées les plus turbulentes, celles où l'on se comprend le moins, où on s'explique le plus mal, sont les assemblées de gens de lettres. Aussi les présidents habiles empêchent- de discuter. On obtient alors tout ce qu'on veut; mais si quelqu'un parle, lance une objection, il est impossible de s'arrêter. Peut-être expliquera-t-on ainsi pourquoi les gens de lettres ne se réunissent qu'une f l'an ; ils nomment leurs représentants sans les entendre, ont soin de renommer ceux qui l'étaient déjà l'an passé, et s'en retournent ennuyés, se demandant pourquoi on les a dérangés. Les membres de l'opposition sont si rares qu'on en compte au plus cinq ou six, toujours les mêmes; ils jettent feu et flammes et ne trouvent pas de groupe pour les aider.

M. de Balzac riait beaucoup du tumulte ; il s'amusait comme un enfant du bruit, et son ventre dansait dans son pantalon à plis. — « Quels singuliers gens de lettres, me dit-il, mais je n'en connais pas un... D'où sortent-ils? Pourriez-vous m'en nommer? » Je nommais tous ceux que je connaissais, et M. de Balzac ne reconnut que M. de La Landelle, ancien marin, actuellement faiseur de romans à la grosse.

Quand le trouble fut un peu passé, l'assemblée s'entendit à peu près sur la décision, qui était d'envoyer à M. Ledru-Rollin deux délégués pour lui faire comprendre que le livre d'art, en temps de révolution, était une chose inutile, et qu'il serait mieux d'encourager des travaux littéraires plus populaires. M. de Balzac fut choisi à l'unanimité pour représenter l'assemblée des gens de lettres. Ce fut alors que le grand romancier monta au bureau et prit la parole.

Il remercia d'abord ses confrères de l'honneur qu'ils lui faisaient en le prenant pour délégué; mais il ne pouvait accepter une pareille mission. M. de Balzac reprit la question telle que l'avait posée le secrétaire du ministre. M. Ledru-Rollin demandait ce qu'il serait nécessaire de faire pour les livres d'art; et M. de Balzac prétendait qu'une société ne pouvait répondre à une question d'un ministre par un conseil. — « Ne répondez pas, disait-il, ou répondez sur les livres d'art; rien ne peut vous faire sortir de la question. » Et après avoir remercié de nouveau ses confrères, M. de Balzac se retira, laissant l'assemblée envoyer au ministre ses doléances par la voix de MM. Toussenel et Laviron.

On ne saura jamais ce qu'a été M. de Balzac dans sa vie privée, dans ses mœurs, dans ses habitudes; j'ai lu tout ce qui a été écrit sur l'illustre romancier depuis sa mort, une dizaine d'anecdotes qui sont répétées par tout le monde et qui ne servent à rien, si elles ne sont suivies de cinquante autres particularités qui s'enchaînent, se combinent et expliquent l'homme. On a publié tout d'abord, comme spéculation de librairie plutôt que comme hommage, un petit livre où l'insignifiance se mêle à la fable. Madame Eve de Balzac y est représentée comme une sorte d'aventurière, de celles qui écrivent des pages brûlantes aux romanciers à la mode. Au lieu de recourir à des suppositions hazardées et qui n'ont pas même le caractère de la réalité, la dédicace de *Modeste Mignon* ne suffisait-elle pas pour dépeindre madame la comtesse Hanska, cette figure intelligente, que l'auteur de la *Comédie humaine* a tant respectée, tant aimée?

Combien il est fâcheux que les amis de M. de Balzac

n'aient pas tenu registre de ses conversations ! Au lieu de raconter dans les foyers de théâtre, dans les cafés, des circonstances singulières et inexplicables de sa vie, n'eût-il pas mieux valu les noter, décrire avec soin les moindres habitudes de M. de Balzac, ses manies, s'il en avait, ses admirations, ses plans pour l'avenir. C'est par de pareils procès-verbaux qu'on connaît plus tard à fond un grand écrivain; mais il n'y a que les grands écrivains eux-mêmes qui comprennent la nécessité de ces garde-mémoire si précieux.

Ces sortes de notes disent tout, ne cachent rien ; rédigées à la hâte, elles ne cherchent pas à s'habiller de littérature, aussi ont-elles ce grand charme des actes d'accusation à la cour d'assises, rédigés le plus souvent par d esprits étroits, et malgré tout, pleins d'intérêt parce qu'on y cherche des faits et qu'on les y trouve.

On dira que certaines paroles ont pu échapper qui ne doivent pas être relevées, parce qu'elles sont sorties sans prétention, dans des causeries intimes; mais c'est là justement, dans l'intimité, que l'homme de génie se fait connaître à fond. Ce n'est pas dans un salon, au milieu de cent yeux qui le regardent, de cent oreilles qui l'écoutent, que le grand homme se montrera. — Je fais cependant une exception pour Balzac, que j'ai vu à une soirée de Victor Hugo, remplissant le salon moyen-âge de la Place Royale de rires joyeux qu'il ne dissimulait pas.

Mais M. de Balzac est une exception.

Tous les artistes de ce temps-ci posent plus ou moins sur le théâtre du monde. Il n'est pas prudent de mettre à jour ses inquiétudes et ses bonheurs ; le public ne les

comprend pas. Quelquefois il les comprend en livres.

J'avais poussé divers écrivains qui ont connu M. de Balzac à publier, les uns, ceux qui font des livres, les autres, ceux qui font des feuilletons, leurs souvenirs exacts et précis sur les rapports qu'ils avaient pu avoir avec le grand romancier. Quelques-uns ont craint de blesser sa mémoire; d'autres ne voudraient pas répandre dans le public certains faits trop *humains* de l'auteur de la *Comédie humaine*. Voilà l'erreur.

Un grand génie est, on l'a dit, une espèce de monstruosité. S'il reste grand génie dans sa vie privée, ce n'est plus un homme. Goëthe, qui ne veut plus aimer, parce que l'amour lui ferait perdre du temps, qui oublie que sa mère est morte, Goëthe n'est plus un homme . c'est un dieu de marbre qui marche. Au contraire, étudiez les *Propos de table* de Luther, vous retrouvez l'homme à chaque page. *Il se plaint perpétuellement de son mal de ventre*. Par la bassesse de ce détail, le réformateur disparaît; je comprends mieux l'*homme,* et ses disciples n'ont pas craint de le dépeindre avec les faiblesses humaines.

Ce qu'il disait à table à sa femme, « *sa Catherine,* » était écrit.

Quand il jurait, c'était écrit.

Quand il riait, c'était écrit.

Quand il buvait, c'était écrit.

Quand il rêvait, c'était écrit.

Ses disciples se cachèrent partout, même sous le lit conjugal, pour entendre ce qu'il disait à sa femme. Quelques théologiens, plus tard, se sont fâchés de voir un grand homme dans un tel déshabillé.

Heuman, dit M. Brunet, reste convaincu que Luther

n'aurait pas permis que l'on imprimât sous son nom tout ce qu'il disait dans l'intimité. Christophe Berold a dit de même que Luther n'eut jamais l'intention de publier des pages échappées dans une demi-ivresse et en des lieux où l'on peut tout se permettre, tout, si ce n'est de montrer de la piété. Un pasteur hollandais, J. Verhegden, observait qu'il eût été à désirer que les *Propos de table* n'eussent jamais vu le jour, parce qu'il s'y trouvait beaucoup de choses qui excédaient la licence accordée même aux faiseurs de comédies.

Mais on comprend que les *Tischreden*, publiés vingt ans seulement après la mort de Luther, aient pu troubler de dignes pasteurs et de réservés protestants qui craignaient que les maximes, souvent joyeuses, du chef de la Réforme ne compromissent le protestantisme. Cependant, aujourd'hui, si je veux connaître Luther, j'ouvre les *Propos de table*, au chapitre : *Luther dans son ménage*, et j'admire Luther comme une grande figure, disant de gros mots gais, d'une moralité qui serait à désirer chez ceux qui ont si peur des gros mots, et je suis plein de reconnaissance pour Antoine Lauterbach, Veit Dietrich, Jérôme Besoldi, Jean Schtagenhauffen, Jean Mathesies, Georges Rïrer, Jean Stols et Jacques Weber, qui ont commis ces utiles indiscrétions. De tels disciples font juger de la grandeur du maître.

M. de Balzac n'avait pas de disciples ; mais ceux qui l'ont approché et qui n'ont pas tenu note de ses paroles, prouvent par là qu'ils ne comprenaient pas l'importance du maître qui daignait les recevoir.

J'ai été trop tard en relations avec M. de Balzac pour donner au public des particularités très-intéressantes

sûr sa vie ; il est parti presqu'immédiatement pour la Russie, après la révolution, en m'écrivant un de ces billets étranges par la forme, que je n'osais décacheter, croyant recevoir un billet de grisette ou une note d'un créancier aux abois. Il n'y avait que ces simples mots :

« Mon cher monsieur, si l'on donne la *Reine des carottes* avant le 16, faites-moi manger de ce légume littéraire, en m'avertissant et en me donnant une place.

DE BC. »

Mais ce billet d'un huitième de feuille était écrit sur un verdâtre papier d'épicier, qui m'a fait demander pendant trois jours : — Où M. de Balzac a-t-il écrit cette lettre ? J'ai fini par croire que le billet était parti d'une de ces vieilles maisons de rues désertes, que l'auteur de la *Comédie humaine* a peintes avec tant de réalité. Le *Père Grandet* ou l'usurier *Gobseck* devaient écrire leurs lettres sur du papier semblable.

Malheureusement pour moi, M. de Balzac ne put voir la *Reine des carottes,* car il partait précipitamment, et son départ même empêcha l'exécution de la solennelle mangeaille du *porc aux choux,* où MM. Hugo et de Balzac devaient présider la jeunesse littéraire de l'*Evénement* (1).

(1) La représentation du *Tragaldabas* de M. A. Vacquerie, quelque temps après les journées de Juin 1848, fut très-orageuse, et l'indignation des notaires de la critique ne connut plus de bornes quand Frédérick dit le vers qui contenait (hélas !) l'affreux mot de *porc aux choux*. Nous espérions assommer quelques bourgeois ; mais les temps sont devenus trop calmes. On a perdu malheureusement le goût des luttes artistiques, qui renaîtront, je l'espère, aux représentations du *Tannhæuser* à l'Opéra. De quelle joie serait remplie mon âme si un enthousiaste de Richard Wagner faisait sauter le critique Scudo par la fenêtre !

(*Note d'août 1860.*)

J'ai adopté pour mes notes sur M. de Balzac la forme du recit des disciples de Luther, qui ressemble à l'entre-filet des journaux politiques. J'avais d'abord rédigé mes notes en dialogue; mais j'ai eu plus de foi dans le récit, qui rend parfaitement les idées de l'homme, sans mettre dans sa bouche des mots qui n'en sont peut-être pas sortis.

NOTES SUR M. DE BALZAC

—

M. de Balzac entra l'un des premiers aux Tuileries le jour du 24 février. Je fus plus étonné de le rencontrer dans la salle des maréchaux, que de la révolution et de la fuite du roi. Au milieu des combattants, des coups de fusil, la figure de l'homme attaché aux traditions monarchiques semblait bizarre.

Un comédien, M. Monrose, qui avait joué un rôle dans les *Ressources de Quinola,* apprit de M. de Balzac, au milieu de cette foule, qu'il venait chercher un morceau du velours du trône.

L'auteur de la *Comédie humaine* aimait beaucoup ces sortes de curiosités historiques ; il me montra plus tard un service à thé provenant du duc d'Angoulême, et qui n'avait guère plus de valeur artistique que le vainqueur du Trocadéro de célébrité.

—

Le 27 février, M. de Balzac m'écrivit d'aller le voir.

Son domestique se composait d'un valet de chambre et d'une concierge qui me donnèrent la clef, par leur langage germanique, des profondes études qu'avait pu faire sur ces êtres le romancier, pour rendre la langue du banquier Nucingen.

—

M. de Balzac descendit l'escalier, enveloppé dans sa fameuse robe blanche de moine. Il a la figure ronde, les yeux noirs excessivement brillants, l'aspect général du teint un peu olivâtre, des tons rouges violents sur les joues, d'un jaune pur vers les tempes, près des yeux. Les cheveux nombreux sont mélangés de fils argentés ou très-noirs ; c'est une chevelure puissante. Malgré l'ampleur de la robe de chambre, le ventre est énorme.

—

M. de Balzac me connaît par les feuilletons de « Théophile ; » il aurait voulu voir mes pantomimes, mais les Funambules n'affichent pas dans Paris, et quand M. de Balzac sort un moment le matin, c'est une journée perdue. — Vous voulez faire du théâtre, monsieur? — Je n'en sais rien, répondis-je. — Cependant, dit M. de Balzac, la pantomime est un échelon. — Pour moi, dis-je, c'est une échelle. — Vous avez tort de vous en tenir là, la pantomime n'est pas complète, elle représente seulement une des faces de l'art dramatique.

—

Là dessus, M. de Balzac expose une quantité d'idées sur son avenir théâtral. Il voudrait organiser une grande

entreprise avec les auteurs dramatiques ; mais ce sont des fainéants, des paresseux, il n'y a rien à faire avec eux ; il faudrait les faire travailler comme Lope de Vega, Calderon, « qui étaient pleins de pantomime, » dit-il. Le seul travailleur, c'est M. Scribe. « Mais quelle littérature, s'écrie M. de Balzac, que les *Mémoires d'un colonel de hussards !* »

—

M. de de Balzac rêve de faire une féerie « pleine d'esprit. » — Avez-vous quelqu'idée de féerie ? « Si l'on apportait une bonne féerie aux Cogniard, qui me le disaient avant-hier : Monsieur, nous ne tenons pas du tout à faire jouer nos pièces qu'on attaque tant, mais personne ne nous en apporte de meilleures. » Je parle de *Vautrin,* qu'on pourra jouer à la faveur de la révolution. — C'est à ce sujet, dit M. de Balzac, que les directeurs de la Porte Saint-Martin m'ont fait appeler ; je ne pensais guère à *Vautrin ;* ils m'ont montré une lettre signée de plus de cinquante personnes qui veulent voir jouer *Vautrin.* Je vous avouerai que je ne suis pas sans crainte sur cette reprise : ma pièce, qui n'a été jouée qu'une fois, est devenue une œuvre politique, un abus du pouvoir, une chose persécutée. Le public sera étonné de n'y voir rien de bien audacieux, politiquement parlant. Ce qu'il y a d'inconcevable surtout, c'est le bruit qui s'est répandu que Frédérick avait fait la charge de Louis-Philippe ; il n'en a rien été. Jamais l'idée ne m'en était venue. Lisez la pièce. Quand la censure arrêta brusquement la seconde représentation, M. Hugo courut chez M. Duchâtel et lui demanda s'il avait été à la première de *Vautrin.*

Non, dit M. Duchâtel. — Je vous jure, dit M. Hugo, que Frédérick n'a pas plus songé que M. de Balzac à caricaturer le roi. — Et, continua M. de Balzac, si MM. Cogniard remontent ma pièce, je m'oppose aujourd'hui plus que jamais à toute allusion de costume et de physique qui rappelleraient Louis-Philippe... Au fond, ajoute-t-il, je serai curieux de voir *Vautrin*, car je ne l'ai pas vu. Le jour de la première représentation, j'étais occupé, dans la salle, à regarder les physionomies des loges.

—

Il me demanda de nouveau pourquoi je ne voulais pas faire de théâtre, me trouvant les qualités voulues de dialogue. — Des contes, dit M. de Balzac, ne mènent à rien. Vos nouvelles sont trop courtes ; à la longue, cela doit rétrécir l'esprit. Ainsi votre *Fuenzès* pouvait faire aisément un volume. Il y a eu dans le temps un homme qui habitait Cambrai (je serais désolé de penser à vous mettre en comparaison avec lui); cet homme, M. Berthoud, s'accrocha à la *Presse* et publia toutes les semaines une nouvelle en feuilleton. Il réussit pendant un an, deux ans. Depuis, qu'est-il devenu ? — Je répondis à cela que mes petits volumes (1) n'avaient pas pour moi une grande importance ; que depuis cinq ans d'apprentissage littéraire, il avait fallu me débrouiller, tâcher de voir clair ; qu'en arrivant à Paris je ne savais rien, je n'avais pas fait mes classes, et que j'étais occupé à étudier, à me faire une éducation.

(1) Mon mince bagage de 1848 se composait alors de trois séries de contes : *Chien-Caillou, Pauvre Trompette, Feu Miette,* qui depuis ont été réunis en un volume.

— A la bonne heure, me dit avec un accent sympathique M. de Balzac, vous me ressemblez, et je suis content pour vous de cette ressemblance. Moi aussi j'ai été long à comprendre, sept ans à savoir ce que c'était que la langue française. Tout jeune, j'ai eu une maladie dont on ne revient guères; il en meurt dix-neuf personnes sur vingt.

— S'il en revient, dit le docteur Nacquart, il vivra cent vingt ans.

Je guéris, et je me mis à écrire toute la journée. J'ai écrit sept romans comme simple étude. Un pour me rompre au dialogue; un pour apprendre la description; un pour grouper mes personnages; un pour la composition, etc. J'ai fait cela en collaboration; quelques-uns sont cependant tout entiers de moi, je ne sais plus lesquels, je ne les reconnais pas.

—

M. de Balzac dit qu'il aurait voulu anéantir ces œuvres, mais qu'un grand besoin d'argent et une somme de dix mille francs le décidèrent à les céder au libraire Souverain qui, outre l'argent, apportait cette menace : « On réimprime les *Horace-Saint-Aubin* en Belgique, vous voilà compromis. Qu'importe une réimpression en France? Je vous apporte dix mille francs. »

—

M. de Balzac dit qu'après ces études et ces mauvais romans il avait commencé à se douter de la langue française, « si peu connue en France. »

—

Il dit encore qu'il ne voyait à Paris que trois écrivains connaissant leur langue : « M. Hugo, Théophile et lui. M. Villemain comprend aussi la langue française, mais il n'a jamais su mettre rien dessous. »

—

M. de Balzac se plaignit de la triste position des littérateurs en France, et surtout des romanciers. A l'entendre, c'était le plus fatigant des métiers et le plus mal payé. Il avait toujours écrit pour manger ; il avait fait des romans par nécessité, pour vivre.

— Après avoir travaillé vingt ans, quinze heures par jour, dit M. de Balzac, je suis arrivé à ne pas posséder un sou ; si je demeure ici, c'est que les personnes à qui appartient cette maison veulent bien m'y laisser en qualité de portier.

—

— Vous êtes jeune, me dit M. de Balzac, vous avez la tête bien construite, la mine d'un travailleur, je veux vous donner un conseil. Faites des nouvelles et des contes, puisque cela vous plaît, mais pas plus de trois par an. N'écrivez ces choses-là que pour votre plaisir ; en dix ans, à trois par an, vous aurez publié trente nouvelles. Si vous avez fait vingt chefs-d'œuvre sur trente, vous devrez vous estimer heureux. Alors consacrez dix mois de l'année à faire du théâtre pour gagner de l'argent, beaucoup d'argent, car il faut que l'artiste mène une vie splendide.

—

M. de Balzac donna pour exemple M. de Lamartine

qui avait mangé toute sa fortune au service de la poésie. Aujourd'hui, le poète, devenu homme politique, à la tête de la République, n'avait pas un quart d'heure à donner à ses affaires, à ses intérêts.

— Il sera culbuté, dit M. de Balzac, et mourra sur la paille.... *D'ailleurs il ne sait pas le français.* — Comme je souriais de cette boutade, M. de Balzac prit un journal sur sa table et me lut une phrase du Manifeste aux puissances étrangères, qui confirmait son dire. Non seulement la coupe de cette phrase est molle et indécise, mais on sent que M. de Lamartine n'a jamais saisi l'esprit de notre langue.

—

Il est vrai que M. de Balzac ne comprenait que vaguement la poésie, m'a dit plus tard Théophile Gautier, qui avait sur le cœur une demande singulière de M. de Balzac.

Déjà Gautier, ainsi que madame de Girardin, avaient fourni des vers inédits pour le beau roman d'*Un grand homme de province à Paris*. M. de Balzac, qui estimait beaucoup le talent de prosateur de l'auteur de *Mademoiselle de Maupin*, le fit demander un jour. Il avait en tête un sujet de comédie superbe ; il pensait que la comédie gagnerait à être mise en vers et il priait son ami de se charger de cette besogne.

Gautier frémit à cette demande; il connaissait les exigences du romancier, et il réfléchissait à refuser d'une manière adroite. — « Voyons, dit M. de Balzac, combien pensez-vous m'apporter de vers par jour !!! »

—

Après deux heures de conversation, je me lève pour m'en aller. M. de Balzac me reconduit par un grand escalier différent du premier; je regarde, en passant, une statue de marbre, grande deux tiers de nature, qui représente M. de Balzac. Elle a été faite en Allemagne et me paraît médiocre. — Ah ! vous vous occupez d'art, me dit l'auteur de la *Comédie humaine*, je m'en vais vous montrer ma galerie. — Nous remontons dans d'autres appartements, nous entrons dans une longue galerie de tableaux dont la pièce capitale est un *Dominiquin* d'une haute dimension. Il y a beaucoup d'autres tableaux de toutes les grandeurs, dont j'ai oublié aujourd'hui les sujets et les noms de peintres.

—

A mesure que nous visitons la galerie, je m'étonne de la connaître. M. de Balzac est le cicerone ; il raconte la généalogie des cadres ; l'un de ces cadres vient de Marie de Médicis. M. de Balzac est enthousiaste de la peinture, et surtout de la peinture de portraits. Sa galerie a coûté une somme considérable ; M. de Rothschild envie beaucoup le fameux cadre de Marie de Médicis. Je me torture la tête pour savoir comment je connais cette galerie sans y être jamais entré, lorsqu'arrivé dans une autre pièce, M. de Balzac me fait arrêter devant un petit cadre de bois sculpté, vide de tableau et accroché avec intention en plein jour. — Quand le fameux.... (1), antiquaire de la Hollande, apprit que je possédais un cadre de ce maître, me dit M. de Balzac, il aurait donné jusqu'à la dernière goutte de son sang pour en avoir la moitié.... — C'est

(1) Le nom m'a échappé.

la galerie du *Cousin Pons*, ce sont les tableaux du *Cousin Pons*, les curiosités du *Cousin Pons;* je les reconnais maintenant. Ils ont été décrits par M. de Balzac, dans la première partie des *Parents pauvres*, avec cette conscience et cette précision qui ne s'obtiennent qu'en travaillant d'après nature. Et il ne s'agit pas de la nature qu'on a regardée et dont on se souvient. L'auteur de la *Comédie humaine* décrit les objets qu'il a sous les yeux. Il les décrit bien mieux quand il les possède, quand il les regarde dans sa maison; semblable ainsi à ce pauvre écrivain qui dépensait tout son argent en livres, et économisait le prix de son dîner pour pouvoir bouquiner. — Mais, lui dit quelqu'un, si vous lisiez ces livres à la Bibliothèque? — Je ne peux lire, répondit-il, que les livres que j'ai achetés.

—

Cette méthode d'observation de M. de Balzac, signalée déjà dans l'article nécrologique de M. Sainte-Beuve, prouve comment procédait l'auteur de la *Comédie humaine*. Ne pouvant avoir en sa possession tous les mobiliers qu'il a décrits avec la netteté d'un commissaire-priseur et l'intuition de Cuvier reconstruisant les animaux primitifs, M. de Balzac, j'en suis certain, écrivait d'après nature. Il entrait dans un appartement et inventoriait comme un huissier. Il ne se fiait pas plus à sa mémoire qu'un juge d'instruction ne se fierait à un meurtrier capable de faire disparaître les traces de son crime. De là cette immense quantité de *petits papiers*, remplissant des armoires, des chambres, des maisons,

dont s'étonnaient les amis de M. de Balzac. C'étaient des notes précieuses, dès études d'après nature.

—

M. de B...... qui, dans sa jeunesse, fut lié avec M. de Balzac, me dit que, si on lui contait un bon mot, une chose très-spirituelle, il la dénaturait en l'imprimant. C'est encore la preuve que M. de Balzac avait une mémoire particulière, la mémoire des grands ensembles, et le manque de mémoire des petits détails. Il se connaissait et notait les moindres particularités pour s'en souvenir. Quand il ne notait pas les bons mots, il les dénaturait ; cependant, il a fait passer dans ses livres les charges d'atelier, les paradoxes littéraires, l'esprit de café, les prétendus feux d'artifice du Divan, avec une vérité accablante dont ne seraient pas capables les beaux esprits inventeurs de l'école du *mot*.

—

Après la galerie de tableaux, nous sommes entrés dans une salle avec une seule petite fenêtre. La porte fermée, on ne voit plus que de riches armoires à livres tous assez bien reliés. Il serait difficile, sans guide, de sortir de cette retraite. Les plaintes de M. de Balzac recommencent sur sa pauvreté. Il craint que je ne croie que le mobilier lui appartient : « On me tolère dans la maiscn, dit-il, et j'ai été chargé par les propriétaires de leur acheter *toutes ces belles choses*. Dans un temps, continua-t-il, Théophile a répandu le bruit dans Paris que je cachais des millions. Cela n'est pas... rien n'est à moi ici. »

Et M. de Balzac répéta que des personnes considerables voulaient bien le loger.

—

Cependant il me montrait, avec un enthousiasme inconnu aux locataires, la disposition de la maison, la commodité des diverses salles, une pièce de bains, l'ancien boudoir du financier Beaujon, dont les peintures venaient d'être restaurées, et enfin un grand salon où affluaient toutes sortes de curiosités, de meubles sculptés, de fauteuils galants, revernis, dorés avec le plus grand soin. Certains dessus de porte sculptés attendaient un pendant cherché dans ses voyages par M. de Balzac, heureux de montrer sa collection presque terminée. A la fin, il parut changer de système. — « Je vous prie, monsieur, de ne pas parler dans Paris de ce que vous avez vu, j'ai encore sur les bras quelques tracasseries... »

—

Ainsi se sont passées trois heures, rapidement écoulées, dans lesquelles M. de Balzac s'est montré l'homme que j'avais rêvé, artiste naïf, ayant un grand respect pour la main de l'homme dans les arts, plein d'un orgueil qui me charmait, aimant la littérature comme l'Arabe aime son cheval sauvage qu'il a eu du mal à dompter.

—

Zinggreff raconte que Luther s'aperçut un jour qu'un étudiant notait sur un petit cahier des paroles qu'il venait de prononcer. — Tiens, dit-il, en lui jetant à la figure une poignée de gruau, tu peux aussi y mettre cela.

J'espère que personne ne me jettera de poignée de gruau pour avoir relaté avec minutie, et en élaguant quelques compliments trop personnels, cette conversation de deux heures avec M. de Balzac. J'ai aimé plus qu'un maître l'auteur de la *Comédie humaine,* là est ma justification. L'*enfant,* madame Bettina d'Arnim, laissa dire ceux qui voyaient un livre et non pas une marque de respect dans ses correspondances avec Goëthe.

—

On a parlé d'élever un monument à M. de Balzac; belle idée, difficile et qu'il ne faut pas abandonner. Le plus officiel est le buste commandé par le ministère pour le musée de Versailles. Le premier venu ne peut pas toucher à la tête de M. de Balzac; il courrait le risque de faire un de ces bustes médiocres, de même qu'il a tant été écrit d'articles inutiles sur l'auteur de la *Comédie humaine*, depuis sa mort.

M. de Balzac était beau.

Contrairement aux gens qui ne savent pas retrouver l'homme de leurs lectures quand ils rencontrent pour la première fois un grand génie, je fus surpris de la *beauté* de M. de Balzac, quand il me fit appeler et qu'il voulut bien me donner des conseils.

Mais, à l'âge de quarante-neuf ans, M. de Balzac devait être peint plutôt que sculpté. Son œil vif et noir, ses cheveux puissants mélangés de blanc, les tons violents de jaune pur et de rouge qui se succédaient crûment sur ses joues, des poils de barbe singuliers lui donnaient un air de sanglier joyeux que les sculpteurs modernes rendront difficilement.

« Par un droit de sa libre et vigoureuse nature, par un privilége des intelligences de notre temps qui, ayant vu de près les révolutions, aperçoivent mieux la fin de l'humanité et comprennent mieux la Providence, Balzac se dégage souriant et serein de ces redoutables études qui produisaient la mélancolie chez Molière et la misanthropie chez Rousseau. »

C'est par ce beau langage que Victor Hugo a caractérisé la joie, qualité si rare à la littérature moderne, et qui n'a existé que chez un seul artiste, M. de Balzac. — Un faiseur de romans populaires, Paul de Kock, a bien cette qualité très-développée; mais il n'est pas artiste. — M. Victor Hugo fait sentir avec beaucoup d'intelligence le danger des *redoutables études* modernes qui tuent la joie; fait bizarre, quand on pense aux grands savants, Rabelais, Luther, chez lesquels l'étude n'a amené qu'un redoublement de grosse gaîté.

—

M. de Balzac riait souvent et bruyamment dans la vie privée; son ventre bondissait de joie, et derrière ses lèvres pleines de sang rouge se montraient quelques rares dents, solides comme des crocs.

Aussi les portraits connus sont-ils insuffisants; les caricatures quelquefois donnent une idée plus réelle de l'individu qu'une toile commandée. Devant M. de Balzac la caricature a échoué; si Daumier s'en était emparé, nous aurions aujourd'hui le plus vrai des portraits (1).

(1) Je ne retrouve la joyeuseté de Balzac que dans une lithographie du *Panthéon charivarique,* par un artiste médiocre, Benjamin, qui un des premiers a cru faire des caricatures en adaptant de *grosses têtes* à de petits corps. Cette

Il ne reste qu'un tableau, de M. Louis Boulanger, qui a représenté le grand écrivain dans sa robe de chambre accoutumée, la robe de moine; et aussi un buste de M. David, qui a ennobli, suivant sa coutume, l'illustre romancier. Dans ce buste, M. de Balzac est grave. Où est la joie qui fait de lui, au milieu de notre époque inquiète, triste, un homme à part?

Le sculpteur David aime les têtes *dantesques*; il représente tous les grands hommes modernes *olympiennement*. De tout temps, il a exagéré les beautés du masque; c'est un système.

—

J'ai dit que M. de Balzac était *beau*, et comme je ne l'ai pas expliqué, on a pu sourire, surtout ceux qui ont rencontré l'homme dans les rues de Paris, avec son chapeau, qui n'était pas la coiffure d'un *lion*, et sa fameuse canne à glands, la dernière des cannes à glands connue, qui frappait joyeusement les dalles du trottoir de la Porte-Saint-Martin, aux jours mémorables de la première représentation de *Tragaldabas*.

Sans doute, M. de Balzac n'avait pas la beauté grecque qui a remué les cerveaux les plus chauves de France et d'Allemagne: mais il avait la beauté de son intelligence. Elle ne se renfermait pas en dedans comme cela se voit chez quelques esprits, elle s'étalait sur toute la face.

L'auteur de la *Comédie humaine* montrait la force, le courage, la patience et le génie. Ses yeux interrogeaient

effroyable manie de *grosses têtes* dont nous sommes inondés aujourd'hui, et qui semble dispenser le dessinateur de tout *comique*, a cependant donné le seul portrait *vivant* de Balzac.

et écoutaient comme ceux du prêtre et du médecin; je n'en ai jamais vu de pareils, pour l'idée et la profondeur.

La figure joyeuse M. de Balzac inspirait la joie, de me qu'un acteur qui bâille fait bâiller toute une salle, de même que la vue d'un riche étal de boucher donne aux gens pâles des envies de ces riches couleurs.

Quel est le sculpteur qui saura se tirer d'une telle figure?

Pour le monument, il faudra s'assimiler le génie de la *Comédie humaine;* car il ne s'agit pas seulement d'un buste en marbre de l'auteur, avec deux figures allégoriques à ses côtés. La muse tragique et la muse comique sont trop connues; il serait bon d'inventer des emblèmes moins usés.

—

Peut-être serait-il temps de traiter à fond la question du culte des grands hommes dans leur représentation en sculpture et en peinture.

La meilleure manière d'honorer les grands hommes après leur mort n'est pas de se livrer à l'ode et au poème épique, mais de tâcher de raconter quelque vérité sur leur manière de vivre, sur leur costume, sur leurs habitudes.

Tant pis pour ceux qui croient que le grand homme est un être à part, une personnalité étrange, une exception, un malade de génie, un monstre. Pour moi, j'ai toujours cherché les côtés humains des grands hommes; ils ne sont pas grands hommes, dit-on, pour leurs valets de chambre. Essayons, quand nous écrivons sur leurs œuvres, de penser que nous avons été leurs valets de

chambre. Regardez sur la place de Francfort une statue allemande de Goëthe : ce n'est pas un homme, c'est un Dieu, c'est l'*Héliogabale esthétique*, comme l'appelait spirituellement un critique. Après avoir vu une pareille statue, par combien de lectures ne faut-il pas passer pour retrouver le Goëthe bourgeois. Les *Mémoires*, les *Souffrances du jeune Werther* ne suffisent pas, car il faut se défier de ces sortes d'autobiographies ; mais quelques lettres méprisantes de Beethoven, la correspondance enthousiaste de Bettina commencent à soulever un peu le voile olympien de l'auteur du *Faust*.

—

Comme le peintre Chardin était l'adorateur le plus fervent de la réalité, il ne s'est pas amusé à se peindre une couronne de laurier sur la tête, ni en costume d'apparat, les jours où il allait à l'Académie de peinture. Il nous a laissé de lui deux portraits au pastel, l'un avec de grosses lunettes d'argent sur le bout du nez, l'autre avec un abat-jour vert. C'est en costume aussi familier que je voudrais voir représenter le grand travailleur Honoré de Balzac.

Dans l'impuissance de trouver un Holbein sculpteur pour tirer du marbre un *homme du dix-neuvième siècle*, la famille s'en est tenue à cette simple idée funèbre :

Une colonne brisée, un livre sur la colonne et sur les pages du livre : *Comédie humaine*.

—

ENCORE QUELQUES PAGES ENTHOUSIASTES

ENCORE QUELQUES PAGES ENTHOUSIASTES

—

Plus j'étudie l'œuvre de Balzac, et plus je la trouve difficile à juger, à faire comprendre. La *Comédie humaine* est une immense et belle suite de tapisseries historiques d'un effet surprenant pour le lecteur curieux ; mais s'il arrive au bout de la galerie, qu'un des tableaux soit inachevé, qu'il pousse la curiosité jusqu'à passer derrière, qu'il aperçoive le modeste ouvrier travaillant à l'envers, un nouveau monde se révèle tout-à-coup et absorbe l'esprit du curieux. De l'effet il passe à la cause, de l'œuvre à l'ouvrier. Ignorant des procédés de l'art, il lui faudra des questions sans nombre, des recherches difficiles pour se rendre compte de l'œuvre qu'il admirait tout à l'heure avec candeur, avant que la vue de l'ouvrier n'eût semé mille réflexions dans son esprit.

Le public n'a pas besoin de connaître l'envers des œuvres d'imagination, pas plus qu'un invité de grande n'appelle le cuisinier pour lui demander de quels

ingrédients est composée une sauce exquise; mais le critique est obligé d'analyser la cuisine de toutes choses. Et c'est cette analyse désolante qui fait du critique un être jaune, ennuyé, fatigué de la vie : il n'a plus d'illusions. Je parle du critique négateur, qui disparaîtra, il faut l'espérer, quand les créateurs daigneront expliquer les secrets de leur art.

Or, l'envers de la *Comédie humaine* demande, pour être expliqué clairement, un génie égal à Balzac. Bien des esprits de notre époque se sont occupés du grand constructeur, bien des enthousiastes viendront encore dire leur mot sur son œuvre; mais tout au plus seront-ils consultés par le vingtième siècle, dans moins de cinquante ans, quand la génération littéraire actuelle sera endormie, avec ses querelles, ses haines, ses discussions, ses systèmes et ses recherches, dans un sommeil paisible. Alors des quantités de matériaux seront prêts, l'œuvre définitivement connue, les correspondances imprimées, les amitiés et les haines éteintes, les écrivains déjà classés, les brillants papillons brûlés à la chandelle avec leurs couleurs légères et brillantes ; le temps aura enfermé dans ses catacombes immenses de nombreux écrits, très-célèbres aujourd'hui, dont on n'entendra jamais le nom, car il y a une destinée pour les livres, si étrange qu'on pourrait dire qu'ils portent en eux leur poison. Il suffit de parcourir un catalogue de romans de 1820 à 1830. Où passent tous ces romans dont on ne sait même plus le titre? Où passent les œuvres et les noms des *trente-six* académiciens qui forment le 0 du chiffre 4?

L'œuvre ne peut être connue si on ne connaît pas l'homme. Et bien certainement Balzac *homme* sera à

peine expliqué avant cinquante ans. Quand un auteur n'écrit pas de Mémoires proprement dits, la famille, par respect humain, laisse le plus long temps qu'elle peut reposer la cendre de son chef. On a pu voir par la représentation de *Mercadet* les colères, les rancunes, les haines qui s'étaient réveillées dans la littérature contemporaine. A quelles interprétations n'aurait pas donné lieu la correspondance intime de Balzac, celle qui est de nature à être publiée ! N'a-t-on pas vu les singulières comédies jouées sur le dos des *Mémoires* de M. de Châteaubriand ? Un procès inattendu n'a-t-il pas coupé subitement, dès le début, la *Correspondance* de Benjamin Constant, qui montrait sous un nouveau jour le doctrinaire auteur d'*Adolphe ?*

D'après quelques lectures, il me semble que l'Allemagne honore plus vite que nous les grands hommes morts. Les biographies sont immenses, avec mille détails intimes. Ce qui a été écrit sur Goëthe, par ses amis, par ses ennemis, est considérable. Ses conversations seules forment plusieurs volumes. Les Allemands ne craignent pas de déshabiller un grand homme mort devant ses contemporains. Au contraire, nous, le peuple léger et bavard, qui faisons souffrir le plus possible l'homme de génie de son vivant, à peine est-il enterré, que nous sommes pris d'une espèce d'hypocrisie sans but. Peut-être agissons-nous ainsi envers les autres pour qu'il en soit fait de même envers nous.

Balzac homme est bien peu connu ; Balzac écrivain ne l'est guère plus. Ceux qui croient à sa première incarnation dans les divers pseudonymes de lord Rhoone, lord Viellerglé, Horace de Saint-Aubin, ne connaissent pas le

premier mot de Balzac : ce premier mot fut une tragédie !

Une *tragédie*, en cinq actes et en vers, classique dans toutes les règles. Quoi qu'en ait dit Balzac dans *Louis Lambert*, qui est une sorte d'autobiographie, il savait traduire sa pensée en vers.

De 1819 à 1820, Balzac « ayant écrit une tragédie, *Henriette d'Angleterre*, vient un jour trouver sa famille et la lui lit. Soumise par M. de Balzac père au jugement du littérateur Andrieux, le bonhomme lettré déclare, après l'avoir lue, que l'auteur n'est capable d'aucun progrès. »

Il était difficile en effet de deviner l'auteur de la *Comédie humaine* sous le manteau de cette tragédie; cependant elle n'était guère plus faible que les tragédies de l'époque, et elle valait au moins les essais de tragédie d'aujourd'hui. Coulé dans le moule de Voltaire, le vers était commun, sans accent, l'action nulle; en persévérant, Balzac eût atteint Ducis. Heureusement il ne le voulut pas. Je dis heureusement, car Balzac a pu tout ce qu'il a voulu.

J'ai connu un homme qui disait avoir trouvé la *quadrature du cercle*, et qui, par ce moyen, prétendait arriver à l'accomplissement de toute œuvre mécanique ou d'imagination, création de main et création de tête. Il disait : « Je suis parvenu à faire une paire de souliers aussi bien que le meilleur cordonnier, et j'écrirais un poëme bien supérieur à ceux d'Homère, *si je voulais*. » Cet homme, savant mathématicien, la tête troublée par ses recherches de *quadrature du cercle*, était un maniaque. J'en ai donné un croquis dans ma galerie d'*Excentriques*, en riant de sa prétendue puissance.

Cependant, Balzac, plongé dans les sciences mystiques, *voyant,* comme l'a dit M. Philarète Chasles, était arrivé à tout par la *volonté.* Esprit commun au début, lourd, prolixe, entortillé, sans invention, il s'était transformé en un esprit distingué, fin, observateur, neuf, inventeur, clair et précis. Il voulut faire du roman, il fit du roman ; il voulut être spirituel, il devint plus spirituel que Beaumarchais ; il voulut faire du théâtre, il fit du théâtre ; en même temps apportant dans le roman, dans le théâtre, de nouvelles formes, des horizons immenses, découvrant de nouveaux pays à ses successeurs.

Certes, je suis rarement un enthousiaste, et je ne crois pas qu'on puisse m'accuser de légèreté ou de jeunesse en ces matières. Je ne dis pas : Tout est sublime, tout est grandiose. Je connais les parties faibles de la *Comédie humaine,* je les montrerais de même que les beautés, si je croyais être de force à analyser une telle œuvre ; mais je dis que par la volonté Balzac a fait faire un pas énorme au roman. Il l'a placé dans de nouvelles conditions, il l'a avancé par de suprêmes efforts, et il était bien en avant de son époque par le côté scientifique et sérieux qui doit marquer une génération que nous ne connaîtrons pas.

Le plus dur travail de Balzac a été la production : écrire, toujours écrire, la nuit, le jour, au soleil, à la lampe. Il a plus usé d'encre à lui seul que deux Dumas, car son œuvre est loin d'être complète, et encore, complétée, elle ne représenterait pas le travail de la plume. A l'heure qu'il est, dix-huit volumes de la *Comédie humaine* sont publiés ; avec le théâtre et les œuvres diverses, et les romans inédits, l'édition complète représenterait à peu près vingt-cinq volumes. Or, ces

vingt-cinq volumes immenses et compacts qui ont quarante feuilles, seize pages à la feuille, trente-neuf lignes à la page, cinquante lettres à la ligne, ont été écrits au moins quatre fois par l'auteur avant d'arriver à l'impression définitive. Ce qui forme un total de travail matériel de cent volumes énormes.

Les romanciers les plus féconds d'aujourd'hui, qui n'appartiennent en aucune manière à l'art, et dont le représentant le plus brillant est M. Alexandre Dumas, quoiqu'ils écrivent du premier jet, quoiqu'ils se servent de nombreux collaborateurs, quoiqu'ils copient le premier livre venu, quoiqu'ils se soucient peu de chercher des procédés nouveaux, quoiqu'ils composent avec le sans-façon de l'improvisateur arabe dans un campement du désert, n'ont pas écrit davantage.

Qu'importerait cette œuvre considérable, si elle n'était fertile en enseignements, en observations, en idées? Aussi je regarde la *Comédie humaine* comme une sorte de pyramide gigantesque qui se dresse dans les solitudes d'Egypte et qui a résisté à toutes les tempêtes de la nature. Sa puissance défie la main des hommes, et sa destruction demanderait plus d'années que sa construction.

En février 1848, j'étais entré en simple curieux dans les Tuileries. Des hommes armés, qui ne savaient que faire de leur poudre et de leur plomb, s'amusaient à tirer sur un grand bas-relief de marbre ; les balles entamaient un peu le marbre, mais n'entraient pas, faisaient ricochet et revenaient sur les tireurs. Il en a été de même des critiques nombreux (1) qui ont attaqué M. de Balzac : leurs propres balles les criblaient de blessures.

(1) Il est souvent question des *critiques* dans ce volume. Je suis obligé, comme

Aussi faut-il tenir compte des efforts que peuvent faire les biographes pour honorer la mémoire du grand maître. Ceux qui ont connu M. de Balzac n'ont pas conscience de sa force, puisqu'ils n'ont rien écrit de particulier sur sa vie.

L'auteur de la *Comédie humaine* n'a trouvé jusqu'à présent ni une Bettina ni un Hitzig.

Quel curieux livre on eût pu faire, intitulé : *Les Conversations de Balzac,* où chaque ami aurait écrit son chapitre d'une façon nette et simple : « Tel jour, M. de Balzac a dit, etc. ; » car Balzac fut l'un des plus étonnants *conversationnistes* de notre temps. Rêves dorés, plans, inventions, voyages, constructions, tout tenait dans ce cerveau immense que la mort seule put paralyser.

L'auteur des *Physionomies littéraires* a cité le trait suivant : « M. de Balzac avait de curieux espoirs : constamment le besoin d'une fortune colossale le tourmentait. C'était devenu chez lui presque une manie, il avait la conviction — et un jour il le disait sérieusement à Henri Heine — qu'un riche Hollandais de sa connaissance lui enverrait, du fond de Harlem ou de Rotterdam, un amas de valeurs en rubis ou en émeraudes ; qu'alors il ferait ci, il ferait çà ; il en parlait à l'aise comme un enfant, le rire aux lèvres, la flamme dans l'œil. Il faut l'avouer sans crainte : Balzac s'est conduit souvent comme un enfant ; il avait l'enfance qui caractérise le vrai génie.

La Bruyère à propos des dévots, d'expliquer qu'il s'agit des faux critiques, des critiques-négateurs qui pourchassent l'intelligence comme une bête féroce qu'il faut détruire pour le repos de chacun. J'ai moi-même rencontré depuis que j'écris quelques critiques de bonne foi, aimant les lettres et s'appliquant à montrer au public les beautés d'une œuvre plutôt que ses défauts. Mais cette sorte d'hommes est rare. (Note de 1860.)

» Ce désir de pouvoir un jour agir en nabab lui faisait concevoir les plus étranges projets : l'un des plus curieux est celui du monopole des arts. Il avait eu l'idée de trouver une raison sociale de tant de millions, et d'acheter à l'aide de ce capital, moitié en caisse, moitié en cours, tous les objets d'art les plus célèbres que les hasards laisseraient en vente. — Un Apollon du Belvédère se serait-il offert, il l'eût acheté, et l'eût mis à l'enchère vis-à-vis des nations rivales. L'Angleterre, je suppose, eût offert tant, la France plus, la Hollande davantage, etc.... Adjugé à la Hollande! Et Balzac gagnait une somme de.... »

Avec sa méthode singulière de travail, qui faisait d'un roman le plus pénible accouchement, on ne croirait pas que Balzac était un improvisateur tel qu'on n'en a jamais vu. Il lut un jour aux acteurs de l'Odéon une comédie étrange (je crois que c'est *Richard-cœur-d'éponge*), dont il n'y avait pas un mot écrit sur le manuscrit.

Le biographe ajoute encore : « M. de Balzac devenait superbe, me disait dernièrement le docteur Nacquart, son médecin, lorsqu'il exposait, soit à table, soit au salon, ses projets littéraires pour les *Scènes de la vie de l'Empire.* » Il est fâcheux que les médecins qui ont à soigner de si hautes intelligences laissent perdre de tels souvenirs. Cabanis, qui fut témoin des derniers moments de Mirabeau, a inséré dans ses œuvres diverses un mémoire qui montre l'illustre mourant, et en même temps que son médecin était digne de le comprendre.

« M. de Balzac revenait à Paris, dans les derniers jours du mois de mai 1850, après un séjour de près de deux années en Russie.

» L'altération dont ses traits étaient empreints n'échappa point à ses amis.

» A plus forte raison, combien de funestes présages cet état ne fit-il pas naître dans l'esprit du médecin qui l'avait suivi, étudié, aimé dès son enfance?

» Une ancienne affection de cœur, souvent exaspérée par le travail des nuits, et par l'usage, ou plutôt, par l'abus du café, auquel il avait dû recourir pour combattre la propension naturelle de l'homme au sommeil, venait de prendre un nouveau et fatal développement.

» Et comme autant de conséquences de cette lésion, une respiration courte, haletante, lui interdisait tout mouvement; sa parole, autrefois si soudaine et si vive, était entrecoupée et saccadée; sa vue, jadis si nette et si étendue, au physique comme au figuré, semblait s'être couverte d'un voile, et lui faisait craindre de ne pouvoir, à l'avenir, transcrire lui-même sa pensée.

» En présence de si redoutables accidents, et malgré une confiance qui voulait rester excessive, nous voulûmes appeler au secours de cette grande intelligence en péril nos collègues Fouquier, Roux, Louis et Rayer.

» A plusieurs reprises, on put espérer toucher à une convalescence, de nature à faire illusion au malade lui-même, et surtout au cœur si noble, si généreux et si élevé qui venait de s'identifier à cette grande destinée littéraire.

» Mais la science qui avait diagnostiqué tout d'abord la complication d'une profonde albuminerie, ne pouvait plus voir là que des trêves.

» Ces bons instants, ou plutôt ces moins mauvais moments, rendaient à l'âme de M. de Balzac toute sa force, à son esprit toute son étendue : aussi, Dieu seul sait-il

combien on a perdu à n'avoir point recueilli les conceptions nouvelles, les caractères créés, les plans imaginés dont s'impreignait sa parole, et que pour la première fois sa plume ne pouvait plus buriner.

» Au milieu de pareils désordres organiques, M. de Balzac, qui de tout temps avait compris toute la destinée de l'homme, désira s'associer aux entretiens d'un digne ministre de Dieu, dans la bouche duquel la religion n'était que la plus haute expression de l'intelligence de l'univers.

» Combien était navrante cette sérénité d'un homme qui, jeune encore, voyait se rompre pour lui le cours d'une renommée laborieusement acquise au prix de trente années de veilles et d'études; l'espérance de pouvoir compléter son œuvre, et, plus que tout cela, le bonheur intérieur qu'il venait de consacrer.

» Quelques aberrations passagères, mais rares encore, ne tardèrent pas à suspendre parfois cette intelligence et à l'étonner lui-même, car il se cherchait au retour.

» Le mal fit bientôt des progrès tels que les inspirations d'une âme aussi ardente par l'affection, non plus que les soins les plus incessants de l'art, agrandis encore par le dévouement, ne pouvaient plus retenir une vie qui s'échappait.

» M. de Balzac mourait dans la nuit du 18 au 19 août 1850.

Docteur NACQUART. »

Certes, ces quelques notes du docteur Nacquart, publiées par M. Baschet, sont intéressantes, parce que tout ce qui se rattache au grand nom de Balzac jette de

l'intérêt sur l'écrit le moins important; mais ces pages ne semblent guère sorties de la plume d'un membre de l'Académie de médecine : elles auraient pu être écrites par un homme du monde. La lettre de M. Emile de Girardin, qui n'est qu'un renseignement, vaut mieux, quoique simple et courte :

« En 1829, écrit M. de Girardin, M. de Balzac me fut présenté par M. Levavasseur, libraire. Il n'était connu alors que dans le cercle étroit de son intimité; il me remit un article intitulé *El verdugo*, que je fis insérer dans *la Mode*. Ce journal fut le premier qui l'accueillit. Plus tard, vers la fin de 1829 ou de 1830, j'eus l'idée de publier dans le format des journaux quotidiens un supplément bibliographique. M. de Balzac et M. de Bois-le-Comte en furent les plus actifs collaborateurs; ce journal ne vécut que peu de mois... »

On peut juger par une lettre d'affaires adressée à son éditeur, M. Levavasseur, à propos de la *Physiologie du mariage*, de l'intérêt que présentera un jour la correspondance de Balzac :

« Mon pauvre malheureux éditeur, la plus belle fille du monde ne peut donner que ce qu'elle a. — Je travaille toute la journée à la *Physiologie*. — Je ne donne que six heures de nuit (9 à 2) aux scènes dont je n'ai qu'à corriger les épreuves, et ma conscience est nette.

» Je suis tout prêt à envoyer la copie nécessaire pour terminer le 15, si vous voulez; mais ce serait l'assassinat le plus odieux que nous eussions, vous, Canel et moi, commis sur un livre.

» Il y a en moi je ne sais quoi qui m'empêche de faire consciencieusement mal. Il s'agit de donner de l'avenir

au livre, d'en faire un t.....c.l ou un ouvrage de bibliothèque. — Il s'agit de vendre ce papier noirci 7 francs la rame ou 50 francs.

» Si, comme Nodier (car le Nodier est un sous-genre dans l'histoire naturelle de la littérature), je flânais, je faisais des prospectus, des vieux souliers, des parties de billard, si je buvais, mangeais, etc. ; mais je n'ai pas une idée, je ne fais pas un pas qui ne soit la *Physiologie ;* j'en rêve ; je ne fais que cela. — J'en suis féru. — Je comprends toute votre impatience commerciale, car la mienne est décuple.

» J'ai la copie sur mon bureau, mais je suis arrêté par une histoire à raconter, par des idées à trouver, par... — Il y en aurait jusqu'à demain à dire par quoi. — L'auteur de cet ouvrage-là est entre un succès et l'échafaud à chaque ligne. — Je n'en ai jamais si bien compris l'importance.

» Je voulais faire une plaisanterie, et vous m'êtes venu demander un matin de faire en trois mois ce que Brillat-Savarin avais mis dix ans à faire. Il ne parlait que de godailleries, et moi je parle de ce qu'il y a de plus sérieux en France. — Il avait un sujet neuf, et moi le sujet le plus usé.

» Il y a un miracle dont je me vanterai : c'est que le premier volume de la *Physiologie* a été refait tel qu'il est du 1er septembre au 10 novembre 1829, car le 10, l'*Ite missa est* du premier volume sera dit.

» Ne croyez pas que cette lettre soit une excuse, je travaille aussi ardemment et d'une manière aussi suivie qu'aucune créature humaine le puisse. — Mais je ne suis que le très-humble serviteur de la Muse, et cette

catin-là a des moments d'humeur. Ne vous désespérez pas, car le 15 je vous dirai franchement sur quoi vous pouvez compter. Ce n'est qu'alors que j'aurai sondé l'étendue de la plaie dans le second volume.

» Tout à vous,

H. B-c. »

J'ai toujours reculé devant une étude raisonnée de la *Comédie humaine*. Ces études ne nous regardent pas, mais les hommes de l'avenir. Je ne crois qu'à l'utilité des souvenirs personnels, et non à de vaines questions esthétiques, et je ne reconnais qu'une forme de critique, l'enthousiasme. Aussi puis-je citer, entre nombre d'articles écrits par moi, tant du vivant de Balzac qu'après sa mort, la conclusion de celui-ci, daté de 1852 :

« Depuis vingt ans que la première pierre de la *Comédie humaine* a été posée par Balzac, cet immense monument a eu le privilége d'exciter l'attention de la foule. Rien ne fut épargné à l'illustre constructeur, de son vivant, et il a fallu que l'édifice fût complet pour que tout ce qui avait été dépensé de critiques, d'attaques jalouses et acrimonieuses, se trouvât changé en un immense concert d'éloges.

» Balzac, qui ne recueillit de son vivant que d'illustres sympathies isolées, n'eut pas la joie réconfortante de la grande popularité qui devait l'attendre quelques années plus tard, et qui tend à grandir dans l'avenir.

» Balzac était en avance de plus d'un demi-siècle par sa littérature robuste et savante, bourrée d'études scientifiques, d'immenses observations et d'analyses psychologiques.

Au romancier Barbara

I

Elles ne sont donc pas perdues, mon cher ami, les longues soirées qu'il y a dix ans nous passions à étudier les œuvres d'Haydn, de Mozart et de Beethoven.

Quand je quittai ces heureux quatuors de notre jeunesse, c'est que je compris combien sont dangereuses les infidélités faites au livre. Les efforts nerveux dépensés au service de la musique étaient autant de perdu pour le roman ; mais il ne m'en resta pas moins une vive curiosité pour les œuvres musicales modernes ou anciennes, et mercredi, 24 janvier 1860, à l'audition du premier fragment de Richard Wagner, je sentis pousser sur le riche fumier que nous avions amassé lentement pendant quelques années, les fleurs charmantes de l'Initiation musicale.

Je *comprenais* la pensée du maître, et c'est ce qui motive la présente lettre pour laquelle j'interromps les tra-

vaux les plus pressants, me souciant médiocrement des intérêts d'aujourd'hui et de demain, impatient de crier la vérité, ne pouvant échapper à la tyrannie de la pensée qui m'envoie au cerveau des phrases toutes faites sur l'œuvre de Richard Wagner, et qui me commande enfin les lignes qui vont suivre frémissantes, laissant à peine à ma plume le temps de les tracer.

—

Richard Wagner ! Je retrouve ce nom logé dans un coin de ma mémoire par un critique académique, M. Fétis père, de Bruxelles en Brabant, Van Fétis, un rat de bibliothèque, un commentateur sans portée, un biographe à coups de ciseaux, qui a écrit quelque part que Wagner « était le *Courbet* de la musique. »

Comme vous le pouvez croire, c'était dans la pensée du Flamand une insulte qui me donna longtemps à réfléchir.

Que pouvait être un Courbet en musique ?

C'est ce que je cherchai péniblement. Le grand peintre, assailli et insulté depuis si longtemps par les *gandins* de petits journaux, est un artiste remarquable avant tout par la puissance de son pinceau.

On peut découper dans chacune de ses toiles un morceau, c'est de la peinture ; mais comme les Français ne se connaissent pas en peinture et qu'ils s'attachent avant tout au *sujet*, à *l'esprit* et au *joli*, Courbet ne pouvait être compris.

En même temps, l'accusation de *réalisme* venait se joindre aux efforts des jaloux pour empêcher le développement du maître, et il en était de ce mot de *réalisme*

comme du titre de *musique de l'avenir,* dont on a affublé ironiquement Richard Wagner.

—

Je parlerai plus tard du titre de *musique de l'avenir,* dont les adversaires de Wagner se sont servis longtemps comme d'une massue, croyant l'accabler ; mais les massues des journalistes sont comme les massues des Funambules, en toile peinte avec du foin dedans.

—

Ne faut-il pas avant tout adresser des remercîments aux critiques de profession dont tous les coups portent à faux ? Ils arrêtent d'abord la marche de l'homme fort, nuisent à sa fortune, jettent des bâtons dans les roues, creusent des ornières pour faire verser le char, élèvent des barricades vermoulues derrière lesquelles ils se tiennent tremblants, armés de vieilles seringues pleines d'encre. Tout d'un coup, après des mois de défaillance, l'artiste se relève, fier, convaincu, fort, et d'un seul de ses regards il fait fuir les médiocrités, les jaloux, les impuissants, les inutiles, les pâles seringueurs d'encre, et traverse triomphalement la voie sur laquelle s'empresse une foule enthousiaste.

—

Tel est Wagner aujourd'hui, après la séance du mercredi 24 janvier 1860, qui restera dans les éphémérides de l'Art.

—

Dès l'arrivée du maître, je compris à la physionomie

et les gazettes, me préoccupait vivement; et les tentatives que j'avais entendues en France, dans ce même sens, n'étaient pas propres à faire de moi un enthousiaste.

Des orchestrations étranges, des accouplements bizarres d'instruments à timbres ennemis, des mélodies singulières rompues tout à coup comme par un méchant gnôme, des armées formidables d'instrumentistes et de choristes, des télégraphes portant le commandement du chef d'orchestre à d'autres sous-chefs dans d'autres salles, à la cave et au grenier, comme nous en avons pu voir dans certains concerts de M. Berlioz, me donnaient un certain effroi de cette *musique de l'avenir* d'outre-Rhin, dont les gens *sérieux* ne parlaient qu'avec dédain.

—

Dès les premières mesures de l'ouverture, les critiques chagrins qui trompent le public par esprit de dénigrement hostile et par une jalouse impuissance, comprirent qu'ils n'avaient qu'à fuir, car Richard Wagner était applaudi par la foule frémissante, qui a le sentiment du Beau et du Juste, et qui se sentait remuée jusqu'au plus profond de son être par des ondes musicales qu'un navigateur venait de découvrir.

—

Absence de mélodies, disaient les critiques.

Chaque fragment de chacun des opéras de Wagner est une large et immense mélodie, semblable au spectacle de la mer.

—

Quel est celui qui, jetant les yeux sur l'Océan troublé ou sur la bleue Méditerranée, s'aviserait d'y chercher une petite maison blanche à volets verts?

Une fois balancé par ces flots d'harmonie souveraine dont Wagner a le secret, ne serait-ce pas d'un fou que de demander un petit air de la *Fanchonnette ?*

—

La musique de Wagner me reporte à des époques lointaines, où seul, dans un petit village normand, étendu dans les genêts sur la falaise, je regardais, défiant l'ennui, la mer toujours belle, toujours nouvelle et portant aux grandes pensées.

—

Il y a dans l'œuvre de Wagner le sentiment religieux que vous laisse une forêt épaisse, quand vous la traversez en silence. Alors se détachent une à une les passions de la civilisation. L'esprit quitte sa petite boîte de carton, où chacun a coutume de l'enfermer pour aller en soirée; il s'épure, grandit à vue d'œil, respire de contentement et semble grimper jusqu'à la cime des grands arbres.

—

Ce ne sont pas des phrases.

Mais comment rendre, sinon par des analogies de sensations, la langue mystique des sons enivrants ?

—

Cependant il faut essayer de faire comprendre à ceux qui ignorent, que la musique de Wagner n'est pas de la *musique imitative*.

Dans la Symphonie des Saisons, Haydn a tenté d'indiquer « *le passage de l'hiver au printemps.* » Ainsi que celles-ci les paroles suivantes sont textuelles : « *les épais brouillards par lesquels l'hiver commence.* » Tentatives d'un grand maître qui lui ont attiré de singuliers disciples.

Coucher de soleil, la lune à demi voilée, le chant de l'alouette dans les blés et jusqu'au vol rapide d'un oiseau *à long bec* traversant le paysage, voilà ce que les singes de la *musique imitative* ont prétendu montrer dans leurs symphonies.

C'est là ce qu'on pourrait appeler, dans le mauvais sens du mot, du *réalisme* en musique, l'enjambement monstrueux d'un art sur un autre art, aussi équivoque qu'un cep de raisin greffé sur un poirier.

Wagner n'appartient en rien à cette école. Il semble puéril d'insister là-dessus; mais j'écris surtout pour ceux qui ne pourront entendre ses concerts.

Le compositeur se rapprocherait plutôt des lignes que Beethoven a écrites en regard d'un passage de la Symphonie pastorale : « *Plutôt expression de sentiment que peinture.* » Belle parole, plus juste que celle de Haydn.

—

Ce n'est pas encore là ce qui peut rendre la musique de Wagner. Je ne connais ni le sujet de ses opéras, ni la splendide étoffe qui les recouvre. Je n'ai vu que des morceaux de cette étoffe. Il me semble qu'un fragment de tapisserie du moyen-âge me tombe tout à coup sous les yeux. Des têtes de chevaliers, dessinées à l'aiguille à grands traits, apparaissent; un varlet coupé à mi-corps

tient un faucon sur le poing. Dans un coin de la tapisserie est écrit en lettres gothiques : Amadis de Gaule

Toute une époque se déroule : les gestes de Charlemagne, les chevaliers de la Table ronde, les douze preux, des personnages vaillants, plus grands que nature, avec des durandal formidables et des casques de géant.

—

Dans les fragments du *Tannhœuser,* de *Lohengrin,* de *Tristan et Isolde,* du *Saint-Graal,* toute une époque chevaleresque reparaît ; les personnages des drames de Wagner appartiennent à ces temps héroïques dont les frères Grimm ont recueilli pieusement les traditions en Allemagne. Quoique la fabulation du drame n'appartienne pas au vieux poëme allemand de Parcifal, le *Lohengrin* du compositeur n'est-il pas le même que celui de la légende?

« Lohengrin allait justement, en ce moment, mettre le pied à l'étrier ; alors parut sur l'eau un cygne qui traînait derrière lui une barque. A peine Lohengrin l'eut-il aperçu, qu'il s'écria :

» — Bonne nuit, mon coursier, à l'écurie ! Je veux aller avec cet oiseau et le suivre où il me conduira.

» Dans sa confiance en Dieu, il ne prit point de vivres avec lui ; après cinq jours de navigation sur la mer, le cygne fourra son bec dans l'eau et prit un poisson ; il en mangea la moitié, et donna l'autre moitié au prince. »

Aux Italiens, je n'ai pas voulu lire le livret. Avant tout, j'avais soif de *musique;* le *drame* m'eût préoccupé.

Un concert n'est pas une représentation ; les vrais musiciens ne connaissent d'autre langue que la langue des sonorités, et l'imprimerie n'a que faire devant un orchestre.

—

Plus tard, quand seront représentés les opéras dans leur ensemble, la question sera tout autre. Il sera bon de voir comment le compositeur, qui est son propre poète, a fondu en un ces deux arts différents.

—

Après la première partie du concert, ce fut un bruit dans le foyer, des conversations haletantes, précipitées, des acclamations spontanées et des dénigrements sans portée. La bataille était gagnée, mais il y avait (ce qui ne se voit jamais dans la guerre), des esprits en arrière, embourbés dans un fossé, loin du danger, qui essayaient de médire du vaillant général.

Ils étaient peu nombreux, on les comptait, et ils parlaient avec les grimaces et la colère de singes devant qui on admirerait une belle étoffe, et qui la déchireraient en mille morceaux.

—

Il paraît que l'artiste a besoin d'être excité par ces animaux malfaisants ; car de même qu'aussitôt qu'un âne vient au monde, il pousse dix gourdins pour le rosser, à peine un grand esprit se montre-t-il dans l'arène, qu'il a à ses trousses cinquante aboyeurs.

—

L'ouverture de *Tannhœuser* était déjà connue à Paris de quelques-uns qui l'avaient entendue dans un concert à un franc, entre une polka et un quadrille, autant que le permettaient les aimables conversations des coulissiers et des filles; mais si les choristes avaient chanté avec plus d'ensemble le chœur de l'introduction, quel effet n'eût-il pas produit?

—

Il faut laisser aux critiques le soin de parler de dièses, de bémols, de tonalité, de modulations ascendantes, de chromatique, etc. Ce qui me reste à dire est plus intéressant.

—

Le fragment du *Saint-Graal* est un de ceux qui m'a le plus frappé par son mysticisme religieux et le frémissement de chanterelle des violons, à la fois doux, clair et transparent comme du cristal. L'orchestre s'anime peu à peu, et arrive à une sorte d'apothéose rayonnante, qui transporte l'auditeur dans des mondes inconnus.

—

Au moment de mettre sous presse, on m'a procuré le livret de concert. Il est bon de citer le fragment du Saint-Graal, tiré de l'opéra de *Lohengrin :*

« Dès les premières mesures, l'âme du pieux solitaire qui attend le vase sacré, plonge dans les espaces infinis. Il voit se former peu à peu une apparition étrange, qui prend un corps, une figure. Cette apparition se précise davantage, et la troupe miraculeuse des anges, portant au milieu d'eux la coupe sacrée, passe devant lui. Le

saint cortége approche ; le cœur de l'élu de Dieu s'exalte peu à peu ; il s'élargit, il se dilate ; d'ineffables aspirations s'éveillent en lui ; il cède à une béatitude croissante, en se trouvant toujours rapproché de la lumineuse apparition, et quand enfin le Saint-Graal lui-même apparaît au milieu du cortége sacré, il s'abîme dans une adoration extatique, comme si le monde entier eût soudainement disparu.

» Cependant le Saint-Graal répand ses bénédictions sur le saint en prière et le consacre chevalier. Puis les flammes brûlantes adoucissent progressivement leur éclat ; dans sa sainte allégresse, la troupe des anges, souriant à la terre qu'elle abandonne, regagne les célestes hauteurs. Elle a laissé le Saint-Graal à la garde des hommes purs, dans le cœur desquels la divine liqueur s'est répandue, et l'auguste troupe s'évanouit dans les profondeurs de l'espace, de la même manière qu'elle en était sortie. »

Que les esprits poétiques relisent ces lignes et les habillent des mélodies de l'imagination, ils pourront peut-être se faire une idée du profond sentiment musical du *Saint-Graal.*

—

Deux heures de cette musique m'ont laissé sans fatigue, heureux et plein d'enthousiasme.

Si Wagner se rattache à la grande école de Mozart et de Beethoven, c'est par la simplicité de l'orchestration.

Le *bruit*, qui a égaré tant de compositeurs à la recherche d'effets nouveaux, est heureusement exilé de son œuvre.

Wagner a trouvé le grand, l'éloquent, le passionné, l'imposant, avec peu de moyens; son orchestration large et pénétrante remplit la salle. L'attention n'est distraite par aucun instrument; ils sont harmonieusement fondus en un seul.

—

On dit le grand compositeur brisé et portant des traces visibles d'altération sur la physionomie.

Ce ne sont pas les fatigues de ces derniers concerts, l'accueil du public a été trop enthousiaste et trop décisif à la soirée d'avant-hier ; mais ce sont des angoisses et des amertumes de quinze ans, que le temps enlèvera difficilement.

—

Quelle destinée que celle de Richard Wagner !

Qui ne connaît les dernières années de la vie de Beethoven, quand aigri, hypocondriaque, maladif, il étonnait ses compatriotes par sa vie solitaire ?

Beethoven, devenu sourd, conduisant l'orchestre malgré sa surdité, et s'efforçant de comprendre ses interprètes par le regard !

Il n'y a rien de plus terrible dans l'enfer du Dante. On croirait que le peintre Goya, aveugle à Bordeaux, peut seul marcher de pair dans l'infortune avec Beethoven atteint de surdité.

—

Richard Wagner a réuni en lui ces deux grands malheurs : sourd et aveugle.

—

Proscrit d'Allemagne à la suite d'événements politiques, il y a plus de dix ans qu'on joue ses opéras et qu'il ne peut les voir ni les entendre.

Ni *Tannhœuser,* ni *Lohengrin* n'ont pu lui ouvrir les portes de son pays natal.

Les Allemands ont acclamé son nom, ses œuvres ont défrayé tous les théâtres prussiens et autrichiens, et lui vivait retiré dans une modeste retraite à Zurich, écoutant le soir si le vent ne lui apportait pas des lambeaux de ses mélodies, à l'heure où ceux qui l'empêchaient de rentrer en Allemagne jouissaient de ses expansions musicales.

Est-il assez digne d'intérêt l'artiste qui n'entend ni ne voit ses musiciens et ses chanteurs? Les murmures d'une salle attentive, les frémissements électriques qui parcourent tout un public, jusqu'à son silence glacial quand le compositeur s'est égaré, tous ces renseignements, qui servent de jalons à une œuvre nouvelle, étaient perdus pour Wagner.

L'exil n'est pas un puissant mobile de l'Art. Beaucoup risquent de s'y éteindre dans d'amères récriminations ou des assoupissements morbides. Wagner a échappé à ces défaillances : retiré depuis quelques années à Zurich, il a composé deux opéras nouveaux, et il a choisi Paris comme le creuset où viennent se fondre et se faire contrôler les métaux précieux qu'on découvre à l'étranger.

Les trois concerts actuels qui vont se donner successivement ne sont que des pages détachées de grands poëmes déjà connus; au printemps, Paris pourra jouir dans leur ensemble des opéras inédits, sous la direction du grand maître, qui ne veut prendre la place de personne. Au

printemps, accourront de toute l'Allemagne chefs d'orchestre, maîtres de chapelle, cantatrices, chanteurs et choristes, toute une armée d'Allemands, empressés de recevoir les instructions de l'artiste.

L'audition à Paris des deux opéras de Wagner ne sera qu'une sorte de *répétition* donnée à l'Allemagne ; mais quel intérêt offrira cette répétition ! Et ne faut-il pas remercier le Destin qui pousse à son gré les hommes çà et là, les transplante de leur pays natal pour répandre les idées nouvelles sur une terre étrangère?

L'homme est sacrifié, mais l'Art y trouve son compte.

—

Je cherche, et je ne trouve nulle part de martyre comparable à celui de Wagner.

Dans son œuvre pas de colères !

J'aurais voulu entendre un fragment plein de tempêtes et de dissonances, qui fît mal aux oreilles, qui blessât le public jusqu'au sang. Par là l'artiste se serait vengé. Quel beau spectacle que celui d'hommes qui interdisent à un artiste de baiser le sol natal et qui en sont punis par le châtiment de mélodies agaçantes, faisant grincer les dents de ceux qui les écoutent, s'accrochant au souvenir comme un voleur à un habit, apportant dans la nuit des cauchemars vengeurs !

Wagner s'est montré plus noble.

La beauté, la grandeur et le calme semblent les piédestaux sur lesquels il a posé ses légendes.

Chacun de ses opéras est une aspiration à cette *musique de l'avenir* dont les sots et les gens frivoles ont parlé sans la connaître.

Une félicité rayonnante ressort de l'ensemble de sa puissante harmonie.

—

Je crois l'avoir dit dans la *Mascarade de la vie parisienne :*

« L'artiste est une oie dont on cloue les pattes sur une planche et qu'on laisse mourir auprès d'un grand feu, afin que son foie augmente.

» Par ce procédé, on obtient un gros foie qui entre dans la combinaison du pâté. Quand le pâté de foie gras est bien accommodé, c'est un bon manger. »

Nuit du 27 janvier 1860.

—

APRÈS LA BATAILLE

II

La brochure précédente ne dut être publiée que pour montrer aux esprits faibles que Wagner ne resterait pas sans défense en France ; à la chaleur des discussions du foyer au Théâtre-Italien, dès le soir du premier concert, je compris que le moment était venu de réaliser ce que j'avais dit au maître : — Si vous triomphez du premier coup, je me tais, vous n'avez pas besoin de moi ; si vous êtes attaqué, je mets ma plume à votre service.

Le bulletin des gazettes fut curieux le lendemain de ce triomphe. La vieille *Revue et gazette musicale* fit un article prudent et sobre ; mais le doux *Ménestrel* pensa en perdre son luth ; son *collant* avait été crevé dans la bataille, et ses pauvres souliers à la poulaine, en velours de coton, étaient restés dans un fossé. Le bruit général fut que la Convention avait rouvert ses terribles séances de nuit, et qu'un nouveau Marat venait d'apparaître, demandant les têtes de Rossini, de Meyerbeer et d'Auber.

En France, dans les arts comme en politique, quand les adversaires sont à bout d'arguments, ils évoquent les souvenirs les plus sombres de la Révolution; toute œuvre forte étant regardée par les esprits timorés comme dangereuse pour leur repos, est traitée de révolutionnaire, et l'artiste le plus pacifique est changé immédiatement en Robespierre, en Marat ou en Fouquier-Tinville.

Il en fut de Wagner comme de Courbet traité de *socialiste* au moment où cette appellation (de 1848 à 1852) n'était pas sans danger : je crois moi-même avoir été traité de *jacobin,* il n'y a pas plus de quinze jours.

Malgré les moyens mis en œuvre contre Wagner, les trois concerts des Italiens triomphèrent de diverses tactiques employées avec une certaine adresse contre l'auteur du *Tannhœuser*. Il est bon de noter que M. Berlioz, contrairement aux usages du journalisme, ne publia son feuilleton qu'*un mois* après le premier concert, craignant avec juste raison d'appeler l'attention sur un adversaire redoutable. Ce feuilleton, rempli de misères et de facéties de vaudevilliste, comme en emploie trop souvent le membre de l'Institut, lui valut une lettre de Wagner, digne, calme et pleine de conviction, qui restera comme un modèle de convenance vis-à-vis d'ironies impuissantes.

En une lettre courte et simple, Wagner exposait ses principes, ses recherches et ses aspirations, qui lui ont valu ce sobriquet de *musicien de l'avenir* qu'il est bon d'expliquer enfin.

Comme tous les Allemands, Wagner a écrit dans sa jeunesse une poétique, une sorte de *Dramaturgie* de Lessing, relative à la musique. Jugeant la musique et

les musiciens du passé et du présent, Wagner en arrivait à des généralités *sur la musique dans l'avenir*, de même qu'il arrive chaque jour aux critiques de suivre les tendances de la littérature du dix-huitième et du dix-neuvième siècles, et de pronostiquer ce que sera la littérature du vingtième siècle. Il ne faut pas un regard d'aigle pour tirer de pareils pronostics, et beaucoup de myopes s'écrient tous les jours : *Où allons-nous avec un tel art?* qui concluent amèrement que les tentatives actuelles ne peuvent amener qu'une littérature de désolation et de décadence. Un M. Bischoff, critique de Cologne, une sorte de Fétis allemand, ramassa le mot et s'en fit une arme contre le jeune téméraire qui essayait de trouver d'autres formules que les formules connues.

Le parti des Gérontes consternés fut constitué, et la trilogie Bischoff, Fétis et Scudo répéta tellement ce mot de *musique de l'avenir*, qu'on crut réellement qu'une armée s'avançait avec ce mot sur un drapeau. Plus je vais et plus je suis confirmé dans cette idée que les hommes sont le jouet d'événements qu'ils ne peuvent diriger à leur gré. La bande des Bischoff, des Fétis et des Scudo croit détruire un homme en attachant à son chapeau une cocarde ridicule. Le public ne voit que la cocarde. C'est le plus grand service rendu à un homme que de le mettre en lumière. Les esprits de bonne foi, attirés par la curiosité, verront bien si le nouveau venu est un homme de génie ou un charlatan.

N'en a-t-il pas été de même pour ce titre équivoque de *réaliste*, dont l'origine est inconnue, qui remonte aux dernières années de Balzac, qu'on attacha plus spécialement, vers 1850, à ceux qui peignaient la vie moderne,

6.

et qui sortait de l'imagination d'un critique? Les createurs n'ont pas besoin d'enseigne. Wagner est Wagner, sans mettre sur les affiches *musicien de l'avenir*, et Courbet ne signe pas ses tableaux : Courbet *réaliste*.

Merci aux illustres critiques de musique allemands, belges et italiens Bischoff, Scudo et Fétis; merci aussi à feu Gustave Planche et autres pédants, qui ont poussé, sans le vouloir, à la roue de nombre d'écrivains, de poètes, de peintres qui avaient à lutter contre la difficulté des débuts.

Si Wagner a prêté des armes à ses adversaires en écrivant une esthétique, il obéissait à la tendance des Allemands qui n'abordent l'Art qu'armés de raisonnements et servis par la logique. Cette tendance est commune à la plupart des compositeurs. Grétry lui-même n'a-t-il pas laissé des volumes de poétique? Mais Wagner se distingue par des qualités d'écrivain et de lettré qui n'appartiennent pas à tous les petits compositeurs se servant du feuilleton des journaux comme d'un marchepied.

A l'époque où Wagner vivait à Paris, pauvre, cherchant inutilement à se faire ouvrir les portes des théâtres lyriques, et étonnant les directeurs par ses idées grandioses, il écrivait des articles d'esthétique, des fantaisies musicales, des contes, menant la même existence qu'Hoffmann à Kœnigsberg. Ne pouvant vivre de sa musique, Wagner cherchait à vivre de sa littérature, et il portait à l'Opéra l'idée du *Vaisseau-Fantôme*, demandant à recouvrir symphoniquement son poëme. Le directeur trouva l'idée bonne, mais le compositeur trop peu connu; il lui offrit de lui acheter son plan de poëme. Wagner n'était pas riche; il n'avait même pas de piano. Il céda

son idée pour 500 fr., et, avec ces 500 fr., il louait une petite chambre à la campagne, où il installait un mauvais piano, s'enfermait et composait, en silence, l'opéra du véritable *Vaisseau-Fantôme,* ne s'inquiétant guère de celui qui fut joué plus tard à l'Opéra sous le même titre.

A cette même époque, en 1840 et 1841, il remplissait les journaux de morceaux esthétiques et humoristiques curieux à relire aujourd'hui que l'inconnu est devenu un homme. Dans ces divers morceaux on retrouve les angoisses, les souffrances du génie comprimé dans sa mansarde et qui brûle de se faire entendre à la foule. En relisant ces fragments intéressants, j'étais plein de pitié pour le pauvre artiste dont les mouvements intérieurs sont décrits comme dans une fièvre ardente. Mais de tous ces morceaux littéraires, pas un ne m'a autant frappé que le conte intitulé : *Une visite à Beethoven.* Je ne parle pas de la composition du conte très-remarquable en lui-même, mais bien de certaines théories y incluses qui sont la révélation de l'Idée que Wagner allait poursuivre dans *Tannhœuser, Lohengrin* et autres opéras.

Je n'avais rien voulu lire sur Wagner, ni sur ses œuvres, avant l'impression de ma brochure, qui était une simple carte de visite à l'adresse du compositeur, après son premier concert. L'Allemagne a voulu y voir un peu plus qu'une carte de visite, en tirant à de nombreux exemplaires une traduction (1) de cette brochure qui va rejoindre le nombreux bataillon des articles publiés pour ou contre la *Question Wagnérienne,* comme on dit au delà du Rhin. Le livre de Frantz Listz eût suffi seul à

(1) Richard Wagner in Paris. Von Champfleury. (Aus dem Franzosischen übersetzt.) Leipzig et New-York. Verlag von J. Schubert et comp. 1860.

me donner la clé de la principale œuvre du compositeur; mais, je l'ai dit, assistant à un *concert,* je voulais me rendre compte d'abord du pur effet musical, sans me préoccuper de l'esthétique du maître. Plus tard seulement, après avoir jeté sur le papier mes idées *personnelles*, je lus les articles de Wagner publiés douze ans auparavant; et j'ai obtenu du maître l'autorisation de réimprimer son conte sur Beethoven, qui en même temps qu'il montre sa religion pour les grands hommes qui l'ont précédé, servira mieux que toutes les critiques à faire comprendre ses aspirations.

—

UNE VISITE A BEETHOVEN

PAR

RICHARD WAGNER

UNE VISITE A BEETHOVEN

« Pauvreté, dure indigence, compagne habituelle de l'artiste allemand, c'est à toi qu'en écrivant ici ces pieux souvenirs je dois adresser mon invocation première. Je veux te célébrer, toi, ma patronne fidèle, qui m'as suivi constamment en tous lieux; toi qui, de ton bras d'airain, m'as préservé des vicissitudes d'une fortune décevante, et qui m'as si bien abrité contre les rayons enivrants de son soleil, grâce au nuage épais et sombre dont tu as toujours voilé à mes regards les folles vanités de ce monde. Oui, je te remercie de ta sollicitude maternelle ; mais ne pourrais-tu pas désormais la pratiquer en faveur d'un nouveau protégé? car la curiosité m'aiguillonne, et je voudrais, ne fût-ce que pour un jour, essayer de l'existence sans ta participation. Pardonne, austère déesse, à cette velléité d'ambition! Mais tu connais le fond de mon cœur, et tu sais quelle dévotion sincère j'aurai toujours pour ton culte, alors même que je cesserais d'être l'objet favori de ta prédilection. Amen ! »

L'adoption de cette prière quotidienne doit vous dire assez que je suis musicien et que l'Allemagne est ma patrie. Une ville de moyenne importance me donna le jour. Je ne sais quelles étaient les vues de mes parents sur ma condition à venir ; mais ce que

je me rappelle, c'est qu'un soir, ayant entendu exécuter une symphonie de Beethoven, j'eus, dans la nuit, un accès de fièvre, je tombai malade, et qu'après mon rétablissement, je devins musicien. Cette circonstance peut expliquer la préférence que je donnai constamment, dans la suite, aux œuvres de Beethoven, quelque belle musique que j'aie maintes fois entendue. C'était pour moi une affection, une idolâtrie à part. Ma plus vive jouissance fut de me plonger dans l'étude intime, approfondie, de ce puissant génie, jusqu'à ce que je crusse m'être identifié, pour ainsi dire, avec lui; jusqu'à ce que mon esprit, nourri d'inspirations de plus en plus sublimes, me parût être devenu une parcelle de ce rare et merveilleux esprit; jusqu'à ce qu'enfin j'arrivai à cet état d'exaltation que bien des gens traitent de démence.

Folie bien tolérable pourtant, et bien inoffensive. Cela ne me procurait qu'un pain fort sec et une boisson fort crue, car on ne s'enrichit pas en Allemagne à courir le cachet. Après avoir vécu de la sorte assez longtemps dans ma mansarde, je vins un jour à penser que le grand artiste, objet de ma profonde vénération, vivait encore, et j'eus peine à m'expliquer comment cette idée ne m'était pas venue plus tôt. Le fait est que jamais, jusque là, je ne m'étais représenté Beethoven sous une forme humaine pareille à la nôtre, et soumis aux besoins et aux appétits de la nature. Et cependant il existait; il vivait à Vienne, et dans une condition à peu près semblable à la mienne. Dès lors, je n'eus plus un instant de repos; toutes mes pensées, tous mes désirs étaient dirigés vers un seul but : voir Beethoven. Nul musulman n'entreprit jamais le pèlerinage au tombeau du Prophète avec plus de foi ni d'ardeur que m'en inspirait mon projet. Mais comment m'y prendre pour le mettre à exécution? C'était pour moi une grande affaire que d'aller à Vienne; car il fallait de l'argent pour le voyage, et, pauvre diable que j'étais, je gagnais à peine de quoi subvenir aux plus pressantes nécessités. Il fallait donc avoir recours à des moyens exceptionnels pour me procurer les fonds nécessaires, et ce fut dans ce but que j'allai proposer à un édi-

teur plusieurs sonates pour le piano, que j'avais composées sur le modèle de celles de Beethoven. Le marchand me démontra en peu de mots que je n'étais qu'un fou avec mes sonates, et il me donna le conseil, si je voulais, avec le temps, gagner quelques écus avec ma musique, de me faire d'abord une petite réputation avec des galops et des pots-pourris. Je frémis d'indignation; mais le désir passionné qui m'obsédait fit taire tous mes scrupules, et je me mis à composer des galops et des pots-pourris. Seulement, je m'abstins, dans l'intervalle, de jeter un seul regard sur les partitions de Beethoven, car j'aurais cru commettre une profanation honteuse. Mais, hélas! je ne gagnai rien à avoir sacrifié ainsi mon innocence : l'honnête éditeur me déclara qu'il était indispensable de jeter préalablement les fondements de ma renommée par une ou deux publications gratuites. Je restai, pour la seconde fois, interdit, et je me retirai le désespoir dans l'âme. Mais l'excès même du dépit et de la rage me devint propice, car je composai, dans cet état, plusieurs galops formidables qui me valurent enfin quelques honoraires, et je crus enfin en avoir assez recueilli pour me mettre en route. Deux ans s'étaient écoulés pourtant, et je tremblais sans cesse que Beethoven ne vînt à mourir avant que j'eusse fondé mon crédit sur le mérite de mes galops et de mes pots-pourris. Mais, Dieu soit loué! il avait attendu cette heure mémorable. O saint Beethoven! pardonne-moi cette renommée indigne que je n'ai briguée que pour conquérir le bonheur et la gloire de te connaître!

Quelle fut ma joie en me voyant libre enfin d'accomplir mon projet! quel fut mon bonheur en faisant mes préparatifs de départ! Ce fut avec une sainte émotion que je franchis la porte de la ville pour me diriger vers le sud. J'aurais volontiers pris place dans une diligence, non que je redoutasse la fatigue d'un voyage à pied (quelle épreuve m'eût paru trop pénible pour voir mon souhait exaucé!); mais c'est que je serais ainsi arrivé plus vite à Vienne. Malheureusement, mon renom, en qualité de compositeur de galops, n'était pas encore assez célèbre pour me permettre une

telle commodité. Cette réflexion m'inspira une résignation à toute épreuve, et je me félicitai d'avoir déjà surmonté tant d'obstacles. De quels rêves enchanteurs ne se berçait pas mon imagination! Un amoureux revenant, après une longue absence, auprès de sa bien-aimée ne sent pas plus délicieusement battre son cœur. Je traversai ainsi les belles campagnes de la Bohême, ce pays privilégié de joueurs de harpe et de chanteurs nomades. Dans un petit bourg, je fis la rencontre d'une de ces nombreuses troupes de musiciens ambulants : orchestre mobile composé d'un violon, d'une basse, d'une clarinette, d'une flûte et de deux cors, sans compter une harpiste et deux chanteuses pourvues d'assez jolies voix. Pour quelques pièces de monnaie, ils exécutaient des airs de danse ou chantaient quelques ballades, et puis ils allaient plus loin recommencer le même manége. Un jour, je les trouvai de nouveau sur mon chemin, campés à l'abri d'un quinconce qui bordait la grande route, et occupés à prendre un frugal repas. Je me présentai à l'escouade comme exerçant le même métier qu'eux, et nous fûmes bientôt amis ensemble. Je m'informai timidement si leur répertoire de contredanses contenait quelques-uns des galops dont j'étais l'auteur; mais, Dieu merci! ils n'en avaient point entendu parler, et leur ignorance me combla de joie. — Mais vous jouez aussi, leur dis-je, d'autre musique que des contredanses? — Sans doute, me répondirent-ils; mais seulement entre nous, et non pas devant le monde. En même temps ils déballèrent leur musique, et mon premier coup d'œil tomba sur le grand septuor de Beethoven. Je leur demandai avec surprise si c'était là un de leurs morceaux favoris. — Pourquoi donc pas? répliqua le plus âgé de la troupe; si Joseph n'avait pas mal à la main, et qu'il pût remplir la partie du premier violon, nous nous donnerions ici même ce plaisir. Dans un transport d'ivresse, je m'emparai vivement du violon de Joseph, en promettant de faire de mon mieux pour le remplacer, et nous entreprîmes aussitôt le septuor.

Quel ravissement d'entendre là, à ciel ouvert, au bord d'une

grande route de la Bohême, ce magnifique ouvrage exécuté par une bande de musiciens ambulants, avec une pureté, une précision et une profondeur de sentiment telles qu'on les trouve rarement chez les virtuoses les plus huppés. Grand Beethoven! ce fut vraiment un sacrifice digne de ton génie, auquel je participai. Nous étions arrivés au final, quand une chaise de poste élégante, que nous n'avions pu apercevoir à cause du coude de la chaussée, s'arrêta silencieusement en face de nous. Un jeune homme d'une taille excessivement élancée et d'un blond non moins exagéré, était étendu sur les coussins, et prêtait à nos accords une oreille attentive; puis il tira de sa poche un agenda pour y consigner quelques notes, et après avoir jeté devant nous une pièce d'or, il continua sa route en adressant à son domestique quelques mots d'anglais.

Cet événement nous interloqua un peu; heureusement le septuor était fini. J'embrassai mes nouveaux amis et je me disposai à faire route avec eux; mais ils me dirent qu'ils allaient prendre les chemins de traverse pour se rendre à leur village natal. Je les aurais certainement suivis si mon voyage n'avait pas eu un but si solennel. Enfin, nous nous séparâmes avec une émotion réciproque. Plus tard, je me rappelai que personne n'avait ramassé la pièce d'or du voyageur anglais.

Dans la première auberge où j'entrai pour manger un morceau, je trouvai mon gentleman attablé devant un copieux dîner. Il m'examina longtemps avec curiosité, et m'adressant enfin la parole en mauvais allemand, il me demanda ce qu'étaient devenus mes camarades. — Ils sont retournés chez eux, lui dis-je. — Eh bien! prenez votre violon, me dit-il, et jouez-moi quelque chose; voici de l'argent. Blessé de cette injonction, je lui répondis que je n'étais pas un artiste mercenaire, et que, d'ailleurs, je n'avais pas de violon; et enfin je lui fis le récit de ma rencontre avec ces musiciens. — Des musiciens excellents! répartit l'Anglais, et dignes de la belle symphonie de Beethoven. Frappé à mon endroit sensible, je demandai à l'Anglais s'il faisait aussi de la musique.

— *Yes!* me dit-il ; je joue de la flûte deux fois par semaine, le jeudi je donne du cor de chasse, et le dimanche je compose. Voilà, me dis-je, un temps bien employé! Jamais je n'avais entendu parler d'artiste anglais en tournée, et je jugeai que celui-ci devait faire de bien bonnes affaires pour courir le pays en si brillant équipage. — Vous êtes donc musicien de profession? lui dis-je. Il me fit longtemps attendre sa réponse; enfin, il me dit, en appuyant lentement sur ses paroles, qu'il avait beaucoup d'argent. Je compris soudain ma méprise, et je m'aperçus que ma question l'avait choqué. Je dissimulai mon embarras en gardant le silence, et je terminai à l'écart mon modeste repas. L'Anglais, qui m'avait considéré de nouveau avec attention, se rapprocha de moi et me dit : — Connaissez-vous Beethoven? — Je ne suis pas encore allé à Vienne, répondis-je; mais je m'y rends actuellement, et c'est précisément pour satisfaire mon ardent désir de voir cet illustre maître. — D'où venez-vous? ajouta-t-il. — De la ville de L... — Oh! ce n'est pas loin; moi je viens d'Angleterre, et c'est aussi dans l'unique but de connaître la personne de Beethoven. Eh bien! nous le visiterons ensemble. C'est un bien grand compositeur.

Quelle bizarre rencontre! dis-je en moi-même. O mon illustre maître! quels pèlerins de nature diverse attire ta célébrité! Riche et pauvre cheminent à la fois sur la même route pour venir contempler tes traits! — Cet Anglais m'intéressait; mais je ne lui enviais pas son équipage : il me semblait que j'accomplissais, avec mes humbles ressources, une action plus digne que la sienne, et que j'en recueillerais une joie plus parfaite et plus pure que celui qu'escortait tant de luxe et d'aisance. Le cornet du postillon retentit, et l'Anglais remonta en voiture en me criant pour adieu qu'il verrait Beethoven avant moi.

Après avoir marché quelques heures, je rejoignis le gentleman sur la grande route. Une roue de sa voiture s'était brisée; mais il n'en restait pas moins tranquillement assis à sa place, aussi bien que le domestique sur son siége extérieur. J'appris qu'ils

attendaient ainsi le postillon qui était allé quérir un charron à un village assez éloigné. Il était parti depuis longtemps, me dit le maître ; et comme son domestique ne savait parler qu'anglais, je me décidai à aller moi-même presser son retour. Je le trouvai, en effet, dans un bouchon, occupé à boire et ne s'embarrassant guère de son gentleman. Je le ramenai cependant avec le charron, et le dommage réparé, l'Anglais repartit en me promettant de m'annoncer chez Beethoven.

Quel fut mon étonnement de rejoindre encore une fois, le jour suivant, le noble voyageur arrêté de nouveau sur la route. Mais, cette fois, il ne s'agissait plus d'une roue brisée : il stationnait paisiblement au bout de la chaussée, et parut fort aise de me voir paraître traînant un peu la jambe. — Oh ! me dit-il, il y a quatre heures que j'attends là exprès pour vous, car je me suis repenti de ne pas vous avoir proposé hier de m'accompagner : il vaut mieux se faire traîner que d'aller à pied ; montez à côté de moi. Surpris de ce procédé, je balançai quelque temps à répondre ; mais je me souvins du vœu que j'avais prononcé à l'auberge d'accomplir, en dépit de tous les obstacles, mon saint pèlerinage à pied : j'en fis donc à l'Anglais la déclaration formelle, et ce fut son tour de s'étonner. Il me répéta son offre en ajoutant expressément qu'il avait attendu plusieurs heures ; mais je restai inébranlable, et il partit seul, ne comprenant rien à mon refus. Dans le fond, je me sentais pour cet homme une secrète répugnance, et je ne sais quel pressentiment m'avertissait de me défier de sa funeste influence. Et puis son enthousiasme pour Beethoven et cette curiosité de le connaître me paraissaient plutôt le caprice d'un riche désœuvré que le vif et pur sentiment d'une admiration réfléchie. Je préférai donc ne pas profaner, par une liaison inconsidérée, la piété sincère qui me faisait agir.

Mais, hélas ! comme pour préluder aux tristes désappointements que me réservait ma mauvaise étoile, et dont cet Anglais devait être l'instrument, nous nous trouvâmes encore, le soir même, face à face à la porte d'une autre hôtellerie, où il semblait

s'être arrêté à dessein pour m'attendre, car je le trouvai assis dans sa voiture, tourné du côté de la route par où je devais arriver. — C'est vous que j'attendais depuis longtemps, me dit-il comme la première fois; voulez-vous que nous allions ensemble voir Beethoven? Cette fois la surprise céda en moi à un sentiment de répulsion instinctif. Cette opiniâtreté à m'obliger malgré moi me paraissait inexplicable, à moins que l'Anglais ne prît à tâche de vaincre ma résistance, parce qu'elle choquait sa susceptibilité, et pour humilier mon amour-propre. Je repoussai donc sa proposition en laissant percer toute l'humeur qu'elle m'inspirait. Alors il s'écria : — *Goddam!* vous estimez donc bien peu Beethoven ! Moi je le verrai bientôt. Et il donna le signal du départ.

Ce fut définitivement la dernière fois que je revis ce singulier voyageur avant d'arriver à Vienne. Enfin, j'atteignis la barrière de cette capitale : j'étais au terme de mon pèlerinage. Je vous laisse à juger quelles furent mes émotions en pénétrant dans la Mecque de mes désirs. J'oubliai soudain tous les soucis, toutes les fatigues de la route; je foulais le même sol où reposait la demeure de Beethoven!... J'étais trop agité pour songer à la réalisation immédiate de mes vœux les plus chers; je m'informai seulement du quartier qu'habitait le grand compositeur, afin de me loger, autant que possible, dans son voisinage. Presqu'en face de sa demeure, je trouvai un hôtel de modeste apparence, où je louai une petite chambre au cinquième étage; et là je me préparai à l'événement le plus solennel de ma vie. Je consacrai deux jours au repos, et, après avoir jeûné et prié, indifférent à tout le reste, je m'encourageai de mon mieux, et je me dirigeai tout droit vers la maison consacrée par le génie. Mais on me dit que M. Beethoven n'était pas chez lui. Je ne sais pourquoi j'en fus bien aise; je me retirai et me livrai à un nouveau recueillement. Le lendemain, après avoir essuyé quatre fois la même réponse, toujours plus rudement accentuée, je me persuadai que j'avais choisi un jour malencontreux, et je n'insistai pas davantage.

Comme je rentrais à mon hôtel, quelqu'un qui se trouvait à la croisée du premier étage, m'adresse un salut amical : c'était mon voyageur anglais. — Avez-vous vu Beethoven? me dit-il. — Pas encore; il n'y était pas, lui répondis-je, fort surpris de cette rencontre inattendue. Alors il vint au-devant de moi sur l'escalier, et m'obligea, avec une extrême affabilité, à entrer chez lui. — Monsieur, me dit-il, je vous ai vu vous présenter cinq fois au logis de Beethoven. Il y a déjà plusieurs jours que je suis ici, et c'est pour être voisin de sa demeure que je me suis logé dans ce vilain hôtel. Je vous assure qu'il est difficile de l'aborder. Ce gentleman est très-lunatique. En arrivant, je me suis présenté chez lui jusqu'à six fois par jour, et j'ai été constamment éconduit. A présent, j'ai pris le parti de me lever de très-bonne heure et de me poster à cette fenêtre, où je reste jusqu'au soir pour épier la sortie du maëstro. Mais je commence à croire qu'il ne sort jamais de chez lui. — Ainsi, m'écriai-je, vous croyez donc que Beethoven était aujourd'hui chez lui et qu'il m'a refusé sa porte? — Positivement! répliqua-t-il; nous sommes consignés l'un et l'autre, et cela est fort désagréable pour moi, qui n'ai fait le voyage que pour le voir, et nullement pour la cité de Vienne. Cette confidence m'affligea. Je fis pourtant encore, le lendemain, une nouvelle tentative; mais elle fut aussi vaine que les autres : l'entrée du paradis m'était décidément interdite. Mon Anglais, qui, de son balcon, suivait de l'œil mes allées et venues avec une attention scrupuleuse, avait acquis la certitude, par des indications précises, que Beethoven habitait le corps de logis postérieur de la maison, ce qui le désolait fort; mais il n'en persévérait pas moins opiniâtrement dans son système d'observation. Ma patience, au contraire, fut bientôt à bout, et j'avais, pour cela, des raisons majeures. Une semaine s'était écoulée déjà en démarches infructueuses, et le produit limité de mes galops ne me permettait pas de prolonger beaucoup mon séjour à Vienne.

Le désespoir commençait à me gagner. Enfin, je confiai mon désappointement au maître de l'hôtel, et celui-ci me promit de

m'aplanir tous les obstacles; mais à condition de ne rien révéler à l'Anglais. Tout disposé à me méfier de ce malencontreux personnage, je prêtai volontiers le serment qu'on me demandait. — Voyez-vous, me dit l'honnête hôtelier, il vient ici une kyrielle d'Anglais pour voir M. Beethoven et lier connaissance avec lui, ce qui le contrarie à l'excès; et leur indiscrète curiosité le met tellement hors de lui-même qu'il s'est déterminé à fermer sa porte à tous les étrangers sans exception. C'est un homme un peu original, et il faut l'excuser. Cela fait, du reste, fort bien les affaires de mon hôtel; car j'ai ici bon nombre d'Anglais, qui, grâce à la difficulté d'aborder M. Beethoven, sont obligés de séjourner ici plus longtemps. Mais, puisque vous me promettez de ne donner l'alarme à personne, j'espère vous procurer incessamment la faveur d'être introduit auprès de M. Beethoven.

Ainsi, chose plaisante! c'était parce qu'on me confondait, moi, pauvre diable, avec messieurs les touristes anglais, que je n'avais pu réussir dans mon pieux dessein. Oh! mes pressentiments n'étaient que trop vérifiés. Je devais à l'Anglais maudit la plus amère des déceptions. Je me déterminai aussitôt à déménager, car il était clair que tous les hôtes de cette auberge passaient chez Beethoven pour autant d'Anglais, et c'était là le motif de ma cruelle exclusion. Cependant la promesse de l'hôte de me faire obtenir une entrevue de Beethoven m'empêcha de partir. L'Anglais, de son côté, lui que je détestais à présent de toute mon âme, n'avait épargné aucune intrigue, aucun embauchement pour arriver à son but; mais il avait échoué néanmoins contre la rigoureuse consigne. Plusieurs jours se passèrent pourtant encore sans aucun résultat, et les revenus de mes galops baissaient sensiblement, quand enfin mon hôte me confia que je ne pouvais manquer de voir de près Beethoven, en me rendant, le soir, dans une certaine brasserie où il avait l'habitude d'aller, et il me donna en même temps des renseignements détaillés qui devaient m'aider à reconnaître le grand artiste. Je me sentis revivre, et je résolus de ne pas remettre mon bonheur au lendemain. Il était impos-

sible de saisir Beethoven à son passage dans la rue, car il sortait toujours de chez lui par une porte de derrière. Il ne me restait donc que la brasserie; mais je le cherchai, ce jour-là, inutilement, et il en fut de même durant trois soirées consécutives. Enfin, le quatrième jour, comme je me dirigeais de nouveau vers la brasserie, je remarquai avec désespoir que l'Anglais me suivait de loin avec circonspection. Le malheureux, toujours posté à sa croisée, avait remarqué ma sortie à heure fixe; cela l'avait frappé, et, persuadé que je devais, pour en agir ainsi, avoir découvert le secret qui donnait accès près de Beethoven, il s'était décidé à me suivre pour profiter de ma découverte. Il me raconta tout avec une naïve franchise, et finit par déclarer qu'il me suivrait partout. J'eus beau protester que le but de ma promenade était tout simplement une modeste brasserie, beaucoup trop modeste pour mériter la visite d'un gentleman aussi distingué, il fut inébranlable dans sa résolution, et je maudissais ma triste destinée. Je cherchai, à la fin, à me défaire de lui par l'incivilité de mes procédés; mais il parut n'y attacher aucune importance, et se contenta de sourire doucement. Son idée fixe était de voir Beethoven, et il se souciait peu du reste.

Effectivement, je devais, ce jour-là même, jouir enfin, pour la première fois, de la vue de l'illustre compositeur. Rien ne saurait peindre mon ravissement et ma secrète rage tout à la fois, quand, assis côte à côte avec mon gentleman, je vis s'avancer mon musicien allemand, dont la tournure et les manières répondaient de tout point au signalement que m'avait fourni l'aubergiste. Une taille élevée, que dessinait une longue redingote bleue, des cheveux gris ébouriffés, et les mêmes traits, la même expression de visage que, depuis longtemps, évoquait mon imagination. Il était impossible de s'y tromper, et je l'avais reconnu au premier coup d'œil. Il s'avança vivement, quoique à petits pas, de notre côté. Le respect et la surprise enchaînaient tous mes sens. L'Anglais ne perdait pas un seul de mes mouvements, et examinait d'un œil curieux le nouveau venu, qui, après s'être retiré dans l'endroit

le plus écarté du jardin, peu fréquenté, du reste, à cette heure, se fit apporter par le garçon une bouteille de vin, et puis demeura quelque temps dans une attitude pensive, les mains appuyées sur le pommeau de sa canne. Mon cœur palpitant me disait : C'est lui ! Pendant quelques minutes, j'oubliai mon voisin, et je contemplai d'un regard avide, avec une émotion indéfinissable, cet homme de génie qui seul maîtrisait tous mes sentiments et toutes mes idées depuis que j'avais appris à penser et à sentir. Involontairement je me mis à parler tout bas, et j'entamai une sorte de soliloque qui se termina par ces mots trop significatifs : « Beethoven ! c'est donc toi que je vois ! » Mais rien n'échappa à mon inquisiteur, et je fus subitement réveillé de ma profonde extase par ces paroles confirmatives : — *Yes!* ce gentleman est Beethoven lui-même ! venez avec moi et abordons-le tous deux.

Plein d'anxiété et de dépit, je saisis par le bras le maudit Anglais pour le retenir à sa place. — Qu'allez-vous faire ? lui dis-je ; voulez-vous donc nous compromettre, ici, sans plus de cérémonie?... — Mais, répliqua-t-il, c'est une excellente occasion qui ne se retrouvera peut-être jamais. En même temps il tira de sa poche une espèce d'album, et se dirigea tout droit vers l'homme à la redingote bleue. Exaspéré au dernier point, je saisis de nouveau cet insensé par les basques de son habit, en lui criant avec force : — Avez-vous donc le diable au corps?

Cette altercation éveilla l'attention de l'étranger. Il paraissait deviner, avec un sentiment pénible, qu'il était l'objet de ce conflit, et s'étant empressé de vider son verre, il se leva pour s'en aller. Mais l'Anglais s'en fut à peine aperçu qu'il fit un violent effort pour s'arracher à ma contrainte, et me laissant un pan de son frac entre les mains, il se précipita sur le passage de Beethoven. Celui-ci chercha à l'éviter ; mais le traître ne lui en laissa pas la faculté : il lui adressa un élégant salut selon les règles de la fashion britannique, et l'apostropha en ces termes : — J'ai l'honneur de me présenter au très-illustre compositeur et très-honorable monsieur Beethoven. Il fut dispensé d'en dire davan-

tage, car à la première syllabe, Beethoven avait fait un écart rapide, et en jetant un regard furtif de mon côté, avait franchi le seuil du jardin avec la rapidité de l'éclair. Cependant l'imperturbable Anglais se disposait à courir après lui; mais je l'arrêtai d'un mouvement furieux en m'accrochant à sa dernière basque, et lui, se retournant d'un air surpris, dit avec un ton singulier : — *Goddam !* ce gentleman est digne d'être Anglais. C'est un bien grand homme, et je ne tarderai pas à faire sa connaissance.

Je demeurai pétrifié ; cette affreuse aventure m'ôtait désormais tout espoir de voir s'accomplir le plus ardent de mes vœux.

Je restai convaincu, dès lors, que toutes mes démarches pour avoir accès auprès de Beethoven seraient désormais infructueuses ; et, d'après la position de mes finances, je n'avais plus d'autre parti à prendre que de retourner sur mes pas, ou bien de risquer encore, pour parvenir à mon but, quelque tentative désespérée. La première alternative me faisait frissonner ; et qui ne se serait pas révolté de se voir à jamais exclu du port après en avoir franchi l'entrée? Avant de subir une aussi cruelle déception, je résolus donc de tenter un suprême effort. Mais à quel procédé avoir recours? Quel chemin pouvait m'offrir l'issue favorable? Je fus longtemps sans rien imaginer d'ingénieux. Toutes mes facultés, hélas! étaient frappées d'atonie, et mon esprit était uniquement préoccupé de ce que j'avais vu tandis que j'étais accroché aux basques du maudit Anglais. Le regard furtif que m'avait lancé Beethoven dans cette affreuse conjoncture n'était que trop significatif : il m'avait assimilé à un Anglais ! Comment détruire cette funeste prévention dans l'esprit du grand compositeur? Comment lui faire savoir que j'étais un franc et naïf allemand, aussi pauvre d'argent que riche d'enthousiasme? Enfin, je me décidai à soulager mon cœur oppressé en lui écrivant. Je traçai donc sur le papier une brève histoire de ma vie : je lui racontais de quelle manière j'étais devenu musicien, quelle adoration je professais pour son génie, et quelle était ma tentation de le connaître et de le voir de près. Je ne lui cachais pas que j'avais sacrifié, pour y parvenir, deux

années entières à me créer une réputation dans la facture des galops et des pots-pourris; enfin je lui décrivais les détails de mon pèlerinage, et quelles souffrances m'avaient causées la rencontre et l'obstination de l'horrible touriste anglais.

Tout en rédigeant ce récit de mes infortunes, mon cœur se dilatait, et j'arrivai, en finissant ma lettre, à une sorte d'épanchement confidentiel qui m'inspira même quelques reproches nettement articulés sur sa cruauté à mon égard et l'injustice de ses soupçons. Ma péroraison était pleine de feu, et j'eus, pour ainsi dire, un éblouissement en relisant l'adresse que je venais d'écrire : A Monsieur Louis Beethoven. J'adressai au ciel une muette prière, et j'allai moi-même remettre ma lettre au concierge.

Mais en rentrant à mon hôtel, ivre d'espérance, quel fut mon désappointement en apercevant encore l'Anglais à sa fenêtre! Il m'avait vu sortir de la maison de Beethoven; il avait remarqué l'expression joyeuse et fière de ma physionomie, et il n'en fallait pas davantage pour réveiller les impétuosités de sa malveillance tyrannique. Il vint à ma rencontre sur l'escalier en me disant : — Eh bien! bon espoir! Quand reverrons-nous Beethoven? — Jamais! jamais! lui dis-je; Beethoven ne sera plus visible pour vous. Laissez-moi, Monsieur; il n'y a rien de commun entre nous! — Oh! pardonnez-moi, répondit-il; et la basque de mon habit? De quel droit, Monsieur, avez-vous agi ainsi avec moi? C'est vous qui êtes cause de la réception que m'a faite M. Beethoven. Il est clair qu'il a dû se formaliser de cette inconvenance.

Outré d'une aussi ridicule prétention, je m'écriai : — Monsieur, je vous rendrai la basque de votre frac. Vous pourrez la conserver comme un souvenir honteux de votre offense envers l'illustre Beethoven, et de vos persécutions inouïes envers un pauvre musicien. Adieu, Monsieur, et puissions-nous ne jamais nous revoir! Il chercha à me retenir en me disant, pour me tranquilliser, qu'il avait encore bon nombre d'habits en parfait état, et me demandant par grâce de lui apprendre quel jour Beethoven consentirait

à nous recevoir. Mais je m'élançai avec impétuosité jusqu'à ma mansarde, et je m'y enfermai pour attendre impatiemment la réponse à ma lettre.

Comment exprimer ce qui se passa en moi, lorsqu'au bout d'une heure à peu près, on m'apporta un petit fragment de papier à musique sur lequel étaient tracées à la hâte les lignes suivantes :

« Pardonnez-moi, Monsieur R..., de ne pouvoir vous recevoir que demain avant midi, étant occupé aujourd'hui à préparer un paquet de musique qui doit partir par le courrier. Demain, je vous attendrai.

» BEETHOVEN. »

Je tombai involontairement à genoux, les yeux baignés de larmes délicieuses, et je rendis grâce à Dieu de cette insigne faveur. Mon ravissement se traduisit ensuite par des bonds sauvages, et je me livrai dans ma petite chambre aux contorsions les plus folles. J'ignore quelle figure de danse j'exécutai dans mon délire; mais je me rappelle encore avec quelle confusion je m'interrompis subitement en entendant quelqu'un qui semblait m'accompagner en sifflant l'air d'un de mes galops. Rendu à mon sang-froid par cette allusion ironique, je pris mon chapeau, je sortis de l'hôtel, et je m'élançai à travers les rues de Vienne, léger et fringant comme un écolier en maraude. Mes tribulations, hélas ! m'avaient, jusque-là, fait oublier que j'habitais Vienne. Aussi combien ne fus-je pas alors émerveillé du brillant aspect de cette ville impériale. Dans mon état d'exaltation, tout s'offrait à moi sous les plus séduisantes couleurs. La sensualité superficielle des habitants me paraissait une ardeur vitale pleine de fécondité, et dans leur manie de jouissances futiles et éphémères, je ne voyais qu'une active passion de l'art et du beau. Je lus les cinq affiches journalières des spectacles, dont l'une portait en gros caractères l'annonce de *Fidelio,* musique de Beethoven.

Comment me dispenser d'une semblable fête, malgré la piteuse situation de ma bourse? On commençait l'ouverture au moment

même où j'entrais au parterre. Je reconnus aussitôt que c'était un remaniement de l'opéra donné d'abord sous le titre de *Léonore*, et qui, à l'honneur du public viennois, n'avait obtenu à sa première apparition aucun succès. On ne peut nier, à la vérité, que l'ouvrage n'ait beaucoup gagné à son remaniement; mais cela vient surtout de ce que l'auteur du second libretto offrit au musicien plus d'occasions de développer son brillant génie; *Fidelio* possède d'ailleurs en propre ses admirables finales et plusieurs autres morceaux d'élite. Je ne connaissais, du reste, que l'opéra primitif. Qu'on juge donc de mon ravissement à l'audition de ce nouveau chef-d'œuvre! Une très-jeune fille était chargée du rôle de Léonore; mais cette actrice paraissait tellement s'être identifiée, dès son âge le plus tendre, avec le génie de Beethoven, qu'elle remplissait sa tâche avec une énergie poétique faite pour émouvoir l'âme la plus insensible; elle s'appelait Schrœder. Qui ne connaît aujourd'hui la réputation européenne de la cantatrice qui porte maintenant le double nom de Schrœder-Devrient? A elle appartient la gloire d'avoir révélé au public allemand le sublime mérite de *Fidelio*, et je vis, ce soir-là, le parterre étourdi de Vienne fasciné et fanatisé par son merveilleux talent. Pour ma part, j'étais ravi au troisième ciel.

Je ne pus fermer l'œil de la nuit. C'en était trop de ce que je venais d'entendre et du bonheur que me réservait le lendemain pour que mes sens se laissassent captiver par l'illusion décevante d'un rêve. Je demeurai donc éveillé, livré à une ardente extase et tâchant de préparer dignement mes idées à l'entrevue solennelle qui m'était promise. Enfin le jour parut. J'attendis avec anxiété l'heure la plus convenable pour me présenter, et quand elle sonna je tressaillis jusqu'à la moëlle des os, enivré du bonheur dont j'allais jouir après tant de traverses et de mécomptes.

Mais une horrible épreuve m'attendait encore. Je trouvai, froidement accoudé contre la porte de la maison de Beethoven, un homme, un démon, cet Anglais acharné. Le diabolique personnage avait semé l'or de la corruption, et l'aubergiste, vendu tout

le premier à mon implacable ennemi, l'aubergiste, qui avait lu le billet non cacheté de Beethoven, avait tout révélé au gentleman. Une sueur froide m'inonda à sa vue. Tout mon enthousiasme, toute la poésie de mes rêves furent glacés, anéantis ; je retombai sous la griffe maudite de mon mauvais ange.

— Venez, me dit-il dès qu'il m'aperçut ; allons ! entrons chez Beethoven. Je voulus d'abord le dérouter en niant que tel fût l'objet de ma démarche ; mais il m'en ôta bientôt la faculté en m'avouant par quel moyen il avait surpris mon secret, et il affirma qu'il ne me quitterait pas avant d'avoir vu Beethoven avec moi. J'essayai d'abord de lui démontrer combien son projet était déraisonnable : vaines paroles ! Je me mis en colère et m'efforçai de le quereller : vains efforts ! A la fin, j'espérai pouvoir me soustraire à cette contrainte par la vivacité de mes jambes ; je montai l'escalier quatre à quatre, et tirai violemment le cordon de la sonnette. Mais avant qu'on eût ouvert la porte, l'Anglais m'avait atteint, et se cramponnant par derrière à mon habit. — J'ai, me dit-il, un droit sur vos basques, et je ne lâcherai prise, mon cher, que devant Beethoven lui-même ! Poussé à bout, je me retourne avec fureur, presque résolu à me servir des voies de fait pour me débarrasser de l'orgueilleux insulaire, quand la porte s'ouvre, et une vieille gouvernante, d'une mine assez revêche, à l'aspect de cet étrange conflit, s'apprêtait déjà à la refermer. Dans une angoisse extrême, je criai mon nom avec éclat en protestant que Beethoven lui-même m'avait donné rendez-vous à cette heure. Mais la vieille ne paraissait pas parfaitement convaincue, tant la vue du gentleman lui inspirait une juste méfiance, lorsque Beethoven parut lui-même sur la porte de son cabinet. Je m'avançai aussitôt pour lui présenter mes excuses ; mais j'entraînais à ma suite l'Anglais damné qui ne m'avait pas lâché, et qui, en effet, ne me laissa libre que lorsque nous fûmes précisément en face de Beethoven. Je dis à celui-ci mon nom qu'il ne pouvait comprendre étant complétement sourd ; mais pourtant il parut deviner que c'était moi qui lui avais écrit la

veille. Alors il me dit d'entrer, et aussitôt, sans se laisser troubler le moins du monde par la contenance pleine de surprise de Beethoven, l'Anglais se glissa sur mes pas dans le cabinet.

J'étais donc enfin dans le sanctuaire; mais la gêne affreuse où me jetait l'incroyable procédé de mon compagnon m'ôtait la sérénité d'esprit qui m'eût été nécessaire pour apprécier toute l'étendue de mon bonheur. Beethoven n'avait dans son extérieur, il faut en convenir, rien de séduisant. Vêtu d'un négligé fort en désordre, il avait le corps ceint d'une écharpe de laine rouge. Son abondante chevelure grise encadrait son visage, et l'expression de ses traits, sombre et même dure, n'était guère capable de mettre un terme à mon embarras. Nous nous assîmes devant une table couverte de papiers, mais une préoccupation pénible nous dominait tous. Personne ne parlait, et Beethoven était visiblement contrarié de donner audience à deux personnes au lieu d'une. Enfin, il me dit d'un ton brusque : — Vous venez de L...? J'allais lui répondre; mais il m'arrêta en me présentant une main de papier avec un crayon, et il ajouta : — Ecrivez, s'il vous plaît. Je n'entends pas.

J'étais instruit de la surdité de Beethoven, et pourtant ce fut comme un coup de poignard que ces mots articulés de sa voix rauque : Je n'entends pas! Vivre dans la pauvreté et les privations, n'avoir au monde d'autre consolation, d'autre joie que la pensée de sa puissance comme musicien, et se dire à toute heure, à toute minute : Je n'entends pas!... Je lus dans ce seul mot tout le secret de l'aspect défavorable de Beethoven; je compris la raison de cette tristesse profonde empreinte dans sa physionomie, de la sombre humeur de son regard et du dépit concentré d'ordinaire sur ses lèvres : il n'entendait pas!... Plein de trouble et d'émotion et à peine maître de moi, j'écrivis pourtant quelques mots d'excuse accompagnés d'une brève explication des circonstances qui avaient amené chez lui l'Anglais à mes trousses. Celui-ci était demeuré immobile, en silence, et très-satisfait de lui-même, en face de Beethoven qui, après avoir lu mes lignes ma-

nuscrites, lui demanda assez brusquement ce qu'il y avait pour son service.

— J'ai l'honneur, répliqua l'Anglais.... — Monsieur, dit Beethoven, je ne vous entends pas, et je ne puis pas beaucoup parler non plus. Ecrivez ce que vous désirez de moi. L'Anglais réfléchit un moment, puis il tira de sa poche un élégant album de musique en me disant : — Très-bien! Voulez-vous écrire que je prie M. Beethoven d'examiner mes compositions, et s'il y trouve quelque passage qu'il n'approuve pas, de vouloir bien le signaler par une croix.

J'écrivis sa réclamation mot à mot dans l'espoir d'être bientôt débarrassé de sa présence, et j'avais deviné juste. Beethoven, après avoir lu, écarta de la main sur la table, avec un étrange sourire, l'album de l'Anglais, et lui dit enfin : — Je vous le renverrai, Monsieur. Mon gentleman, enchanté, se leva, fit une superbe révérence, et se retira.

Je respirai enfin! La physionomie de Beethoven lui-même perdit quelque chose de son austérité ; il me considéra quelques secondes, et me dit : — Cet Anglais paraît vous avoir beaucoup tourmenté; consolez-vous-en avec moi, car il y a longtemps que je suis en butte à ces odieuses persécutions. Ils viennent visiter un pauvre musicien, comme ils iraient voir une bête curieuse. Je suis peiné de vous avoir un moment confondu avec cette sorte de gens. Votre lettre témoigne que mes compositions vous ont satisfait ; cela me fait plaisir, car j'ai renoncé, à peu près, à conquérir les suffrages de la multitude. Ces paroles simples et familières dissipèrent toute ma timidité, et, pénétré de joie, j'écrivis que j'étais bien loin assurément d'être le seul qui brûlât du même enthousiasme pour les productions de son brillant génie, et que le plus ardent de mes vœux serait de le voir un jour dans l'enceinte de ma ville natale, où il jouirait de l'admiration unanime inspirée par son talent. — Les Viennois, en effet, me dit-il, m'impatientent souvent; ils entendent journellement trop de futilités déplorables pour pouvoir écouter de la musique sérieuse avec la gravité convenable. 7.

Je voulus réfuter cette critique en citant les transports dont j'avais été témoin, la veille, à la représentation de *Fidelio*. — Hum! hum! fit-il, *Fidelio?*... Mon Dieu, c'est par vanité personnelle qu'ils applaudissent cet ouvrage de la sorte, à cause de la docilité pour leurs conseils dont ils s'imaginent que j'ai fait preuve dans le remaniement de cette partition, et ils croient que leur approbation de commande est une parfaite compensation de mon pénible travail. Ce sont de braves gens, mais légers de science; et c'est pour cela, du reste, que leur société me plaît davantage que la vôtre, messieurs les érudits. Du reste, comment trouvez-vous *Fidelio* maintenant? — Je lui fis part de l'impression délicieuse que j'avais ressentie la veille, en observant que l'adjonction des nouveaux morceaux avait merveilleusement modifié et complété tout l'ensemble. — Maudite besogne! répartit Beethoven. L'opéra n'est point mon fait, du moins je ne connais pas de théâtre au monde pour lequel je voudrais m'engager à composer un nouvel ouvrage. Si j'écrivais une partition conformément à mes propres instincts, personne ne voudrait l'entendre, car je n'y mettrais ni ariettes, ni duos, ni rien de tout ce bagage convenu qui sert aujourd'hui à fabriquer un opéra, et ce que je mettrais à la place ne révolterait pas moins les chanteurs que le public (1). Ils ne connaissent tous que le mensonge et le vide musical déguisés sous de brillants dehors, le néant paré d'oripeaux. Celui qui ferait un drame lyrique vraiment digne de ce nom passerait pour un fou, et le serait en effet s'il exposait son nom à la critique du public, au lieu de le garder pour lui seul.

— Et comment, lui demandai-je, faudrait-il s'y prendre pour composer un semblable opéra? — Comme Shakspeare dans ses drames, répondit-il; et il ajouta : — Quand on consent à adapter au timbre de voix d'une actrice de ces misérables colifichets musicaux destinés à lui procurer les bravos frénétiques d'un par-

(1) Tout ce dialogue entre Beethoven et le pauvre compositeur enthousiaste peut s'appliquer mot pour mot à l'œuvre de Wagner; c'est pourquoi j'ai tenu à publier ce conte. (C-y.)

terre frivole, on est digne d'être rangé dans la classe des coiffeurs ou des fabricants de corsets, mais il ne faut pas aspirer au titre de compositeur. Quant à moi, de semblables humiliations me répugnent. Je n'ignore pas que bien des gens raisonnables, tout en me reconnaissant un certain mérite en fait de composition instrumentale, se montrent beaucoup plus sévères à mon égard au sujet de la musique vocale. Ils ont raison, si par musique vocale ils entendent la musique d'opéra, et Dieu me préserve à jamais de me complaire à des niaiseries de ce genre.

Je me permis de lui demander si jamais quelqu'un avait osé, après avoir entendu sa cantate d'*Adélaïde,* lui refuser la vocation la plus caractérisée pour le genre de la musique vocale. — Eh bien! me répondit-il après une courte pause, *Adélaïde* et quelques autres morceaux de la même nature ne sont que des misères qui tombent assez tôt dans le domaine de la vulgarité pour fournir aux virtuoses de profession un thème de plus qui puisse servir de cadre à leurs tours de force gutturaux. Mais pourquoi la musique vocale n'offrirait-elle pas, aussi bien que le genre rival, matière à une école sévère et grandiose? La voix humaine est pourtant un instrument plus noble et plus beau que tout autre; pourquoi ne pourrait-on pas lui créer un rôle aussi indépendant? Et à quels résultats inconnus ne conduirait pas un pareil système? Car la nature si multiple des voix humaines, et en même temps si différente de celle de nos instruments, donnerait à cette nouvelle musique un caractère tout spécial, en lui permettant les combinaisons les plus variées. Les sons des instruments, sans qu'il soit possible pourtant de préciser leur vraie signification, préexistaient, en effet, dans le monde primitif comme organes de la nature créée, et avant même qu'il y eût des hommes sur terre pour recueillir ces vagues harmonies. Mais il en est tout autrement du génie de la voix humaine; celle-ci est l'interprète direct du cœur humain, et traduit nos sensations abstraites et individuelles. Son domaine est donc essentiellement limité; mais ses manifestations sont toujours claires et précises. Eh bien! réunissez ces

deux éléments; traduisez les sentiments vagues et abruptes de la nature sauvage par le langage des instruments, en opposition avec les idées positives de l'âme représentée par la voix humaine, et celle-ci exercera une influence lumineuse sur le conflit des premiers, en réglant leur élan et modérant leur violence. Alors le cœur humain s'ouvrant à ces émotions complexes, agrandi et dilaté par ces pressentiments infinis et délicieux, accueillera avec ivresse, avec conviction, cette espèce de révélation d'un monde surnaturel.

Ici Beethoven, essoufflé, s'arrêta un moment; puis il reprit en soupirant : — Il est vrai qu'une pareille tâche présente mille obstacles dans la pratique; car pour faire chanter, il faut des paroles, et qui serait capable de formuler en paroles la poésie sublime qui serait le brillant résultat de la fusion de tous ces éléments? L'art de l'écrivain serait évidemment impuissant pour y parvenir. Je publierai bientôt un nouvel ouvrage qui vous rappellera les idées que je viens d'émettre : c'est une symphonie avec chœurs; mais je dois appuyer sur les difficultés que m'a suscitée en cette circonstance l'insuffisance du langage poétique. Enfin j'ai arrêté mon choix sur la belle hymne de Schiller : *A la joie*. Ce sont là, assurément, de nobles et beaux vers, et pourtant qu'ils sont loin d'exprimer tout ce que j'ai rêvé à ce sujet!

A présent même j'ai peine à maîtriser l'émotion de mon cœur en me rappelant ces confidences par lesquelles le grand artiste m'initiait, dès lors, à l'intelligence complète de sa dernière et prodigieuse symphonie, qu'il venait à peine de terminer. Je lui exprimai ma reconnaissance avec toute l'effusion que devait provoquer cette insigne faveur, et je lui témoignai combien j'étais transporté d'apprendre la prochaine apparition d'un nouvel ouvrage de son génie. Je sentais mes yeux mouillés de larmes, et je fus presque tenté de m'agenouiller devant lui. Beethoven parut comprendre se qui se passait en moi; il fixa sur moi un regard mélangé de tristesse et d'ironie, et me dit : — Vous pourrez prendre ma défense lorsqu'il s'agira de mon nouvel ouvrage. Rap-

pelez-vous alors cet entretien, car je serai sans doute accusé de folie et de déraison par mainte personne raisonnable. Vous voyez pourtant bien, mon cher monsieur R..., que je ne suis pas encore précisément atteint de démence, quoique j'aie subi assez de tribulations depuis longtemps pour en courir la chance. Le monde voudrait que je prisse pour règle les idées qu'il se forme du beau et non les miennes; mais il ne songe pas que, dans mon triste état de surdité, je ne puis obéir qu'à mes inspirations intimes, qu'il me serait impossible de mettre dans ma musique autre chose que mes propres sentiments, et que le cercle restreint de ma pensée n'embrasse pas, comme lui, leurs mille perceptions enivrantes qui me sont totalement inconnues, ajouta-t-il avec ironie, et voilà mon malheur!

A ces mots, il se leva et se mit à marcher d'un pas rapide dans la chambre. Dans l'excès de mon émotion, je me levai pareillement et je me sentis frissonner : il m'eût été impossible de pousser plus loin cet entretien en n'ayant recours qu'à des gestes ou à l'écriture. Il me sembla qu'en demeurant davantage je me rendrais importun; mais je dédaignai de tracer froidement sur le papier quelques mots de remerciement et d'adieu; je me bornai à prendre mon chapeau et à m'approcher du maître en lui laissant lire mon respectueux attachement dans mes regards. Il parut me comprendre et me dit : — Vous partez? Restez-vous encore quelque temps à Vienne? J'écrivis alors que l'unique but de mon voyage avait été de faire sa connaissance, et que, puisqu'il avait daigné m'accueillir avec autant de bonté, il ne me restait qu'à partir, pénétré de joie et de reconnaissance. Il me répondit en souriant : — Vous m'avez écrit par quel moyen vous vous étiez procuré l'argent nécessaire à votre voyage. Vous pourriez rester à Vienne pour y publier de nouveaux galops; c'est une denrée qui se débite ici à merveille. Je déclarai à Beethoven que j'avais renoncé pour jamais à ce genre de travail, et que je ne pouvais concevoir quel motif assez puissant pourrait me déterminer désormais à un pareil acte d'abnégation. — Bah! bah! répliqua-t-il,

pourquoi donc pas? Et moi, vieux fou que je suis, ne serais-je pas mille fois plus heureux de composer des galops; au lieu qu'il me faudra végéter à tout jamais dans la carrière que j'ai embrassée. Bon voyage! ajouta-t-il; pensez quelquefois à moi, et tâchons d'oublier les déceptions et les tracas de la vie.

Emu jusqu'aux larmes, j'allais me retirer; mais il me retint encore en me disant : — Arrêtez! nous allons expédier l'affaire de l'Anglais mélomane. Voyons où il faut mettre des croix. Il prit en même temps l'album de l'Anglais et le parcourut en souriant; puis il le referma, et l'enveloppant d'une feuille de papier, il fit avec sa plume une énorme croix sur cette blanche enveloppe, en me disant : — Tenez, remettez, je vous prie, à cet heureux mortel son chef-d'œuvre, et félicitez-le, de ma part, d'avoir deux oreilles bonnes et valides. J'envie réellement son sort. Adieu, mon cher, et conservez-moi votre amitié.

Ce fut ainsi qu'il me congédia, et je sortis de la maison dans un trouble extrême.

En rentrant à l'hôtel, je trouvai le domestique de l'Anglais occupé à attacher sa valise sur la voiture. Ainsi cet homme avait, aussi bien que moi, atteint son but, et je fus obligé de convenir qu'il avait fait preuve, à sa manière, de persévérance. Je montai à ma mansarde et fis mes préparatifs de départ pour le lendemain matin. Mes yeux tombèrent sur la grande croix apposée sur l'album de l'Anglais, et je ne pus réprimer un grand éclat de rire. Pourtant cette croix était un souvenir de Beethoven, et je me gardai bien de m'en dessaisir pour le gentleman musicien qui avait été le mauvais génie de mon saint pèlerinage. J'ôtai donc cette enveloppe que je réservai pour la collection de mes galops dignes de ce stygmate réprobateur. Quant à l'Anglais, je lui renvoyai son album intact avec un petit billet où je lui marquais que Beethoven avait été enchanté de sa musique, au point qu'il n'avait pas su où poser une seule croix de blâme.

Comme je quittais l'hôtel, l'Anglais montait justement dans sa voiture. — Oh! adieu! me cria-t-il; vous m'avez rendu un très-

grand service, et je suis entièrement content d'avoir vu de près Beethoven. Voulez-vous que je vous emmène en Italie?

— Qui donc allez-vous voir? lui dis-je.

— Je veux faire la connaissance de Rossini. Oh! c'est un bien grand compositeur.

— Merci, lui répondis-je; je connais Beethoven, et cela me suffit pour ma vie entière.

Nous nous séparâmes. Je jetai un dernier coup d'œil d'attendrissement sur la maison de Beethoven, et je me dirigeai du côté du nord, ennobli et relevé à mes propres yeux.

RICHARD WAGNER.

GÉRARD DE NERVAL

I

J'ai connu Gérard il y a une douzaine d'années, en 1845 ou 1846, et je ne me dirai pas son ami. Gérard avait eu sans doute des amis au temps de sa jeunesse; mais à l'époque où je le vis, il conservait des relations plus ou moins intimes avec d'anciens camarades, tels que Théophile Gautier, Arsène Houssaye, avec lesquels il était associé pour des travaux littéraires. Gérard m'apparut en voyageur à l'œil fin, à la figure encore souriante. Il arrivait depuis peu de l'Orient; mais ses récits se reportaient plus vivement vers les Flandres qu'il venait de visiter, peut-être pour se rendre compte du contraste de l'extrême Midi et du Nord. Il y avait dans la physionomie de Gérard quelque chose de bienveillant qui faisait que la jeunesse s'attachait volontiers à lui, sans ombre de critique. Peut-être plaisait-il aux jeunes gens par le manque absolu de contrainte dans son extérieur et ses habitudes! L'excentricité de sa vie poussait chacun à une amicale curio-

sité : sa vie errante, les aventures singulières qu'on racontait de lui dans Paris, l'avaient transformé de son vivant en personnage légendaire! Dans tout ce Paris littéraire, où il est si difficile de poser le pied, Gérard ne trouvait que sourires amicaux et bonnes paroles. Confrères parvenus, confrères à parvenir, écrivains romantiques, classiques, réalistes, poètes, prosateurs, romanciers, auteurs dramatiques, vaudevillistes et journalistes, tous montraient au voyageur une de ces bienveillances si peu communes dans le monde littéraire.

Il est vrai qu'à cette époque Gérard n'avait presque rien publié!

Je ne voudrais pas peindre la littérature plus mauvaise qu'elle n'est; mais il y a un grand avantage à peu publier : même, avec une certaine adresse, il est facile de passer pour un homme d'un immense talent en ne publiant rien du tout. On disait jadis d'un auteur fécond qu'il faisait gémir la presse; on pourrait dire avec plus de raison qu'il fait gémir ses confrères.

Gérard était dans des conditions excellentes; il passait pour paresseux. Ceux qui l'avaient connu dans sa jeunesse savaient quelle était sa valeur; mais il était difficile de concevoir de grandes craintes de sa productivité future, eu égard aux nombreuses branches sorties de son tronc sans porter de riches récoltes. Tour à tour poète, journaliste, conteur, auteur dramatique, traducteur, Gérard passa par tous les sentiers et n'attacha son nom à rien. Dans sa jeunesse, on l'avait vu à l'état de lierre, obligé de s'enrouler autour d'arbres puissants. Trop timide, ou peut-être trop orgueilleux pour marcher seul, il avait changé de divers pseudonymes; il s'était attelé

au char de M. Dumas; mais surtout il aimait à mettre sa plume au service de Théophile Gautier. Ce fut une camaraderie qui semblait ne devoir jamais s'éteindre; tous deux firent longtemps en collaboration le feuilleton de la *Presse*, signé *G. G.*, pour faire pendant au fameux *J. J.* du *Journal des Débats*. Un livre fut même annoncé sur les couvertures romantiques du libraire Renduel : *Aventures d'un gentilhomme périgourdin,* par Th. Gautier et Gérard Labrunie, qui ne parut jamais. C'est la seule fois que Gérard signa de son nom véritable.

Il m'a expliqué pourquoi il avait pris un pseudonyme : son père, médecin, occupait une place assez importante sous la Restauration, et le jeune homme, qui sentait poindre en lui des idées politiques libérales, qu'il exprima en vers dans la manière de M. Casimir Delavigne, ne voulait pas qu'on reprochât au père les idées du fils. D'où le nom de *Nerval,* qui sent la Restauration, et que Gérard a su rendre possible par son talent.

Un critique a voulu voir dans le nom de *Nerval* une sorte de pronostic funèbre de la fin déplorable de l'humoriste. Dans *Nerval* il trouve une sorte d'anagramme de *Noir-Val.* C'est en pareil cas que la théorie des noms doit se dresser dans toute sa rigidité contre ces fantaisies. Le pseudonyme de *Nerval* est très-significatif : il est historique et fait penser aux noms des héros de roman de la Restauration, date des débuts littéraires de Gérard, à qui j'en veux presque d'avoir sacrifié à certains préjugés de famille en quittant le franc nom de *Labrunie.* Aussi tous ses amis l'appelaient-ils *Gérard,* et quoique l'absence du mot *monsieur* indique trop la camaraderie littéraire, l'humoriste était-il traité, par les

critiques, de Gérard tout court. Je me rappelle quelle singulière dissonance je sentais dans ma plume, quand, publiant, au *National*, en 1850, une critique des *Scènes de la vie orientale,* j'avais à analyser les actions de l'auteur en disant : *M. de Nerval* fit telle chose, *M. de Nerval* s'embarque, *M. de Nerval* court les rues. Un humoriste ne peut s'appeler *M. de Nerval.* Il semble qu'on a affaire à un personnage d'un roman de madame de Genlis? Comment un *M. de Nerval* peut-il avoir des aventures humoristiques en voyage? *Gérard*, à la bonne heure! C'est un prénom simple qui se prête à tout, à la sensibilité, au comique, à l'imprévu; mais *M. de Nerval!* je le vois en pantalon collant, en spencer, en bottes molles et le caractère à l'avenant.

Ce sont peut-être des raisons minuscules, d'une importance chétive pour ceux qui ne connaissent pas l'influence merveilleuse des noms sur les personnages des livres; mais j'ai derrière moi trois grands écrivains : Sterne, Bernardin de Saint-Pierre et Balzac qui ont traité de cette question avec autorité. Et un exemple vient de m'en tomber sous la main. Un jeune romancier qui débute m'envoie un livre dans lequel je lis ce simple passage : « L'*ancholie* a repris le dessus, et j'ai rouvert mon *Nerval...* » En une phrase, voilà un jeune homme jugé! Son *ancholie* peut donner la main à *Nerval :* le mot et le nom feront bon ménage ensemble. Il était si facile, l'auteur des *Filles du feu* étant mort, de l'appeler Gérard tout court, ainsi que l'appellera la postérité. Si ce jeune homme avait le sentiment des noms, il ne se fût pas servi du mot maniéré d'*ancholie,* qui n'a pas sa raison d'être, puisque nous possédons l'admirable mot de *mé-*

lancolie, qui contient une sorte de tristesse douce, rendue par sa conformation et son assonance.

Un des faits qui m'a toujours le plus particulièrement frappé, est que Gérard, vivant en plein romantisme, avec les romantiques échevelés, ceux en pourpoint rouge, ceux buvant dans des crânes et ceux à poignard, a subi peu l'influence de cette école, dans le fond et dans la forme. On le voit seulement un peu préoccupé de Ronsard; en le pressant, il était loin de médire de Béranger, pour lequel les romantiques ne montraient guère plus de respect que pour Voltaire. Gérard avait l'esprit plus français que ses amis. Il a sacrifié aux idées allemandes en donnant une traduction de Gœthe; il a paru très-enthousiaste d'Henri Heine, mais au fond il eût donné l'Allemagne et le romantisme pour une page claire et vivante du XVIII[e] siècle; seulement il n'osait pas l'avouer, à cause de sa nature tranquille, qui avait horreur de la discussion et des tempêtes d'école.

A cette époque, s'il eût fait part de ses secrètes prédilections, je frémis de penser quel sort l'attendait au milieu de la société du Bousingot, dont le type le plus marqué était feu Petrus Borel. Il reste un petit livre de poésies, intitulé *Rhapsodies*, qui rend la physionomie de ce temps. Gérard est entouré d'êtres à noms singuliers : *Napoléon Thom*, *Joseph Bouchardy*, *Alphonse Brot*, *Augustus Mac-Keat*, *Vabre*, *O'Neddy* et Théophile Gautier, le seul écrivain qui soit resté de cette bande de matamores. Dédicace, épigraphes, titres, font de ce petit volume un livre curieux à consulter.

« *Tout meurt!* » s'écrie Gérard dans une épigraphe. Et M. Jules Janin, dans une autre : « *Pauvre bougre!* » Un

anonyme : « *Ça trouillotte.* » Dans un vers, il est question

Des bourgeois à menton glabre.

Dans un autre, des habits d'épicier « en queue de sifflet. » Si Gérard eût osé dévoiler ses admirations en pareille société, il était perdu à jamais : c'étaient tous Jeune-France « à cœur de salpêtre. » Quelle miséricorde attendre de poètes terribles, d'*Augustus Mac-Keat* (1) entre autres, dont le vers suivant porte évidemment le caractère Radcliffique :

Don Alèjo sourit méchamment sous sa cape.

Entre autres choses curieuses de ce cénacle, où l'on se réunissait chaque semaine pour lire ces admirables poésies et ces romans *pharamineux* qui devaient former par la suite une série de volumes intitulés les *Soirées du bousingot*, Gérard m'a conté qu'un certain jour le *poète* Alphonse Brot lut une histoire d'une invention merveilleuse.

Une femme du moyen âge avait une passion furieuse dont on parlait par la ville, car tous les jours on lui connaissait un nouvel amant. Las! la pauvre femme n'était pas coupable; ses amants, oncques ne les revoyait. Ils sortaient de ses bras, souriants, enivrés d'amour, et ils ne reparaissaient plus. La dame s'inquiétait de cette ingratitude, et s'étonnait que le même vice tînt tous les hommes. Le dernier qui l'aborda fut l'escholier Jehan, si gentil et si délicat, que sa maîtresse lui fit jurer de revenir le lendemain. Jehan ne reparut pas. La malheureuse éplorée manifeste une douleur si vive, que son

(1) Aujourd'hui M. Auguste Maquet, écrivain rangé et peu jeune-France, dont les procès avec M. Dumas père ont montré l'esprit d'ordre.

mari s'en aperçoit. Il en demande la raison : la dame lui fait entendre qu'un escholier du nom de Jehan, moult gentil (ces récits me gênent et ne sauraient être écrits que dans la langue de l'illustre Siméon Chaumier), lui inspire une amitié innocente qui lui tient au cœur.

— Jehan, dit le mari, veux-tu le revoir? je vais te le montrer.

Alors l'homme ouvre une grande armoire et en tire une peau sèche, dans laquelle il souffle jusqu'à ce que le gonflement reproduise l'image du Jehan chéri. Le jaloux attendait au bas de l'escalier les amants de sa femme, les assassinait traîtreusement, les vidait et faisait sécher leur peau. Ainsi montra-t-il à la pauvre femme tous ses amoureux, maintenant conservés dans un tiroir d'armoire.

Cette nouvelle obtint un tel succès que M. Brot fut reçu membre du bousingot et sacré poète. Tels étaient les aimables récits de ce temps romantique, auquel il fallait une certaine force pour se soustraire. Gérard, cachant prudemment ses pensées, échappa à cet enseignement; il était pris déjà du goût des voyages, qui l'a poussé plus tard vers un monde tout-à-fait inconnu.

A l'époque où je le connus plus intimement, certains détails de sa vie me frappèrent tellement, que je les inscrivis sur un livre de notes. J'en détache un pour bien faire comprendre le genre d'existence qu'il menait :

Mars 1849. — J'ai vu Gérard de Nerval à l'*Artiste;* il n'a pas dépensé *cinquante* francs en deux mois. — Vous avez donc crédit quelque part, Gérard? — Non; je mange une flûte pour mon déjeuner, et je dépense douze sous pour mon dîner.

Il prétend que cette nourriture lui donne un bon sommeil, des rêves agréables, et que la nuit lui sert de jour.

Telle est la position d'un littérateur sérieux, qui écrit habituellement dans les revues, qui a publié des traductions, qui a fait des pièces; mais Gérard n'en est pas plus triste, ou du moins il cache bien en dedans sa pauvreté, sachant le peu de compassion que cet état excite chez les gens de lettres.

La vie de Gérard sera curieuse à écrire un jour; ce qu'il a supporté de misères, de privations, ses voyages, tout est bon à faire connaître.

Il entraîne un ami chez sa blanchisseuse : — Je voudrais mon linge, dit-il.

Son linge se composait d'une chemise.

Gérard avec son ami passe dans une chambre voisine afin de changer de linge. L'ami remarque avec étonnement que la chemise que porte Gérard n'a pas de col, qu'une des manches est déchirée du haut en bas. — Tu donnes *ça*, lui dit-il, à la blanchisseuse? — Oh! dit Gérard, cette chemise *a l'air* en mauvais état. Eh bien! la blanchisseuse me respecte beaucoup à cause de cette chemise... Elle est en toile... J'aurais une douzaine de chemises en calicot neuf, qu'on n'aurait pas les mêmes égards pour moi.

Ainsi Gérard avait à son service une quantité de paradoxes qui l'entraînaient loin des habitudes de la société. L'argent qu'il gagnait s'écoulait rapidement en boissons inutiles, en curiosités, en bouquins, en enfantillages; car, avant que sa folie ne fût bien constatée, Gérard se conduisit toujours en enfant. Je l'ai connu parfois avec des

idées d'ordre et d'économie, qui provenaient sans doute de quelque avertissement de ses amis ou de son père. Il me dit un jour que le meilleur moyen de placer son argent serait d'acheter de temps en temps, quand on recevait quelque somme, un poisson de plomb. On louerait une cave, un hangar pour y déposer son plomb, et, à la fin de l'année, on se verrait à la tête d'une certaine quantité de poissons de plomb.

Tous les grands artistes de ce temps-ci ont de ces diables bleus dans la tête; il est facile de distinguer un artiste d'un homme qui ne l'est pas: il suffit d'étudier ses affaires privées. Balzac, Châteaubriand, Lamartine sont incapables d'avoir une vie réglée, même avec une fortune personnelle; mais en regard, M. Bayard et d'autres esprits bourgeois et positifs ont des châteaux, des hôtels, etc. C'est la différence du génie au talent.

Je ne dirai pas que Gérard eut du génie; mais dans l'ordre qu'il occupera plus tard, il restera comme un esprit très-singulièrement placé dans une époque industrielle, et il tiendra certainement une haute place de conteur et de voyageur humoriste.

A la publication du *Voyage en Orient*, qui montra enfin son talent dans sa véritable voie, se rattache une polémique entre nous, sans la moindre aigreur; je la rapporte seulement pour montrer quel fut le véritable caractère de Gérard, qu'un rien pouvait froisser. Je rédigeais alors un petit journal, le *Messager des théâtres et des arts*. Quoique ce journal fût à peu près consacré aux intérêts des comédiens, il m'était permis de m'y livrer à toutes mes fantaisies, et cela par une bonne raison : on n'y payait pas la rédaction. J'y imprimai les lignes suivantes,

sans me douter des sinistres prophéties qui s'échappaient de ma plume :

L'HOMME ET LE LIVRE.

Un livre très-curieux vient de paraître, un livre bien fait, amusant et intéressant dans la bonne acception du mot.

L'auteur s'appelle Gérard de Nerval.

En d'autres temps, une telle formule, répétée un certain nombre de fois, pourrait faire enlever deux éditions d'un livre, mais aujourd'hui, on achète peu de volumes. Cependant, un certain nombre de gentilshommes et de bourgeois ont envoyé depuis 25 fr. jusqu'à 1,000 fr. à la rue de Poitiers pour aider à la propagande d'anti-socialisme.

Les 25 fr. et les 1,000 fr. ont donné naissance à une aimable littérature... C'est bien fait pour les bourgeois-gentilshommes et les propriétaires qui s'occupent de livres pour la première fois.

Gérard ne pense ni à la politique ni au socialisme; il débarquerait à Constantinople, et trouverait la ville pleine de barricades, qu'il ne s'en effaroucherait guère. Tout au plus écrirait-il sur son carnet :

« J'ai vu tuer aujourd'hui beaucoup de monde. Accident. »

Comme homme, Gérard est un *excentrique*.

Comme littérateur, Gérard est un *essayiste*.

Par excentricité, j'entends la vie d'un écrivain qui aime la tranquillité, la liberté, qui ne sacrifie pas aux niaiseries de la société, qui a de douces manies, et qui ne veut pas être chagriné.

Il y a tout un volume à faire sur la vie intime de Gérard; mais il faut un poète, et ces sortes d'études ne sont possibles qu'en autobiographies. Dans un curieux travail publié récemment sur Charles Lamb, j'ai vu qu'aucun ami, même le plus

intime, n'aurait su donner une idée de l'état idiosyncrasique du doux écrivain anglais, si on n'eût retrouvé dernièrement ses lettres confidentielles (1).

Ce n'est pas sans dessein que j'ai parlé de Lamb ; Gérard est son frère par la communauté des sentiments. En lisant quelques fragments de l'humoriste, il me semblait entendre Gérard faire ses confidences à une femme aimée.

La vie littéraire de Gérard est déjà longue ; le premier, il publiait une traduction de *Faust*. Il était envoyé par un ministre en Allemagne, et M. de Metternich, qui n'aimait pas les sots et les bavards, fut tout étonné d'apprendre que Gérard appartenait à un peuple qu'il tenait pour ignorant et badin.

Plus tard, Gérard se trouve fourré au milieu des romantiques les plus échevelés, et il écoutait avec grande indulgence ses amis qui lui lisaient les fameux *Contes du Bousingot*. Singulier cénacle, qui veut qu'en compagnie de Joseph Bouchardy, *graveur au cœur de salpêtre*, *Augustus Mac-Keat* soit un grand poète, Alphonse Brot, grand poète aussi, en même temps que Théophile Gautier.

De cette bande du Bousingot sortirent seuls Théophile et Gérard. Les autres devinrent simples bourgeois ou vulgaires *faiseurs*.

Gérard fit son grand drame, *Léo Burckart*, pour le théâtre d'Harel, et des opéras-comiques, qu'il ne signait pas.

(1) Je pensais alors à la folie de Charles Lamb, sans vouloir m'en expliquer plus ouvertement, folie charmante qu'on trouve avouée dans ces fragments de lettres :

« Les deux dernières semaines qui ont fini l'année dernière, votre très-humble serviteur les a passées fort agréablement dans une maison de fous à Hoxton. Je suis devenu maintenant un peu raisonnable et je ne mords personne, mais j'étais fou et mon imagination m'a entraîné dans une multitude de divagations de quoi faire un volume, si on les contait. » (Ch. Lamb à Coleridge.)

« Parfois, je jette en arrière, sur l'état où je me suis trouvé, un regard d'envie, car, tant qu'il a duré, j'ai eu beaucoup d'heures de pur bonheur. *Ne croyez pas, Coleridge, avoir goûté toute la grandeur et tout l'emportement de la fantaisie, si vous n'avez été fou. Tout, maintenant, me semble insipide en comparaison.* » Autre lettre de Lamb. (*Note de 1857.*)

Finalement, il eut le bonheur de retomber sur ses pattes comme son chat.

C'est un des meilleurs écrivains d'aujourd'hui.

Son nom est piqué à l'encre rouge dans les cahiers de notes des critiques croque-morts qui s'entendent si bien aux oraisons funèbres et aux suicides de leurs confrères (1).

Gérard mort serait un grand écrivain; on accuserait la société, le gouvernement. Pauvre Gérard! la belle âme, etc. Mais Gérard vivant passe inaperçu. La critique, qui versera sur les *Scènes de la vie orientale* des larmes de crocodile, n'en dit pas un mot : il lui faut des effets de bière.

Gérard, quoique mystique, voit juste; il regarde la vie du côté plaisant, toujours et partout, qu'il soit amoureux à Vienne, qu'il aille faire un grand voyage à Pontoise ou un petit tour aux îles d'Hyères. Il est légèrement voltairien, railleur sans haine, et voyageur imprévu.

Il se fait mahométan sans trop de remords, ne voit dans l'île de Cythère qu'un pendu. Comme voyageur, il est parent de l'homme qui commanda à sa femme trois œufs sur le plat, et sortit prendre l'air avant de déjeuner. Le mari ne revint pas de trois ans. Un jour il rentre à la maison : — Les œufs sur le plat sont-ils cuits? demande-t-il. Il était allé aux Indes.

Tous les jours on donne des missions à des pédants; les gens de lettres voyagent à leurs frais. Seulement, il arrive par hasard que le pédant et l'homme de lettres se donnent la main dans le même endroit. Ainsi se rencontrèrent, à la *Revue des deux mondes*, Gérard de Nerval et l'académicien Empis. L'un imprimait ses travaux sur l'Egypte, l'autre publiait ses souvenirs du Caire; l'un avait des quantités de places très-chèrement payées, l'autre avait sa place au soleil.....

Le lendemain, Gérard répondit par la lettre suivante, adressée au rédacteur en chef du *Messager des théâtres* :

(1) Cet article est du 7 mai 1849.

Mon cher ami,

Tout littérateur, comme tout artiste, comme tout homme politique appartient à la publicité ; il est même difficile de tracer nettement, pour cette dernière, la ligne qui sépare la vie publique de la vie privée ; cependant elle existe, un peu vague, un peu flottante, il est vrai, et il n'est guère permis qu'aux amis de la franchir parfois sur quelques points. Mais n'y a-t-il pas des circonstances particulières où cette liberté peut nuire, soit à la considération morale d'un auteur, soit à l'espoir légitime pour lui d'un honnête établissement.

Telle est, je crois, la question que soulèvent certains passages de l'article trop bienveillant, du reste, que notre ami Champfleury a bien voulu consacrer, jeudi, à un de mes livres dans votre journal.

Mon principal grief se rapporte à la ligne suivante :

Il se fait mahométan sans trop de remords.....

Si je m'étais fait mahométan, je n'en concevrais ni trop, ni trop peu de remords, attendu que probablement j'y aurais longtemps réfléchi, et que je n'obéirais dès lors qu'à une conviction absolue. Mais la vérité est que je ne me suis point fait mahométan.

La preuve même que Champfleury ne le croit pas, c'est que dans un autre passage de son article, il me suppose débarquant à Constantinople, trouvant la ville couverte de barricades, et écrivant sur mon carnet :

« J'ai vu tuer aujourd'hui beaucoup de monde. Accident. »

Ceci serait l'observation d'un mahométan bien peu convaincu et bien peu sympathique pour ses frères.

Ce ne serait même au fond qu'une parodie de cette phrase célèbre : « J'admirais la sublime horreur de la canonnade. »

J'ai eu le malheur d'assister dans cette ville de Constantinople à quelques tueries entre les Hellènes et les Grecs ioniens, et j'en ai été réellement très-affecté.

J'ai manqué même de me faire tuer par des hamals (portefaix turcs), pour avoir exprimé mon horreur touchant l'exécution de l'Arménien Ovaghim. C'était à un carrefour du marché aux poissons. Les hamals m'ont dit, c'est-à-dire ils nous ont dit, car je me trouvais avec le peintre Rogier : « On peut bien aussi couper la tête à ceux qui portent des chapeaux. »

Il n'est pas moins inexact de prétendre que je n'ai remarqué à Cythère (Cerigo) qu'une potence ornée d'un pendu. Je n'ai fait cette observation que comme critique de la domination anglaise, qui a confisqué les libertés de la république des Sept Iles.

Je ne suis donc pas un sceptique ne m'occupant ni de politi que ni de socialisme... Dans ce dernier cas, comment notre ami Champfleury aurait-il pu me classer parmi les membres de cette association, mal appréciée jusqu'ici, qu'on appela les Bousingots ?

Le drame de *Léo Burckart* même, que Champfleury affecte d'appeler « *son grand drame*, » avec ce sentiment, peut-être, que lorsqu'on en a fait un si grand, on n'en peut plus faire d'autre..., n'est-il pas un drame politique?

Je me souviens pourtant que la salle de la Porte-Saint-Martin a croulé d'applaudissements, quand, au deuxième acte, un des étudiants conspirateurs s'est écrié : « Les rois s'en vont!... je les pousse..... »

C'était il y a dix ans. Le drame avait été arrêté huit mois par la censure. Et vous savez bien, mon cher ami, vous qui m'avez soutenu dans cette œuvre, que j'ai, le premier, attaqué la censure, comme illégale, par le ministère de Me Schayé; M. Lefèvre, l'agréé de notre société des auteurs dramatiques, m'ayant refusé son concours.

Grâce à ma résolution, aidé de votre concours, mon cher ami, le ministre me rendit la pièce qui est la seule peut-être qu'on ait pu jouer sous la monarchie sans que l'encre rouge y eût passé. Malheureusement, l'infortuné Harel n'ayant pu faire les frais de décorations nécessaires, la moitié d'un acte immense,

qui représentait l'intérieur des sociétés secrètes, dut être supprimé aux répétitions, et je doute que la censure eût fait mieux que ce hasard spirituel.

Je ne réponds ici qu'à la partie des allégations de mon ami Champfleury qui concerne le théâtre. A ce point de vue, il eût dû ne pas me mettre en lutte, comme orientaliste, avec M. Empis, qu'il traite, je ne sais pourquoi, d'académicien. M. Empis est peut-être de l'Institut; mais je ne crois pas qu'il ait jamais publié de travaux sur l'Egypte.

Votre ami et collaborateur,

GÉRARD DE NERVAL.

(*Note de la rédaction*). — Le nom de M. Empis, traité trop légèrement par les compositeurs du *Messager des théâtres* d'académicien-philologue, ne sort pas de la plume de Champfleury : il était question, dans le manuscrit, de M. A.....

Par le ton de la lettre, on peut voir que j'avais blessé Gérard. En relisant mon article, je m'aperçus qu'il était *léger* pour une œuvre qui m'était entièrement sympathique ; aussi offris-je à Gérard de faire un second article sur son livre. Mais comme le journal de théâtres ne m'offrait pas assez de champ pour étudier l'œuvre consciencieusement, il fut convenu que Gérard se chargerait de placer ma critique au *National*, où, en effet, un article plus développé fut publié par moi en 1850.

—

II

Dans la collection de ce même *Messager des théâtres*, journal que nous rédigions en 1850 sous la direction de M. Lireux, en compagnie de Gérard, de M. Solar et autres, qui y apportaient, ainsi que moi, des articles à leur fantaisie, je retrouve un fait qui montrera Gérard dans son véritable jour. Tout ce qui touchait au peuple et aux mœurs populaires l'intéressait extraordinairement, surtout la population de Montmartre, plus curieuse alors qu'elle ne l'est aujourd'hui. L'exploitation des carrières donnait asile à deux populations bien distinctes : le jour, les carriers y travaillaient ; la nuit, les voleurs y dormaient ou s'y cachaient. Les carriers sont des ouvriers rudes et sauvages qui intéressaient Gérard, et la rencontre des voleurs n'était pas indifférente à l'humoriste noctambule affamé d'aventures. Le matin, de bonne heure, rien d'imposant comme la vue de Paris à vol d'oiseau, au pied de la tour du télégraphe. C'est un des plus beaux panoramas du monde pour l'artiste qui se sent fort et qui regarde du haut de la montagne tout cet amas de maisons, de rues, de places publiques, de monuments.

Il faut se faire lire de tout ce monde! Telle doit être la réflexion d'un grand écrivain, et bien souvent j'ai placé au pied du télégraphe Hugo grave et Balzac railleur, la pensée bouillonnante, rafraîchie par l'air vif de la montagne, regardant du haut de leur force et de leur grandeur cette foule qu'il faut étonner, vaincre, faire rire, pleurer et tenir sous la domination du génie.

Gérard ne devait pas avoir de ces grandes ambitions; certainement, il eût voulu faire saluer son nom au théâtre par des milliers de spectateurs enthousiastes, mais ses différents essais dramatiques n'avaient pas porté fruit. Le *Léo Burckart* m'a toujours paru froid; un *Piquillo*, en collaboration de M. Dumas, dut son succès à la musique de Monpou; les *Monténégrins*, en compagnie de M. Alboize, subirent mille infortunes, et la partition de M. Limnander, consciencieuse et estimable, ne put donner du ton à ce pauvre poëme qui avait couru deux théâtres en subissant les remaniements les plus singuliers. Il faut une robuste puissance pour imposer ses idées au théâtre; mais quand il s'agit de livrets d'opéras, de ballets, adieu l'idée chère au poète! Le maître de ballets, le compositeur arrivent qui vous font passer sous le joug. Le *Charriot d'enfant,* imité du roi Soudraka, et l'*Imagier d'Harlem,* deux drames, l'un à l'Odéon, l'autre à la Porte-Saint-Martin, tous deux en collaboration avec M. Méry, montrèrent que Gérard avait l'instinct des grands effets scéniques, mais qu'il ne savait pas les réaliser absolument. Le souffle puissant de lyrisme qui circule à travers le drame indien du roi Soudraka, causa quelque surprise au public bourgeois de l'Odéon, effrayé d'entendre appeler l'héroïne : *Vasantaséna*. Peut-être la poésie fran-

çaise est-elle impuissante à rendre ces grands souffles indiens. Malgré les efforts d'une actrice à la beauté singulière, madame Laurent qui malheureusement alla jeter dans le mélodrame de précieuses qualités, l'œuvre n'eut qu'un médiocre succès, de même que l'*Imagier d'Harlem* où Gérard avait tenté d'indiquer à grands traits la légende fantastique de Guttenberg, l'inventeur de l'imprimerie. On y sentait un esprit nourri de Gœthe; si je ne me trompe, quelques détails du drame avaient été empruntés au second *Faust,* qui sera à jamais l'écueil des auteurs dramatiques.

C'était sans doute à ces gros projets qui ne devaient s'exécuter que plus tard que rêvait Gérard, sur la montagne de Montmartre; mais il trouvait sur le revers opposé de la butte de quoi rafraîchir son esprit plus porté vers les petits détails domestiques : la nature riante, les mœurs populaires, les bals publics, le château des Brouillards, le moulin de la Galette. Montmartre est une petite ville de province, à la porte de Paris, une sorte de Pontoise. Pas de voitures, pas de police, pas de monde dans les rues tranquilles; de petites habitations entourées de jardins, de petites boutiques qui sentent la province. Chacun a l'air de s'y connaître. Un observateur au court regard y sent tout son monde sous la main : on y parle des pompiers, des conseillers municipaux et du maire. Quel est le citoyen de Paris qui s'occupe du maire de son arrondissement? Les enfants de Montmartre ne ressemblent pas aux enfants de Paris. Ils ont des façons de jouer entre eux qui font penser aux rondes des enfants de province. Pour toutes ces raisons et bien d'autres, Gérard se plaisait dans ce Montmartre particulier,

qui n'existera plus demain, et qui avait sa physionomie franche sous Louis-Philippe. Il aimait à s'y promener entre les haies en fleurs, à côté des grisettes qui vont à la balançoire du moulin de la Galette. Il écoutait les propos des lessiveuses au lavoir (il y a un lavoir en plein air à Montmartre). Dans Montmartre, il ne se sentait pas si isolé qu'à Paris, au milieu de la foule fiévreuse courant à ses plaisirs ou à ses affaires. Comme il parcourait fréquemment le territoire de la commune, il connaissait presque toutes les figures; c'était une sorte de famille pour le pauvre humoriste.

Il y avait surtout sur le boulevard extérieur, entre la barrière des Martyrs et la barrière Rochechouard, un singulier endroit qu'il affectionnait. C'était une petite boutique noire, dans laquelle on descendait et qui contenait plus de tonneaux que de buveurs. Le maître de la maison joignait à son commerce de boissons une fabrique de cannes extravagantes.

Celui qui est passé par-là et qui n'a pas vu la boutique n'a pas d'yeux. A la montre sont les cannes les plus tourmentées de la création, en racines bizarres, contournées, pleines de nœuds et de bosses, dont la poignée représente des figures bizarres et fantastiques, avec des yeux d'émail enchâssés dans le bois. La nature et l'art se sont prêtés à ces déviations. Il faut avoir le cerveau bien sain pour se servir de ces cannes grimaçantes qui doivent communiquer rien que par le contact des pensées étranges. La ligne droite de la canne qu'un penseur agite ou promène sur le sable, contribue à activer la pensée : mais les serpents se repliant sur eux-mêmes, avec leur écorce sauvage, la langue frétillante dans la main, ne sont point

des cannes d'homme raisonnable. L'étalage du marchand de cannes donnait le vertige et détruisait toute espèce de notions historiques, quand un écriteau accroché au cou d'une de ces cannes monstrueuses et sauvages, annonçait qu'elle avait appartenu au *maréchal de Richelieu.* Autant aurait valu affirmer que l'élégant courtisan se servait d'un tomahawk à la cour! Mais les cannes n'étaient rien en regard des peintures placées au dehors. Sur plusieurs cartons s'étalaient des dessins de buveurs, en habit bleu de ciel, au nez rouge, qui recevaient invariablement en pleine figure des jets de boissons singulières s'échappant d'une bouteille. D'autres tableaux représentaient d'aimables compagnons se prenant aux cheveux, se cassant des bouteilles sur la tête, le tout dessiné comme par un enfant Ioway, avec des couleurs primitives et barbares.

L'intérieur du cabaret répondait franchement à l'extérieur. Pas de carreaux, mais de la terre battue; des tables basses et des bancs de bois. D'un côté, pour mur, de gros tonneaux, sur le ventre desquels étaient collées des peintures naïves, sorties du même pinceau que celles de l'extérieur. Le jour y entrait à peine et n'éclairait qu'à regret les boissons alcooliques qu'y prenaient des ouvriers entassés. Gérard aimait les endroits bizarres, et celui-là est certainement (car il existe encore) un des plus singuliers du Paris des barrières. On y débite je ne sais quel *gin*, quel *tafia* ou quel *schïdam* — et Gérard, un petit verre devant lui, revenait souvent au cabaret, non pour la boisson, mais entraîné fatalement par une sorte de mandragore en racine tordue, qui poussait ses idées au bizarre.

Cette mandragore que j'ai achetée en souvenir de l'humoriste, je la dépeindrai d'un seul mot : — c'est un Apollon tombé dans le feu. La barbe, les habits, la figure, la canne sur laquelle elle s'appuie, en font un des phénomènes les plus singuliers, qui aurait intéressé Geoffroy Saint-Hilaire lui-même. La mandragore, issue d'une vieille racine de vigne, intéressait démesurément Gérard qui, en descendant des buttes Montmartre, allait tous l matins lui rendre hommage comme à une idole. L'ı rit préoccupé de cosmogonies, la tête pleine des singulié divinités qui président aux cultes de l'Orient, Gérard s'imaginait peut-être que cette mandragore, digne de figurer en tête des œuvres d'Hoffmann, renfermait quelque dieu mystérieux. On était alors sous la République, et aux tiraillements qui se faisaient de part et d'autre, les gens du peuple devenaient défiants. L'homme en habit noir et en chapeau qui fréquentait le cabaret sans rien dire et qui avait l'air d'écouter, froissa un jour les buveurs du lieu. — C'est un mouchard, dirent-ils, et ils lui auraient fait un mauvais parti, sans un ami qui, passant par hasard devant le cabaret et entendant tout ce bruit, parvint à tirer Gérard d'affaire.

Ces dangers, loin d'arrêter Gérard dans sa curiosité à sonder les *mystères de Paris*, ne faisaient qu'activer sa passion à courir les endroits mal fréquentés ; mais j'ai hâte de dire combien cet esprit délicat comprenait la vie honnête et les mœurs régulières. C'est par une curiosité toute artistique qu'il se plaisait au bas de l'échelle sociale, et par une sorte de réaction intérieure qui, à travers ces misères, lui montrait un idéal mystérieux qu'il a voulu connaître trop vite.

Montmartre ne lui apparut pas toujours sous le côté des carrières, des rôdeurs de barrières et des endroits suspects, et une des grandes joies de sa vie fut évidemment le jour où il reçut cette lettre, datée de l'abattoir, le lundi gras de 1850 :

Monsieur,

Je vous demande un cent de pardons de la liberté que je prends de vous instruire qu'ayant été voir votre jolie pièce des *Monténégrins* au théâtre de l'Opéra-Comique, que j'aime beaucoup, et ayant voix délibérative au conseil du bœuf-gras de Montmartre, pour le mardi-gras prochain, où on nous a demandé nos voix sur les costumes à prendre, en tel cas, j'ai opiné pour celui des Monténégrins, qui m'avait beaucoup plu, et l'ai fait adopter pour ma part, ce qui fait que vous les verrez à la fête et dans le programme que je viens de faire insérer dans le *Siècle* de ce jour et autres journaux de ma couleur : *républicain modéré*. Et je vous prie, de plus, que si vous venez à Montmartre pour cette fête, que je vous invite de venir chez moi, où nous aurons un petit festin d'amis en costumes, et nous nous amuserons bien; et j'espère avoir d'autres de vos amis du théâtre et de la pièce. Nous rirons tous ensemble tant que nous pourrons, et rirons bien, car, comme on dit : *Tout auteur, tout farceur!* Et des musiciens! — C'est à cinq heures le dîner. Le mot d'ordre est : *Gaieté! et d'aplomb, faut rire!*

En attendant l'honneur de la vôtre, je suis, Monsieur, votre très-humble et bon serviteur.

M...,
Boucher à Montmartre.

Par cette lettre et la réponse qu'il fit insérer au *Messager des théâtres*, Gérard montrait le plaisir qu'il trouva

dans cette invitation, à laquelle il répondit, à table, le speech suivant, qu'il a eu soin de nous conserver :

Messieurs,

Je suis flatté et sincèrement reconnaissant de votre bon souvenir. Le choix que vous avez fait des costumes monténégrins n'est pas seulement agréable pour moi, comme auteur, il part aussi d'un excellent sentiment politique, au moment surtout où ce brave peuple du Monténégro vient de faire aussi sa révolution et de conduire avec respect hors des frontières son *vladika*, lequel était à la fois le pape et le souverain du pays, ainsi que le *Siècle* et autres journaux *républicains modérés* nous l'apprennent.

Il n'est pas moins honorable pour la commune de Montmartre d'avoir conservé et restauré cette antique cérémonie du bœuf-gras, tradition sainte de nos aïeux les Gaulois, respectée jusqu'ici, même par la monarchie et l'empire. Paris doit être jaloux d'une telle résolution, qui devient la critique de la parcimonie ou du mauvais vouloir de ses autorités.

Vous avez pensé, Messieurs, que l'on pouvait encore se réunir cordialement et se livrer, même en république, à cette bonne gaieté française, qui n'est pas moins indestructible chez nous que le sentiment de l'indépendance. Cette idée vous honore et ne peut manquer de devenir, pour votre commune, un gage de prospérité.

Il y a dans ce discours un fond de scepticisme politique, qui est bien de la même famille que le scepticisme religieux de Gérard dont je devais encore une fois blesser l'humeur inquiète.

J'étais allé lui rendre visite à la maison de santé Dubois, où l'avait fait conduire une sorte de transport au cerveau. Je le trouvai en voie de guérison. Il avait meil-

leure mine, il faisait de grandes promesses de sagesse pour l'avenir; mais je le trouvai toujours enfant, et j'emportai de cette visite l'idée pénible de l'isolement d'un homme si remarquable dans la société. C'était son isolement qui le perdait, cette vie décousue, ce foyer désert, ces nuits passées dans mille endroits malsains, dans des cabarets, à la halle, ailleurs. Il avait un logement place du Carrousel, où peu de ses amis sont entrés. Mais quel logement! Des fouillis de toute espèce, vieux meubles, vieux tableaux, vieux livres entassés les uns sur les autres, sans ordre, de la poussière partout! Un diable qui serait entré là-dedans et qui eût touché de sa béquille chaque objet, en commandant que tout fût boiteux, n'eût pas mieux réussi. Par l'aspect de cette chambre sous les toits, froide, humide, jamais balayée, remplie d'odeurs de bric-à-brac, on jugeait que Gérard y séjournait rarement. Vaguant tard par les rues, il craignait de réveiller son concierge; mais il se plaisait à entasser dans cette mansarde les folles acquisitions de la journée. Il me montra, après de longues recherches dans la chambre, un ancien parchemin, pour me prouver qu'il descendait d'une ancienne famille noble du Valois dont nous parlions souvent, étant presque compatriotes. L'Ile-de-France, la Picardie, le Soissonnais étaient des pays chers à ses souvenirs; ses livres sont remplis de doux paysages de ces provinces. Quelquefois, il cherchait à me démontrer l'analogie qui existe entre l'esprit de ces pays et l'esprit allemand; mais je n'ai jamais pu comprendre ce trait-d'union. La Picardie, l'Ile-de-France ont donné naissance à des hommes sensés, exacts, philosophiques et révolutionnaires, dont Lafontaine et Camille Desmoulins me semblent les

représentants les plus nets. Gérard retrouvait l'influence allemande dans certaines chansons populaires, d la fable correspondait à certains lieds allemands ; qu'il est difficile de connaître le chemin que suit une tradition, les transformations qu'elle subit et son réel point de départ ! Ainsi à Laon, on conte qu'une sept merveilles de la ville était jadis l'*os qui pend*. C'était un grand os de baleine suspendu sous le porche de la cathédrale, fait qui n'offre rien de merveilleux. La même tradition est répétée dans les *Contes* des frères Grimm. L'Ile-de-France a-t-elle emprunté cette merveille à l'Allemagne, ou l'Allemagne à l'Ile-de-France ? Il est arrivé certainement que la coutume, au moyen âge, étant de suspendre aux voûtes des cathédrales des objets curieux, ces mêmes cérémonies pouvaient s'accomplir à la fois dans deux pays, sans qu'il y eût imitation.

Ainsi nous passions de longues heures à discuter sur la place du Carrousel, qui offrait sous Louis-Philippe un aspect singulièrement animé : marchands de gravures, marchands de tableaux, bouquinistes, escamoteurs, marchands d'oiseaux de toutes sortes. L'endroit était merveilleux pour les esprits qui, aimant l'animation, le mouvement, les curiosités, causent en s'arrêtant devant des estampes, ouvrent de vieux livres machinalement, et ne veulent être inoccupés ni de la main, ni des oreilles, ni des yeux. Tous les arts s'étaient donné rendez-vous sur cette place, fréquentée par les avides de musées, les peintres, les poètes et les badauds. Des charlatans y disaient la bonne aventure; l'air était rempli du tambour des Tuileries, et tous les oiseaux à vendre semblaient inviter par leurs cris les acheteurs à les emporter.

Gérard aimait beaucoup les oiseaux, et plus particulièrement les perroquets. Il y a dans l'attitude penchée de ces oiseaux, dans leur plumage, dans leur paupière ridée et dans leurs yeux curieux quelque chose de chinois. Leur bavardage perpétuel, qui trouble certaines natures nerveuses, est pour d'autres, plus calmes, rempli de grotesque. Les perroquets, en se penchant vers les passants, ressemblent à ces terribles maniaques qui accrochent les gens par le bouton de l'habit et leur tiennent de longues conversations. Quoique Gérard aimât à être écouté, il s'était sans doute entendu avec un de ces perroquets, car tous deux se faisaient des confidences qui ne duraient pas moins d'une après-midi et empêchaient l'écrivain de travailler.

Jamais homme de lettres ne donna autant de mal à trouver que Gérard. N'ayant pas de domicile connu, par la raison qu'il en avait quatre ou cinq, il était impossible à un directeur de journal de le saisir au saut du lit.

La seule souricière dans laquelle on pût s'emparer de Gérard était l'*Artiste;* mais il y avait deux ou trois portes, et Gérard regardait les directeurs de journaux qui voulaient le faire travailler comme des gens sans pitié. Aussi tous les moyens lui étaient-ils bons pour échapper à leurs poursuites.

Si Gérard avait à livrer une feuille à la *Revue des deux mondes* pour le « prochain numéro », il envoyait à l'imprimerie quelques feuillets détachés, qui étaient loin de représenter l'ensemble. Le 14 du mois, le travail était rarement terminé, et la *Revue* paraît le 15.

Gérard arrivait à l'*Artiste*, tirait de son habit une pe-

tite bouteille d'encre, des plumes, des papiers froissés et des collections de notes; il travaillait avec acharnem jusqu'à ce que l'arrivée de quelque connaissance le for de prendre la fuite. De là, il entrait au café d'O y, s'installait à une table isolée et déployait tout son ma riel. A peine avait-il écrit quelques lignes, qu'un ami dressait devant lui et entamait une longue conversati

Gérard reprenait son mobilier de poche et partait. C'est alors seulement qu'il pensait à travailler chez lui; il filait le Pont-Royal, traversait la place du Carrou où fatalement les cris perçants d'oiseaux l'arrêtaient. T curieux de sa nature, il s'installait devant les bout es d'oiseleurs et cherchait à découvrir la cause du bruit des volatiles. Un jour, une simple cerise produisit une émeute: un gamin avait fourré entre les barreaux d'une cage de serins une cerise à laquelle les oiseaux ne semblaient faire nulle attention. Au contraire, un perroquet, leur voisin, témoignait par ses cris qu'il désirait entrer en possession de ce fruit. Gérard réfléchit longuement, prit la cerise et en fit part au perroquet, qui s'en empara avec avidité, et en avait dévoré la moitié, lorsque le poète se sentit pris de remords. — Ce bien n'appartient pas au perroquet, se dit-il, mais aux serins qui, peut-être, gardaient la cerise pour s'en régaler comme dessert. J'ai eu tort de la donner au perroquet.

Et il se mettait en mesure de rapporter aux serins la moitié de la cerise, lorsque quelqu'un frappa sur son épaule... Gérard se retourna et aperçut avec terreur M. B.... qui examinait depuis un certain temps les faits et gestes de son rédacteur.

— Et mon article ! demanda M. B....

Gérard pâlit et fut forcé d'avouer qu'il n'était pas fini. M. B.... ne dit rien, prit l'écrivain sous le bras et l'emmena dans les bureaux de la *Revue*. C'était la seule manière d'obtenir la fin de l'article. Gérard s'exécuta; mais secrètement il se promit de se cacher de telle sorte, qu'aucun directeur de journal ne pût à l'avenir le rencontrer.

C'est à cette époque que j'eus le malheur de froisser encore Gérard; la visite que je lui rendis à la maison de santé Dubois, me fit écrire l'article suivant dans la *Semaine dramatique*, où je devais rendre compte des livres :

Les querelles littéraires vont renaître et remplaceront pour un moment ces éternels débats politiques, si fatigants et si pénibles. Il y a une race de jeunes écrivains indisciplinés, pleins de vie et d'ardeur, qui ont quelque chose à essayer, cherchent une architecture nouvelle, solide et simple, se moquent des constructions renaissance, des bâtisses gothiques, et qui, en attendant qu'ils puissent se servir de la truelle, tiennent une pioche. Ils sont quelquefois sarcastiques, mais il sortira toujours quelque chose de leurs essais.

On prétend que ces jeunes gens sont envieux et jaloux; mais un fils n'a jamais été jaloux des succès de son père. Il se dit : Mon père a été jeune, beau et aimé. Le ridicule appartient au père qui veut être plus jeune que son fils. Tant pis pour le père qui a dépensé follement sa jeunesse et qui ne trouve pas dans l'âge mûr les plaisirs de l'expérience, de la sagesse et de la raison. Quel est aujourd'hui celui qui renierait le livre de Gérard de Nerval! Il a pourtant eu l'existence la plus agitée, la plus difficile; à l'heure qu'il est, malade, brisé par les fatigues de la vie littéraire, il est jeune encore. A quarante-cinq ans, Gérard n'a pas vieilli. Pourquoi? parce qu'il n'a pas cru aux systèmes,

aux écoles, aux adorations, parce qu'il n'a pas cru au fleuri, à l'image, à l'antithèse quand même, parce qu'il ne tor pas sa pensée, parce qu'il n'a pas étudié les difficultés la (leur en littérature, parce qu'il n'a pas perdu son t à faire le chantre des arts secondaires; enfin, parce qu'il a et pensé : les *Scènes de la vie orientale* resteront un des livres de l'époque.

Gérard me reprocha amèrement cette phrase : « *A l'âge de quarante-cinq ans, Gérard n'a pas vieilli;* » je lui avais donné trois ans de trop. Le peu de soin qu'il prenait de sa personne, ses réflexions habituelles pouvaient me tromper. Les jeunes gens ne se doutent pas combien il en coûte d'accuser la quarantaine, et les hommes y mettent au moins autant de coquetterie que les femmes.

Le séjour de la maison de santé avait remis Gérard à neuf, pour ainsi dire. Il en sortit mieux portant, la figure colorée, la physionomie plus pleine; mais dans cette apparence de santé, le médecin eût pu trouver des signes de destruction prochaine. « Dès qu'il fut fou, dit Tissot dans son *Traité des nerfs,* en parlant d'un écrivain remarquable, la nutrition recommença à se faire, il reprit sa santé et redevint gras. »

Ce fait qu'ont observé fréquemment les aliénistes, me frappa particulièrement.

Il n'était pas rare de perdre de vue Gérard pendant six mois, un an. Où allait-il? c'est ce que ses amis les plus intimes ne pouvaient savoir. Je le retrouvai à quelque temps de là dans une mélancolique librairie, qui est morte quelque temps après avoir publié *Lorely*. Le nouveau livre ne pouvait sauver de la ruine d'infortunés éditeurs,

vis-à-vis desquels Gérard employait de certains moyens qui prouvaient sa naïveté en affaires. *Lorely* lui avait été acheté non-seulement un faible prix, mais encore il fut payé en billets, pour lesquels Gérard n'avait aucun respect. Les billets de librairie ont mauvaise réputation dans le commerce, par la raison que les éditeurs riches paient comptant; aussi trouve-t-on difficilement à les faire escompter et à des conditions déplorables. Gérard avait accepté ces billets et n'en était pas plus satisfait; car, par son entourage et ses fréquentations habituelles, il se voyait contraint de garder en portefeuille des morceaux de papier de quelques cents francs qui, vu sa manière de vivre et ses besoins, ne représentaient pas seulement cinq francs pour lui. Un billet est si facile à perdre! Les poches de l'habit de Gérard étaient toujours remplies de petits gribouillis de papier, de notes, de feuillets manuscrits, au milieu desquels pouvaient sombrer les billets à ordre. Jamais Gérard ne se rappellerait le jour de l'échéance; il savait qu'il n'était pas homme à penser qu'à trois mois de là il avait quelques centaines de francs à toucher. Qui sait même s'il n'eût pas été capable de composer des vers sur le dos du billet, ou d'y coucher quelques pensées au lieu de l'endos officiel! Je le rencontrai sur ces entrefaites, et il me confia ses inquiétudes. Tout à coup, il sourit : — Je sais un moyen certain d'être payé, me dit-il; je connais un fort de la halle, un homme de six pieds et quelque chose, qui a les épaules carrées et l'air farouche, c'est pourtant le meilleur garçon du monde. Je vais lui donner le billet; si, à la librairie, on avait quelque intention de laisser ce billet en souffrance, je suis certain que, présenté par un

fort de la halle, il sera payé immédiatement. — Pourquoi ? — Parce que ces gros hommes ont une façon terrible de présenter les billets à ordre, qui fait qu'on n'ose pas les prier de repasser, et que, bon gré, mal gré, on les paie immédiatement.

Un matin, alors que je demeurais à Neuilly, au commencement de l'automne, je vois entrer Gérard, qui m'annonce que nous sommes invités à passer la journée à Enghien, chez notre éditeur Lecou, un homme intelligent, quoique Balzac l'appelât plaisamment son *licou*. Gérard, alors un peu inquiété du côté du cerveau, avait été reçu en ami, à Passy, chez le directeur de la maison de santé, M. Blanche. Nous partons pour Paris assez gaiement, et je n'aperçois aucune trace de désordre dans les idées de Gérard, lorsqu'au faubourg Saint-Denis il entre chez une fruitière, et en ressort avec une énorme grappe de raisin blanc, qui pesait une livre au moins. — On m'a défendu de boire du vin, dit-il en souriant finement, mais on ne m'a pas interdit le raisin. — Toute cette journée passée avec lui me confirma dans la certitude de l'opinion avancée par Gall que, « le cerveau étant double dans tous ses organes, un homme peut être aliéné d'un côté et sain de l'autre, et observer sa folie. » Gérard, même quand il commettait les plus grandes excentricités, gardait toujours au dedans de lui un observateur curieux, qui notait les faits bizarres et les lui rappelait plus tard. Il me raconta ainsi, sans prononcer le mot de *folie*, les singuliers événements qui l'avaient conduit chez le docteur Blanche.

Ayant passé trois jours et trois nuits à la halle, à Montmartre, partout enfin où il pouvait espérer dépenser

quelques cents francs qu'il venait de toucher, Gérard se rappela qu'on venait d'installer au Jardin-des-Plantes un hippopotame nouvellement arrivé d'Afrique. Gérard éprouva une telle admiration pour cet animal qu'il lui lança son chapeau comme on jette un bouquet à une danseuse. L'hippopotame, ne comprenant pas ce cadeau, se mit à sauter sur le chapeau, en poussant des cris qui appelèrent l'attention d'un gardien : on s'empara du chapeau vivement froissé, comme on le pense; et Gérard, tenant une espèce de loque de soie à la main, entra chez un chapelier qui eut l'intelligence de le remettre à peu près en état. Ce jour-là, ne sachant comment dépenser son argent, Gérard acheta un homard vivant et le porta chez le concierge de M. Janin, qui était à la campagne, ce qui fit que Gérard remporta son homard et le déposa, en compagnie d'une perruche, chez son ami Méry.

Les perruches et les perroquets tenaient une grande place dans l'esprit de Gérard, car je me rappelle qu'il en fut encore question à la maison de santé du docteur Blanche. Gérard m'avait écrit d'y passer, et je me rendis à son invitation. Le directeur emploie différents systèmes pour traiter la folie, l'hallucination ou l'*originalité*. Suivant Gérard, le malade passait successivement dans l'*enfer,* où il était douché, puis dans le purgatoire, s'il était supposé devoir reprendre du calme, et dans le paradis, où se rassemblent ceux qui sont dits seulement originaux.

Gérard avait passé par les trois états, et sa conduite convenable l'avait fait rentrer de l'enfer au paradis, de la douche et de la camisole de force à une sorte de liberté. Je déjeunai à côté de Gérard, en compagnie des pensionnaires de l'établissement, et je ne trouvai rien de

particulier à noter, sauf quelques plaisanteries de sa part, qui dépassaient mon intelligence. Certains coups d'œil me troublaient par leur assiduité fatigante; quelques-uns des convives se donnaient des surnoms étranges, qu'ils répétaient à outrance, et dont je m'appliquais à saisir l'esprit, sans pouvoir y parvenir.

Au dessert, Gérard soutint une longue thèse qui tendait à prouver que *nous étions tous d'anciens perroquets.* Aussi ne fus-je pas étonné, à la suite de ce repas, d'être prié par M. Blanche de passer par son cabinet.

Gérard m'avait invité à déjeuner dans l'intention de sortir avec moi; il en agissait souvent ainsi avec ses camarades, et n'osant demander une journée de liberté à son directeur, il priait ceux qui le visitaient d'intercéder en sa faveur, ce que je fis. M. Blanche devint grave en présence de cette demande. — Je n'y verrais pas d'inconvénient, me dit-il; mais aussitôt sorti, Gérard va boire, et tous les effets du traitement peuvent être aussitôt détruits. » Il me pria de ne pas quitter son pensionnaire de la journée et de le ramener à Passy le jour même. J'acceptai cette mission, qui rendit Gérard joyeux; mais à peine sortis de la maison de santé : — Je vous laisse, dit Gérard. — Où voulez-vous aller? — A Auteuil, où j'ai affaire. — Ce n'est guère le chemin de Neuilly, où moi-même je suis attendu. Comment faire? M. Blanche m'a recommandé de ne pas vous quitter. — Eh bien, dit Gérard, je vous retrouverai à quatre heures à la librairie Lecou. — Je le veux bien, si vous me donnez votre parole de ne pas boire? — Je vous le jure.

Nous nous quittâmes ainsi, et je fus étonné, à l'heure précise, de rencontrer Gérard au rendez-vous; il était

gai, et je pouvais presque affirmer qu'il avait tenu sa promesse. Le voilà en bon train de guérison, pensai-je; car rien dans sa conversation ne trahissait ces désordres du cerveau qui apparaissaient de temps en temps, irrégulièrement, comme les feux follets la nuit dans la campagne. L'heure était venue de le ramener à Passy, et je trouvai Gérard très-docile à conduire. Nous traversions la grande allée des Tuileries, lorsque Gérard s'arrêta tout à coup. — Vers le septième ou le huitième arbre à gauche, dit-il, il y a enfoui un trésor du temps des Médicis. — Voilà le feu follet, me dis-je, en le regardant en face. — Comment connaissez-vous l'existence de ce trésor? — Etant enfant, je venais jouer ici, dit-il, et il ajouta comme preuve décisive : tous les enfants le savaient. — Ah ! m'écriais-je, n'osant répondre, pris de pitié pour le pauvre humoriste détraqué. — Du temps de Louis-Philippe, reprit Gérard, M. de Montalivet a fait faire des fouilles, mais il n'a pu découvrir le trésor.

Les Tuileries, comme je l'ai su plus tard, avaient une fatale influence sur l'esprit de Gérard, qui, passant un jour près du grand bassin, vit tous les petits poissons rouges sortir leur tête hors de l'eau et lui faire mille politesses pour l'engager à les suivre au fond du bassin. — La reine de Saba t'attend, lui disaient-ils. Gérard se montra très-flatté de la passion de cette reine, en entendant ses émissaires, les poissons rouges, lui faire de telles propositions. — Mais, disait-il, en me rendant à la proposition de la reine de Saba, j'ai craint de blesser la vanité de Salomon, et je n'ai pas accepté.

Telles étaient les visions de ce charmant esprit qui, depuis une quinzaine d'années, se nourrissait le cerveau

de rêveries dont il a rarement souffert. Je l'ai rencontré plus souvent seul qu'en société, le pas alerte, traversant le jardin du Palais-Royal, l'œil souriant à ses imaginations intérieures. On l'arrêtait; sa physionomie changeait tout à coup : c'était un homme qu'on tirait d'un rêve agréable et dont les yeux tenaient du réveil et de l'étonnement.

Quelquefois, dans la narration, Gérard tirait de sa poche un sou romain ou une petite médaille de Néron qu'il regardait avec complaisance. — Que faites-vous de cette médaille, Gérard? — Avec son sourire habituel : — Je ne manque pas de la mêler avec des sous en payant au café. Cela sert, ajoutait-il, à faire la connaissance des dames de comptoir.

Ce mot montre un fond de galanterie qui le poussait quelquefois à rechercher la société des femmes. Au convoi de la femme d'un de ses amis, madame A. H., il était le seul dont la figure fût sillonnée de grosses larmes.

Comme il m'offrait de me faire cadeau de sa petite médaille romaine, et que je la refusais : — Ne craignez pas de me priver de cette médaille, dit-il, je connais un champ où elles poussent.

Il voulait, sans doute, parler de son Valois chéri où les Romains ont enterré avec les os de leurs morts nombre d'armes, de poteries et de pièces de monnaie.

Un de ses amis, le peintre Châtillon, plus poète que peintre, car il a chanté les environs de Montmartre dans de charmants vers pleins de sensibilité, me racontait que pendant quelque temps, en revenant le soir chez son concierge, il ne manquait pas de trouver une couronne de sureau un jour, un autre une branche d'if, le lendemain une couronne d'immortelles, une autre fois

une branche de cyprès. C'était Gérard qui chaque soir apportait un souvenir à son ami; le peintre accrochait tous ces funèbres *souvenirs* dans son atelier, sans y attacher d'importance; mais c'étaient les derniers cadeaux de Gérard !

Gérard représente l'isolement un peu égoïste de l'humoriste. Peut-être une compagne fidèle eût-elle contribué, par l'ordre à l'intérieur, l'amitié et les soins, à équilibrer les forces flottantes de ce cerveau, dont la dernière combinaison a été la mise en scène lugubre de la rue de la Vieille-Lanterne (1).

La vie nocturne, les études perpétuelles, le cabaret, l'existence mal assise, l'isolement dans la société, ce puits artésien que Gérard creusait sans cesse dans son cerveau, pour en tirer plus d'œuvres que la nature ne lui avait permis d'en faire jaillir, ont amené des esprits plus féconds et mieux organisés que le sien à des troubles d'intelligence que les médecins ont consignés dans leurs ouvrages sur les maladies des gens de lettres.

Gérard n'avait à son service qu'un petit bagage. La faculté qu'on appelle *imagination*, ou plutôt *invention*, lui manquait complétement : ou il se perdait dans le pays des chimères, ou il revenait à l'observation de lui-même, qui est un terrain peu fertile, dont un grand esprit comme Montaigne a pu tirer un livre, mais un seul, écrit à loisir, fruit des études, des observations et des réflexions d'une vie sage.

(1) Il a pensé, sans doute, plus d'une fois au charme de la vie domestique : la preuve n'en est-elle pas, quand en 1849, il me reprochait d'avoir mal compris sa nature, et par là de nuire « à l'espoir légitime pour lui d'*un honnête établissement.* »

Montaigne était riche, Gérard avait besoin de produire pour vivre !

—

III

Les amis de Gérard, Antony Deschamps et le docteur Blanche, m'ont mis à même, par une correspondance curieuse qu'ils m'ont communiquée, de jeter quelque jour sur les dernières années de la vie inquiète de l'humoriste.

« Une fois débarrassé de mes inquiétudes, écrivait en voyage Gérard au docteur Blanche, je sortirai, selon le conseil d'Antony, de cette disposition à n'écrire que des impressions personnelles, qui vient de ce que je tourne dans un cercle étroit. »

Cette simple phrase seule servirait à faire juger l'écrivain qui, se sentant peu d'invention, comprenait le danger d'éponger ses impressions personnelles pour les égoutter sur le papier. Rien de plus dangereux que ce métier d'humoriste, qui a fait mourir Sterne de la poitrine, qui a rendu Swift fou, qui a enlevé Hoffmann encore jeune à la vie, et bien d'autres. Ces hommes-là n'ont plus ni joies ni mélancolies à eux. Un sourire, une larme, ils l'attendent comme un chat guette une souris. Qu'on ne s'étonne donc pas de voir les grands esprits comiques d'une navrante tristesse. Leurs propres sensations, ils les

ont données à la foule, et Pierre Schlemil, si malheureux d'avoir vendu son ombre, n'a pas passé par leurs amertumes. Il me semble en pensant à ces hommes, à Molière lui-même, qu'un beau tableau a été accroché dans un salon et que le propriétaire a recommandé à la cuisinière d'en prendre soin pendant son absence. Ignorante en peinture, elle le lave tous les jours et elle le frotte avec son torchon comme une bassine de cuivre : le vernis s'enlève peu à peu, puis les glacis, le tableau devient plus propre et plus *neuf;* la cuisinière, encouragée dans son travail, frotte toujours, les contours des personnages s'effacent, et aussi le fond du tableau. Un jour le propriétaire revient de voyage et ne trouve plus que quelques traces de son précieux tableau. Il en est de même des humoristes dont les sensations intérieures s'écaillent, se fendent, perdent leurs glacis et sont détruites peu à peu par ce caustique dévorant qu'on appelle l'observation de soi-même. J'ai pu connaître quelques grands esprits, et, à côté d'eux, d'autres figures moins célèbres. Tous sont morts à la peine : Balzac, Frédéric Soulié, Souvestre, Eugène Sue. C'étaient tous les quatre, physiquement, des gens pleins de force ; mais le travail a dépassé leurs forces. L'un d'eux, Emile Souvestre, a vécu d'une vie tranquille, marié, entouré de sa famille, à l'écart des tourmentes littéraires, tenant plutôt du pasteur protestant que de l'homme de lettres au dix-neuvième siècle. Malgré les soins de la famille, une vie exempte des terribles orages tels que ceux qu'a connus Balzac, Souvestre se mourait de travail dans la force de l'âge. Comment Gérard aurait-il pu résister, lui qui n'avait pas la millième partie de l'*invention* de ces quatre hommes?

Le *loisir* est un mot à rayer du Dictionnaire de l'Académie, à moins que les académiciens ne veuillent le conserver pour leur usage particulier. La race actuelle des écrivains militants, de ceux qui font grande notre réputation en Europe, ne connaît pas ce mot de *loisir,* si nécessaire au développement de l'intelligence. La Société des gens de lettres, dont le but est de toucher des reproductions dans les journaux des départements, ne sera sauvée ni par les subventions des ministères, ni par des entreprises littéraires, ni par l'abolition de la contrefaçon (1). L'abolition de la contrefaçon n'a rien amené de sérieux, et les libraires, qui en auraient pu profiter, ont commis la plus grande faute en faisant ce qu'ils devaient faire vingt ans plus tôt, en inventant le format économique, qui a créé des lecteurs, et qui ne peut créer que de mauvais auteurs. Vingt ans plus tôt, le livre à un franc eût lutté de bas prix avec les marchés de contrefaçon de toute l'Europe : les contrefacteurs belges, allemands, suisses ne pouvaient suivre les éditeurs parisiens sur ce terrain. A cette époque la France vendait trop cher ses livres. Quand elle fut débarrassée des concurrents, elle publia des livres à un excessif bon marché, qui ne pouvait que nuire aux écrivains français. C'eût été une question digne d'occuper le comité de la Société des gens de lettres, qui, en suivant les excellentes bases de la Société des auteurs dramatiques, n'avait qu'à diriger entièrement les opérations de ses membres.

(1) Je ne trouve de solution à cette grave question que dans quelques idées émises par M. Hetzel dans son beau mémoire : la *Propriété intellectuelle et le domaine payant* à Bruxelles. Les tentatives qui n'ont pas abouti à Bruxelles en faveur de la propriété intellectuelle se représenteront un jour; mais il serait indispensable de publier des monographies d'écrivains modernes, comme l'ont fait les chambres de commerce pour les ouvriers, afin d'éclairer les membres sur la situation des lettrés. (Note de 1860.)

Un éditeur inventait le volume à un franc : immédiatement la question devait être étudiée au sein du comité de la Société des gens de lettres. Cette combinaison est-elle favorable au développement de la littérature ? Oui ou non. *Oui*, en déduire les raisons dans un mémoire adressé à tous les membres de la Société. *Non*, leur en démontrer les dangers.

Il manqua à la Société des gens de lettres un de ces puissants organisateurs comme Beaumarchais, qui un jour, ne pouvant supporter le joug des comédiens, régla les droits d'auteur et empêcha désormais un Corneille futur de faire mettre une pièce à son soulier par le savetier du coin. Tout ceci touche plus directement à Gérard qu'on ne le suppose. Il était un des membres les plus remarquables d'une Société qui ne rend guère service qu'aux veuves et aux enfants, quand l'homme, après avoir couru toute sa vie à la recherche d'un idéal fugitif, tombe harassé pour ne plus se relever. Timide et mauvais organisateur de sa vie, on pense quelle triste spéculation Gérard fit de ses œuvres. A l'époque où il publia ses *Scènes de voyage en Orient*, qui obtinrent un réel succès dans la *Revue des deux mondes*, le format dit Charpentier était dans toute sa vogue. Pour bien faire comprendre la situation d'un écrivain, il faut pourtant aligner des chiffres. Si Gérard toucha trois mille francs de la *Revue des deux mondes*, ce fut tout. Son voyage avait duré plus d'un an ; or, le dernier des commis-voyageurs refuserait ces appointements. Quelle sorte de voyage peut-on entreprendre en quinze mois avec trois mille francs ? Les gens positifs disent aux écrivains : « Heureux hommes ! vous êtes libres, vous faites ce qui vous plaît,

vous voyagez, vous êtes toujours en fête! » Les *fêtes* de Gérard consistaient à voyager, à répandre l'intelligence française à l'étranger et à rapporter des souvenirs de voyage dont certainement il ne retirait pas les frais. Les écrivains se plaignent doucement. — Vous avez la librairie, dit le directeur de journal, de même que l'éditeur répond : Vous avez le journal. Voyons ce que représente la librairie : le libraire Charpentier donnait alors *cinq sous* par volume à tous les auteurs. Cinq sous à Musset, à Hugo, à Balzac, cinq sous comme au Juif-Errant, cinq sous à la condition qu'une fois portant l'estampille de sa maison, le livre ne pouvait plus entrer dans un autre comptoir, donc cinq sous pour toujours. Balzac, pour rentrer dans la possession de son œuvre, fut obligé d'abandonner tous les droits perçus jusque-là. M. Victor Hugo s'en tira, mais Alfred de Musset et Gérard furent liés pour la vie au libraire Charpentier, devant qui la concurrence devait se dresser un jour, qui pouvait négliger son commerce, ne pas se plier aux exigences du public et léser l'écrivain dans son œuvre autant que dans son intérêt. *Cinq sous* par volume ne semblent-ils pas dérisoires en présence du prix de trois francs cinquante? Moins que le douzième pour l'homme qui a créé, inventé, qui a fait travailler compositeurs, imprimeurs, brocheuses, qui par son travail fera qu'un jour l'éditeur, le maître imprimeur, le brocheur, le fondeur en caractère, le marchand d'encre se retireront des affaires avec maison ayant pignon sur rue, tandis que lui, le metteur en œuvre de tant de bras et de tant de fortunes, en sera réduit à mourir à l'hôpital.

Il suffit d'avoir passé quelques années au sein du co-

mité de la Société des gens de lettres pour compr
où en arrivent ceux qui, ayant conservé la vie, ont]
la santé et le talent. Ce sont des revenants dont les
velles générations ont oublié le nom, de pauvres v
lards traînant leur misère, qui ont entassé jadis vol
sur volumes, et demandent un peu de pain pour
vieux jours. Les soldats qui ont combattu glorie
ont les Invalides; il y a des lieux de retraite pou
ouvriers; les écrivains n'ont rien que la pitié infertile
leurs confrères, qui, combattant au milieu de la
ne peuvent s'arrêter aux cris de ceux qui tomb nt.
ceux qui ont passé dans ce comité le sentent;
reux esprits trouvent des calmants; dans ces
années, les présidents ont essayé d'intéresser le gou
nement à la situation précaire d'une Société qui
gloire active de la France intelligente, mais les remè
sont insuffisants (1). Aux hommes méritants qui ava
donné des gages pendant une quinzaine d'années, il fa
des places, des missions, des voyages. — A un r
cier? dira-t-on. Sterne était ministre protestant et

(1) La même question était posée, le 9 août 1860, à la distribution des prix du Concours général, par M. Rouland, ministre de l'instruction publique, dont les paroles généreuses n'ont pas besoin de commentaires: « On parle volontiers, en termes pompeux, des droits de l'esprit humain, des conquêtes qu'il a faites, des efforts auxquels il se consacre pour pousser en avant la civilisation moderne. On admire les divins accords du poète et les brillantes révélations de l'historien, les enchantements du théâtre et les prodiges de la science et de l'art. On veut et les pures distractions de l'âme et les satisfactions de la vie matérielle. C'est bien. Mais on ce que coûtent au poète, à l'historien, à l'homme de lettres, au savant, ... jouissances dont le monde s'enivre et les découvertes dont il s'enrichit? Sait-on ce qu'il leur a fallu d'énergie et de sacrifices pour creuser le sillon d'où sort quelquefois la renommée, mais où gît souvent la misère? La France est une nation généreuse, qu'elle agisse donc suivant la noblesse du cœur! Qu'elle réclame elle-même au profit de l'enseignement, de la littérature, de la science et des arts, des dotations suffisantes pour que l'Etat puisse, de la base ou sommet de la pyramide autour de laquelle s'agitent les travailleurs de l'intelligence, diriger et soutenir ceux qui cherchent, qui luttent, qui s'épuisent et qui souffrent. »

t des discours pleins de charité. Je ne citerai pas
;s noms. L'humoriste Sterne, entouré d'ennemis de
'ant, poussant la liberté d'écrire jusqu'à la gaillar-
'est devenu l'*immortel* Sterne qu'après sa mort.
ı nécessité d'appeler les gens de lettres aux affaires,
rait être le titre d'un travail important pour les
s s écrivains. Je ne prétends pas que dans les
·es ; aées de la vie de Gérard, il eût été prudent
a re de le charger d'une mission diplomatique.
;me sentait son insuffisance. Dans une lettre adres-
docteur Blanche, Gérard avoue que la mission en
qu'il a sollicitée au ministère de la marine lui fait
l craint de n'être pas à la hauteur; mais en 1853,
ıit aller à Berlin « surtout, où l'étude des monu-
et des découvertes orientales de M. Lepsius me
sans doute à m'acquitter en partie touchant la
ı que vous savez, » écrit-il à son ami le docteur.
3, il était déjà trop tard : Gérard suivait la pente
ans pouvoir s'arrêter. Ce n'est pas quand l'artiste
isé qu'il convient de le combler de faveurs dont il
; que faire. M. de Vigny a noblement exprimé ces
; dans ce douloureux drame de *Chatterton*, qui
ıl aux oreilles du public quand on a l'audace de
ndre. La société tout entière se sent accusée et
lle devant le suicide du poète. En écrivant la fin
e lamentable agonie de Gérard, je sais combien
ue de gens qui ne veulent point connaître le noir
ie. — Pourquoi ne chantez-vous pas les roses?
on. — Parce que les Saadi, qui ont chanté les
n'ont pas poussé absolument à la civilisation de
; parce que chacun doit ramasser ses morts, et

que de la vie d'un poète, il ressort toujours quelque seignement. — Mais c'était un fou ! — Il s'agit de montrer quel germe la poésie a pu développer dans cerveau malade.

Quand on aura lu les fragments de la corr de Gérard, je concluerai, et ce ne sera pas légèr de longues conversations avec ceux qui l'ont conn propres aveux, la connaissance que j'avais de l'h et de ses œuvres m'ont donné des jalons précieux, depuis longtemps sont posés dans mon esprit.

Les premiers effets du sage traitement du doc Blanche produits, Gérard partit pour l'Allemagne, promettant à ses amis de leur écrire, et tenant parole. Il voyageait à petites journées, s'arrêtant dans chaque ville, suivant sa fantaisie. Je découpe ce fragment d'une lettre datée de Bar-le-Duc, 15 juillet 1853 :

« J'ai écrit à Antony des choses assez tristes; qu'il oublie. Tout le mal vient de mes réflexions; tout le peut en sortir aussi. »

Il sentait son état, quoiqu'il ne voulût jamais l'avouer, et il se rappelait les passages qui avaient pu attrister ses amis. Une lettre datée de Cassel montre bien les souffrances qui l'assaillaient. Le docteur Emile Blanche s'était marié récemment :

. . . .
. . . .

« Je m'interromps, en pensant à votre mariage, pour vous dire qu'à Leipsick, sur la place, en face de la statue de Hahnemann, j'ai vu un joli petit enfant dont j'ai demandé le nom. On m'a répondu : Emile. Que ce soit donc un présage. — Pardon, je dois convenir qu'il m'est tou-

ours resté pendant mon voyage un fond d'idées superstitieuses. Ma santé est-elle aussi bonne que je le crois? C'est ce qui doit se prouver par mon travail. »

. . . .

« Je pleure en vous écrivant ceci, et ce n'est pas en signe de regret. Comment saurai-je si j'ai eu tort ou raison, si je suis bon ou méchant? Ecrivez-moi, mon cœur se détend en songeant à vous, en songeant à lui (1); écrivez-moi ce qu'il faut faire, car je souffre bien, et c'est du cœur. S'il y a toujours un moment pour se repentir, eh bien ! je me repens ; mais je marche encore dans les ténèbres, et c'est votre réponse et votre conseil que j'attends. »

La fin de cette lettre est écrite, en effet, en caractères navrants qui prouvent l'émotion de Gérard.

A Leipsick, au 30 juillet, le moral de Gérard était déjà relevé par les lettres affectueuses et fermes qu'il recevait de son ami le docteur. Je n'ai pas lu les lettres de M. Blanche; mais à travers la correspondance de Gérard je sens combien, même à deux cents lieues de Paris, il est influencé par les recommandations du médecin. Il faut du *dompteur* dans l'aliéniste.

« Mon cher Emile, je vais à la poste espérant que vous aurez pu m'envoyer la chose que je vous ai demandée de Bamberg. Si la lettre n'était pas parvenue, ce serait la valeur de cent florins. Adressez-moi cela à Weimar, chez Listz, si quelquefois cela n'était pas parti. J'ai fini par me décider à y aller, me sentant assez bien portant, depuis un mois de solitude, pour pouvoir voir un peu de

(1) Le docteur Blanche lui avait fait quelques reproches relatifs à sa conduite vis-à-vis de son père.

monde. J'ai à peu près ce qu'il me faut, m'étant un
remonté à Strasbourg par quelques détails oubl
reste, c'est fort simple : ce sont des fêtes mu es,
ont lieu à la Wartburg, en souvenir des maîtres cha
teurs. Dites à Antony que cela m'intéressera, surtout
cause de lui, et je tâcherai de définir Wagner de faço
ce qu'il n'ait rien à dire. Jusqu'ici je n'ai vu que
opéras connus : *Fidelio*, *Don Juan* et le *Prophète*,
Dame Blanche bien chantée en allemand; m je
sens fort disposé en faveur de la musique, et m
ries, que je n'expose pas souvent, se rapportent
celles de Richard Wagner.... »

J'oubliais une lettre de Bamberg, cinq jours auparavant :

« Sauf une petite rechute de régime, j'ai manifesté tempérance dans tous les pays à bière que je viens de traverser; je suis frais comme une rose, et j'ai la fi *culottée*, comme disent les artistes, par le bon air, l'e cice et le soleil. Ce n'est pas qu'il ne pleuve assez so vent, mais alors je travaille, comme je viens de faire avant déjeuner. Je suis content de ce que je fais, ce qui est le principal, car autrement comment me tirer de peine, et je suis d'autant plus heureux d'avoir suivi vos conseils en ne publiant rien depuis quelques mois. Je n'ai pas besoin de vous dire ici que je vois sûrement les choses — et que la réflexion et la santé m'ont fait comprendre, mieux qu'avant, tout ce que je dois à vos soins et à votre parfaite rectitude d'esprit. Vous avez été surtout le médecin moral, et c'est ce qu'il fallait. »

Bientôt il revint à Paris, et le 27 novembre 1853, Gérard écrit à un de ses cousins, M. G....é, commerçant à

qu'il « va bien et se sent tout-à-fait guéri d'une
l'exaltation due à ses travaux et à ses nombreux
s. » Il voudrait aller passer quelque temps chez
ar, dit-il, je sens que l'air du pays me ferait grand

ines idées commerciales étaient venues à Gérard,
ute : « Si vous êtes toujours associé de la maison
, de Bordeaux, je serai heureux de mettre à votre
quelques idées ou inventions que j'ai conçues. »
était de Gérard comme de Balzac, comme de tous
nds travailleurs d'aujourd'hui, qui tous ont des
mmerciales. Pauvres grands hommes ! qui ne se
pas assez grands par leurs œuvres, et qui rêvent
entions, des découvertes industrielles. Jetés dans
e plus préoccupé d'*industrie* que d'*art*, mal payés,
nt plus que leur travail ne rapporte, étonnés des
nsidérables qu'amène l'industrie, ils sont tous
moins tentés de se lancer dans des spéculations,
r amasser, mais pour faire profiter l'Art des loi-
à la fortune.
rcourant le dossier de Gérard, je trouve une let-
ousin, M. G....é, qui explique celle de Gérard.
in, ancien pharmacien, s'était livré à la fabrica-
l'eau de Seltz, puis du vin de Champagne, et ce
nandait Gérard, consistait à devenir à Paris le
ndant de la maison de Bordeaux. L'honnête fa-
y eût consenti volontiers, mais tous ses vins
expédiés en Amérique, et il répondait à Gérard
re dont je veux citer un fragment, parce qu'en
mps qu'elle donne quelques détails sur le céna-
érard fut introduit jeune, elle montre un cœur.

généreux et un honnête homme qui a conservé le des arts.

« Parlons maintenant de vous et de nos amis, rép dait le fabricant de vin de Champagne. Ces détails vous me donnez m'intéressent toujours, vous le sav car je n'en ai oublié aucun. Je lis Théophile to jours dans la *Presse*, et c'est bien toujours là le T phile Gautier que j'ai connu dans l'atelier de Du et que j'aimais tant. Vous ne sauriez croire le plaisir q j'éprouve, moi *bourgeois,* je devrais dire demi-bourge à apprendre des nouvelles de ces aimables artis a qui j'ai passé des moments si agréables : Du Bion, Nanteuil, Petrus, puis ce pauvre Boucha , Va- bre, Léon Clopet; il me semble que c'est d'hier que je les ai perdus de vue, et cependant voilà vingt et un ans que j'ai quitté Paris et dix-neuf que je ne vous ai vu. Notre amitié, comme vous le dites, n'en est pas vive pour cela, et dans ma vie, moins agitée que la vôt je ne cesse de me rappeler ces bons moments que no avons passés ensemble, et je suis heureux quand je parler de vous avec quelque ami d'Agen qui vous a c nu. Vous avez si souvent promis de venir me voir, je n'ose guère compter sur votre promesse. Cependant, je n'ai pas besoin de vous dire le plaisir que vous me feriez. Ma femme et mes deux filles vous connaissent comme si elles vous avaient vu, par tout ce que je leur ai dit de vous, et il leur tarde autant qu'à moi de vous embrasser. Prenez donc une bonne fois la résolution de venir.... »

Gérard alla-t-il chez ce bon parent? Rien ne le témoigne. En sceptique qu'il était, il pensa sans doute qu'a-

-ès la joie des premières embrassades, il étonnerait son ›usin par ses façons de vivre trop indépendantes.

Dans une lettre à M. Dublanc, du 27 novembre 1853, voit Gérard tâchant de faire un effort sur lui-même :

« Tu sais combien les goûts de solitude de mon père nt influé sur moi (1). Les souvenirs de mon oncle et de a tante se sont ravivés dans mon cœur pendant une pé- de de cette singulière maladie, qui est pour moi l'âge tique, et dans laquelle on n'a vu sans doute que les parences de l'égarement. Aujourd'hui, jour anniver- -e de celui où ma pauvre mère est morte en Silésie, vant le drapeau de la France, mais laissant son fils helin, je me suis promis de vivre enfin sérieuse- ent. »

En 1854, ses goûts de voyage le reprennent, et il re-

(1) Par ce simple détail, on a la clé du singulier état de Gérard, qui l'a cons- lui-même quelque part : « Epanchement du songe dans la veille, » disait-il. tempérament bizarre, il le tenait de son père, qui avait des *goûts de solitude.* doit trouver place une grave question, celle de l'hérédité des maladies ner- ses, que je ne saurais mieux expliquer que M. Moreau, de Tours, dans son ıeux livre de la *Psychologie morbide.* Pour le savant aliéniste, l'intelligence et iotie ne sont séparées que par un étroit trait-d'union; et en même temps cette ›ite planche, sur laquelle l'artiste doit traverser les précipices de la vie intel- ınelle, est la condition de son génie et de son talent. S'il se promenait tran- ›ment sur la terre ferme de la raison, il n'aurait ni génie ni talent. « Nous ›ıdérons les maladies des centres nerveux comme une condition héréditaire pre à favoriser le développement des facultés intellectuelles, » dit M. Moreau ı Tours, qui ajoute encore : « Si cette proposition est vraie, la plupart des indi- s doués d'une intelligence supérieure, ou seulement placés au-dessus du ımun niveau intellectuel, devront compter parmi leurs ascendants, parmi les embres de leur famille, soit des aliénés, soit des personnes sujettes à des af- ctions du système d'organes préposé aux fonctions de la vie de relation. »

Le père de Balzac, était très-singulier (voir les *Excentriques,* 1re édition. — aris, Michel Lévy, 1852, pages 191 et 192); le père de Gérard avait des goûts e solitude : voilà deux enfants qui, en naissant, reçoivent le douloureux bap- ıme héréditaire du génie et du talent. Le public, qui frémit aux exercices des quilibristes suspendus en l'air, ne s'imagine pas que les hommes distingués on lui montre dans les rues, accomplissent à chaque heure de la journée des rcices bien autrement périlleux. Le clown peut se *fracasser* le crâne, tout est ııı ; l'autre se *fracasse* le cerveau.

part pour l'Allemagne. Dans une lettre datée de l
de juin 1854, adressée au docteur Emile Blanche, (
écrit :

« Au moment de m'enfoncer dans la verte Allem
je sens qu'il me manque un habit sérieux pour me
senter dans les cours, si l'on m'invite ou si je me l
inviter. Nous verrons ce qu'il conviendra de faire
l'occasion. Je m'abstiendrai des grandeurs autant
possible, et je me félicite déjà de n'avoir pas p
lettres de recommandation. Ce n'est pas la peine de
faire un nom si l'on ne sait pas se recommander
même. »

Gérard, en habit noir, dans les cours, devant des princesses, quelle utopie ! Non pas qu'il manquât de distinction extérieure ; mais il était d'une timidité rare, et preuve, on va la trouver dans le fragment suivant de même lettre :

« Ceci me conduit à vous prier d'adresser à table ou a salon un speech en ma faveur à toutes nos dames s. bonnes pour moi et si indulgentes toujours. Expliquez-leur que l'être pensif qu'elles ont vu se traîner inquiet et morose dans le salon, dans le jardin, ou le long de votre table hospitalière, n'était pas moi-même assurément. De l'autre bord du Rhin, je renie le sycophante qui m'avait pris mon nom et peut-être mon visage. Elles me reverront, j'espère, meilleur, plus spirituel et plus galant — plus affectueux, je veux dire. Elles me liront peut-être et me connaîtront mieux que par une conversation trop bruyante ou trop timide. Je m'épouvante encore de mes crimes d'inattention, de lèse-politesse... »

Ainsi dans ces quelques lignes domine un certain côté

fantastique et galant que Gérard croyait prouver par certaines lettres sur l'Allemagne, adressées aux journaux et qui ne furent jamais envoyées.

La crainte d'avoir déplu aux femmes revient souvent dans sa correspondance ; même en traitement, dans la maison de santé de Passy, il écrivait à son ami le docteur :

« Je vous prie de m'excuser près de ces dames de l'excentricité prolongée qui m'a fait prendre trop au sérieux la prétention des poètes à la descendance de Jupiter et d'Apollon..... Cette généalogie m'est un trop grand honneur, que je ne devais pas surtout me décerner à moi-même. »

Jupiter ! Apollon ! L'orgueil et l'ambition ne le quittaient pas. Sa réputation de Gérard ne lui suffisait pas ; toujours il y ajoutait quelque titre.

« Je conviens officiellement que j'ai été malade. Je ne puis convenir que j'ai été *fou* ou même *halluciné.* » (Lettre à Antony Deschamps, 24 octobre 1854. Gérard de Nerval ne ce jour-là *initié* et *vestal.*)

J'arrive à la fin de cette douloureuse correspondance, dont j'aurais pu donner d'autres fragments, mais ceux-ci ne sont-ils pas assez significatifs ?

Il existe une lettre du 17 octobre 1854, écrite au docteur Blanche, alors que Gérard était en traitement :

« Mon cher Emile, laissez-moi vous appeler encore de ce nom, quoique mon père qui est très-méfiant, avec justes raisons de l'être, m'ait dit que vous m'en vouliez peut-être de vous traiter en jeune homme, en camarade. Vous êtes jeune ! en effet et j'oublie l'âge qui nous sépare, parce que j'agis encore en jeune homme, ce qui

m'empêche de m'apercevoir que j'ai bien des anné plus que vous. Je vous ai vu si jeune chez votre] e que j'abusais même de quelques avantages et de ı état présumé de folie pour aspirer à l'amitié d'une j dame dont le chat — qu'elle portait toujours dans panier — m'attirait invinciblement. — Un jour q je l'avais embrassée par surprise, elle m'a dit comme le général Barthélemy en pareille occasion : Aspetta ! traduction française : Nous n'en sommes pas encore Voulez-vous que je pense et laisse penser que dès c époque une sourde jalousie vous a rendu injuste à ı égard... peut-être même ce sentiment cruel se se t-il de nouveau manifesté ici....... Je tremble d'aller trop loin et j'ai besoin, pour vous rassurer, de faire appel à toute ma vie. N'ayant jamais aspiré aux femmes ni aux maîtresses de mes amis, je veux toujours vous ranger parmi eux, et cette lettre amicale que M. Bertrand, votre oncle, m'a conseillé de vous écrire, ne sera pas la dernière. »

Gérard cherchait toujours des motifs à sa détention dans la maison de santé, et n'en trouvant pas, il accusait son ami le docteur d'une jalousie lointaine : la lettre commence sainement en apparence, mais c'est à la seconde page que le cerveau se détraque. On dirait d'une marionnette intelligente tout à l'heure, dont les fils viennent de casser. Gérard prétend que si on le conduit à la Préfecture, il a des protecteurs parmi les magistrats; en prison, parmi les voleurs; il en a même parmi les francs-maçons dont il cherche à effrayer son médecin :

« J'ai peut-être plus de protections à faire mouvoir que vous n'en rencontrerez contre moi. Je ne sais si vous

avez *trois ans* ou *cinq ans*, mais j'en ai *plus de sept* et j'ai des *métaux* cachés dans Paris (1). Si vous avez pour vous même le Gr.·. O.·. je vous dirai que je m'appelle *le frère terrible*. Je serais même la *sœur terrible* au besoin. Appartenant en secret à l'*Ordre des Nopses,* qui est d'Allemagne, mon rang me permet de jouer carte sur table... Dites-le à vos chefs, car je ne suppose pas qu'on ait confié les grands secrets à un simple (?) qui devrait me trouver *très-Respectable* (X). Mais je suis assuré que vous êtes plus que cela. Si vous avez le droit de prononcer le mot de......... (cela veut dire *Mac-Benac* et je l'écris à l'orientale), si vous dites *Jachin,* je dis *Boaz,* si vous dites *Boaz*, je dis *Jehova*, ou même *Machenac*... Mais je vois bien que nous ne faisons que rire. »

Riait-il réellement en écrivant cette lettre? J'en doute. J'ai toujours connu Gérard prêt à placer les *Mystères d'Isis* dans la conversation la plus raisonnable, et c'était une pente dangereuse. Franc-maçonnerie, mysticisme, théogonies bizarres, Gérard y croyait absolument et son cerveau trop faible ne pouvait se prêter à l'éclaircissement de ces symboles d'un monde disparu.

Avec la fermeté de caractère dont ont besoin les grands aliénistes, le docteur Blanche jugea que l'état de son malade empirait et le priva de sorties dans Paris. Gérard exaspéré écrivit à tous ses amis pour se plaindre de son incarcération : ceux qui le connaissaient intimement furent de l'avis du médecin. En désespoir de cause, Gérard s'adressa au Comité de la Société des Gens de Lettres pour le faire sortir de la maison de santé. Une vive discussion s'ensuivit, la majorité prétendant que Gérard de-

(1) Les mots soulignés l'ont été par Gérard.

vait jouir de la liberté. J'insistai et je dis : — Si vous faites sortir Gérard de la maison de santé de Passy, vous l'envoyez certainement à Bicêtre. Mais la minorité fut battue comme toujours, on passa à l'ordre du jour et il en résulta un procès-verbal rédigé par un homme heureux de mettre des phrases de juriste au-dessus de son nom :

« Nous soussignés, amis de M. Gérard de Nerval, homme de lettres, avons l'honneur de prier M. le docteur Blanche de vouloir bien autoriser la sortie de M. Gérard de Nerval, ainsi que l'enlèvement de tout ce qui lui appartient, et ce en conformité des réglements qui régissent la maison dont il est le directeur et le propriétaire.

» Paris, le 9 octobre 1854.

» GODEFROY, avocat. »

A la suite est jointe cette annotation :

« Cher Monsieur,

» Voici Gérard, qui veut que je lui signe ce papier, et comme je n'ai rien à lui refuser, je signe, m'en rapportant tout-à-fait à ce qui est plus facile à faire.

» Je vous dis mille bonjours.

» J. JANIN. »

Quatre mois après, Gérard n'était plus. Je le rencontrai à la fin de décembre 1854 dans les bureaux de la *Revue de Paris*, où il apportait les épreuves de la première partie du *Rêve et de la vie*, dont la fin fut trouvée dans sa poche après son suicide. Sa conversation était pénible; il rêvait une grande fortune, disait avoir autant

le génie des affaires que M. de Girardin, et cherchait de l'argent pour fonder à Saint-Germain un journal intitulé : *Le Mousquetaire noir.*

Quelques jours auparavant, il était allé à la *Revue des deux mondes,* et par une malice de collégien, ne trouvant pas la cuisinière dans la cuisine, il avait ouvert tous les robinets des fontaines et s'en était allé, joyeux de cette farce. La fortune des directeurs de la *Presse* et de la *Revue des deux mondes* le tracassait comme la réputation de M. Dumas père. Il avait travaillé pour les trois entreprises, et un secret sentiment de jalousie faisait qu'il se demandait : Pourquoi ne suis-je pas aussi riche et aussi puissant que ces hommes? D'où la gaminerie des robinets lâchés.

Il y a beaucoup à écrire sur la vie de Gérard, son talent, ses habitudes, son côté sain et français; ses amis le feront certainement un jour. Je n'ai voulu indiquer que le désordre des dernières années, car je n'ai connu Gérard que dans les dix dernières années de sa vie coupée par les voyages et la maladie; mais une observation générale résulte de ses œuvres et de ses lettres.

Gérard ne savait que s'observer lui-même; c'est un petit bagage qui a son prix aux yeux de la postérité, mais qui n'a guère son prix marchand. Que serait devenu M. Xavier de Maistre obligé de vivre avec le *Voyage autour de ma chambre?* Le journal eût dévoré ce léger pastel en deux bouchées. Gérard a de la parenté avec Xavier de Maistre. Les journaux et les revues lui demandaient de la *copie,* mais il sentait bien qu'il n'était pas taillé pour notre époque, qui veut que l'écrivain travaille sans cesse, empilant livres sur livres, et toujours, sans

s'arrêter. Gérard, qui n'a pas beaucoup écrit, a trop écrit encore. Mais il fallait vivre. Les *Filles de feu*, et particulièrement la nouvelle intitulée *Sylvie,* resteront avec les *Scènes de la vie orientale* comme les titres d'un esprit original cultivant les lettres au milieu d'une société préoccupée de besoins matériels.

Les lettrés l'avaient en grande estime, mais il aspirait à devenir populaire; il avait approché de trop près certains hommes qui, comme M. Dumas père, le grisaient par leur réputation. Pauvre Gérard ! Il avait assez de bon sens pour comprendre que la *Sylvie* de quelques pages vivrait encore quand les cent mille volumes de M. Dumas père et compagnie seraient oubliés à jamais. Il voulut produire aussi !

Quand l'opinion publique commença à se prononcer sur l'avenir de quelques jeunes gens qui faisaient une percée dans les lettres et les arts, Gérard s'écria : « Le réalisme a du bon. » Dans son volume intitulé : *La Bohême galante*, composé de divers morceaux de littérature, il en est un, *Les nuits d'octobre,* embrassant Paris, Pantin, Meaux, petites villes que Gérard affectionnait. Le chapitre premier a pour sous-titre : *Le réalisme.*

« Qu'ils sont heureux, les Anglais, dit Gérard, de pouvoir écrire et lire des chapitres d'observation dénués de tout alliage d'invention romanesque ! A Paris, on nous demanderait que cela fût semé d'anecdotes et d'histoires sentimentales, — se terminant soit par une mort, soit par un mariage. L'intelligence réaliste de nos voisins se contente du vrai absolu. En effet, le roman rendra-t-il jamais l'effet des combinaisons bizarres de la vie ? Vous inventez l'homme, ne sachant pas l'observer. Quels sont

les romans préférables aux histoires comiques, ou tragiques d'un journal de tribunaux ?

» Cicéron critiquait un orateur prolixe qui, ayant à dire que son client s'était embarqué, s'exprimait ainsi : « Il se lève, — il s'habille, — il ouvre sa porte, — il met le pied hors du seuil, — il suit à droite la voie Flaminia, — pour gagner la place des Thermes, » etc., etc.

» On se demande si ce voyageur arrivera jamais au port, — mais déjà il vous intéresse, et, loin de trouver l'avocat prolixe, j'aurais exigé le portrait du client, la description de sa maison et la physionomie des rues, j'aurais voulu connaître même l'heure du jour et le temps qu'il faisait. — Mais Cicéron était l'orateur de convention, et l'autre n'était pas assez l'orateur vrai. »

Gérard se crut sauvé par les tendances nouvelles d'un art que la critique appelait le *réalisme;* le réalisme ne pouvait lui tendre la perche. Les petits morceaux humoristiques, d'un style sobre, que Gérard a appelés : *Mes prisons, Les nuits d'octobre, Promenades et souvenirs,* ne suffisent pas à montrer un homme. On les lit, parce qu'ils sortent de la plume d'un écrivain qui a donné le *Voyage en Orient,* mais ils ne sauraient satisfaire les partisans de la réalité. Leur brièveté a quelque chose de fatigant. Ce sont des articles de journal ou de revue. Il y manque un drame quelconque. Le *réalisme* (puisque le mot est tout-à-fait consacré) n'a éloigné jusqu'ici que les inventions romanesques et le trop beau langage d'*auteur*. Pour parler de l'Angleterre où Gérard se place, il se trompait en disant que « l'intelligence réaliste de nos voisins se contente du *vrai absolu.* » Dickens et Thackeray mêlent fortement l'élément romanesque à la réalité. Le

beau livre de *Jane Eyre* tient à la fois des *mémoires autobiographiques* et du mélodrame. En Allemagne, le remarquable roman de Freytag, *Doit et avoir*, indique une intelligence positive, mais qui est en même temps *créatrice*. L'observation pure serait d'une platitude absolue, et on aurait raison de la traiter de *daguerréotype*, comme on l'a fait souvent. Mais l'*induction* et l'*intuition* se vendent-elles avec les produits chimiques qu'achète le photographe?

En voyant certains murs de maisons, ma pensée les escalade et me rapporte ce qu'elle a vu dans l'intérieur, comme mon œil saisit le moral d'un individu rien qu'à l'inspection de sa physionomie. Si une œuvre prend un grand accent de réalité, soyez certain qu'elle le doit à de certaines combinaisons qui ne s'apprennent pas. Cette aspiration au Vrai dans l'art peut conduire à de grandes fautes dans l'ensemble qui souffre de l'accumulation des détails. C'est que la pondération des différents matériaux n'a pas été suffisamment équilibrée; la recherche de la réalité n'en souffrira pas et attendra toujours l'homme qui saura la faire briller dans tout son éclat. Il y a un choix à faire dans la nature, mais on ne saurait priver l'artiste du laid ou du grotesque; il suffit que la laideur, le grotesque soient mis à leur point et présentés dans des proportions assez fortes pour être aussi visibles qu'un bas-relief au fronton d'un monument. Là est le secret d'un art difficile qui a trouvé d'autant plus de détracteurs qu'il exige de puissants efforts, une volonté robuste, de nombreuses qualités lentes à acquérir, et qu'il chasse les mensonges de la forme, le factice, le convenu, le faux, le précieux et les mille ingrédients

falsifiés qui ont l'apparence d'esprit, d'invention, et qui laissent l'esprit creux.

Gérard était trop fatigué pour profiter de cette tendance au réel : l'invention dans l'enchaînement des faits et dans les caractères commençait à lui manquer. Il pouvait encore donner aux gazettes quelques-uns de ces petits récits de promenades humoristiques aux alentours de Paris, mais il avait assez d'intelligence pour comprendre combien le fond lui manquait, et les broderies à jeter sur ce fond.

Il regardait dans son cerveau et le trouvait rempli de visions obscures et troublantes que rien ne pouvait chasser. Cependant il voulait gagner sa vie ! De ces images, il tira le *Rêve et la vie*, sorte de fantaisie trouble qui dut le faire souffrir horriblement. Le poète a une secrète conscience de ce qu'il écrit. Quand il trouve au bout de sa plume une belle page, il est certain que sa page sera belle pour tous, amis et ennemis. Il en a la conscience et c'est de là que lui vient sa plus douce récompense. Mais quand il faut écrire pour gagner quelque argent et que la pensée se révolte contre la plume et semble l'avertir de se reposer, malheur à l'artiste qui veut continuer d'écrire ! Il écrit péniblement et il a honte de ce qu'il écrit ; il se fait horreur à lui-même comme s'il avait insulté son père ; il sort d'un travail d'une heure plus brisé que s'il avait passé deux jours et deux nuits sur une œuvre qui coule de source. Devant son bureau se tient le public, ce monstre à mille yeux, la bouche dédaigneuse et fronçant le sourcil. Ce que j'écris est mauvais, se dit l'écrivain. Suis-je devenu impuissant? Désespéré, il quitte sa table de travail et parcourt

la ville, la conscience bourrelée de remords et d'inquiétude.

Ronsard, dans l'épître à Pierre Lescot, a bien défini les tourments que donnent les lettres :

Pour elles à trente ans j'avais le chef grison,
Maigre, pâle, défait, enclos à la prison
D'une mélancolique et rhumatique estude,
Renfrogné, mal courtois, sombre, pensif et rude,
Afin qu'en me tuant je pense recevoir
Quelque peu de renom pour un peu de sçavoir.

Parties d'un esprit sain, ces plaintes montrent quelles lamentations lugubres tintaient dans l'esprit de Gérard, peu de jours avant sa mort, et qui sans doute la hâtèrent. Obligé de travailler pour vivre, n'aimant pas à demander, il se voyait forcé de tirer de son cerveau des troubles malsains dont il comprenait mieux que personne le mauvais effet auprès du public. Il lui restait assez d'intelligence pour se sentir fou et il savait que le public ne goûterait pas ses visions.

Doutant de sa guérison, forcé d'opter entre le rêve ou la vie, Gérard s'endormit dans le rêve. J'étais à cette époque pris d'une grave maladie ; on me cacha longtemps cette mort, mais j'en appris bientôt les fatales circonstances.

Si le vieux Paris des ruelles, des impasses et des culs-de-sac n'avait point disparu, depuis quelques années, sous un marteau niveleur, Gérard eût laissé une légende sinistre dans le quartier de l'Hôtel-de-Ville. Le pèlerinage qu'a attiré sa mort, les artistes qui dessinaient le funèbre décor, les nombreux curieux qui demandaient à

voir *l'endroit où s'était pendu le poète*, eussent contribué à ajouter au nom significatif de la rue de la *Vieille-Lanterne* un souvenir à jamais ineffaçable.

Les peintres ont dessiné des fusins bizarres d'après cette rue sinistre ; il existe une lithographie romantique qui représente la fin de l'écrivain entouré des personnages symboliques de ses romans, planant au-dessus de lui. Un énorme corbeau, sautillant (le corbeau est historique, tous les curieux l'ont vu), examine, avec l'air froid d'un magistrat, l'égout souterrain dont les marches se perdent dans de noires vapeurs ; mais les peintures, les crayons et les symboles ne donneront jamais une idée aussi précise de la rue de la Vieille-Lanterne qu'un écrivain neuchâtelois, M. Olivier, qui en a écrit une description très-exacte.

Le vieux Paris, avec ses rues étroites, sales et sombres, d'un aspect sinistre et d'un cours parfois tortueux, tombe et s'en va rapidement sous le marteau des démolitions, qui font place à des quartiers réguliers où circulent du moins l'air et le jour. Il en reste pourtant encore çà et là plus d'un vestige, momentanément oublié entre des décombres. C'est ainsi qu'entre les quais et la nouvelle rue de Rivoli, si élégante, il existe une rue auprès de laquelle il ne faut plus parler de la fameuse rue aux Fèves des *Mystères de Paris*. Celle-ci, même dans son état primitif, était un boudoir en comparaison de ce cloaque. Elle s'appelle la rue de la Vieille-Lanterne. Du quai on y arrive par la rue Saint-Jérôme, qui la coupe à angle droit. Là, dans sa propre direction, elle fait face à une seconde rue, d'un nom encore plus lugubre que le sien, mais assez large et propre dans sa courte étendue, la rue de la Tuerie, qui aboutit à la place du Châtelet. Quant à la rue de la Vieille-Lanterne, voici ce que c'est. A son ouverture de ce côté, ouverture déjà fort étroite, elle présente

aussitôt une sorte de bifurcation, dont l'une des branches, de quelques pas seulement en longueur et large de deux ou trois pieds, forme comme une galerie rustique ou un mauvais balcon de plain-pied; il conduit à la porte de la première maison, dont l'entrée est plus relevée que celle des autres et de niveau avec les rues voisines. Cette espèce de passage ou de pont ne va pas plus loin; mais tout à côté (et c'est, si l'on veut, la seconde et la principale de nos deux branches), descend obliquement un raide escalier de quelques marches, dont les dernières arrivent sous cette espèce de pont ou de galerie rustique que nous tâchons d'indiquer au lecteur. C'est seulement arrivé au bas qu'on se trouve réellement dans la rue de la Vieille-Lanterne; le rez-de-chaussée de toutes ses maisons, sauf la première, est ainsi d'un étage au-dessous des rues avoisinantes. On voit donc qu'il faut la chercher pour la voir, et encore savoir bien où la chercher.

Un de nos amis que ses affaires appellent fréquemment dans tous ces quartiers du vieux Paris, disait comme nous : il ne l'avait jamais vue et n'avait pas l'idée de rien de pareil. Ce n'est qu'un long couloir sombre, formé par des maisons très-hautes, mal hantées, cela va sans dire, et entre lesquelles une petite charrette ou deux à trois hommes de front peuvent à peine passer.

L'escalier qui de ce côté lui sert de passage, car de l'autre côté elle débouche directement, tourne un peu, avons-nous dit, sous cette galerie ou entrée supérieure de la première maison, en sorte qu'arrivé au bas, dans la vraie rue, on se trouve sous cette galerie comme sous une espèce d'auvent. Là, le mur est percé d'une assez grande fenêtre cintrée, comme celle d'une boutique, et munie de forts barreaux de fer. En face, chose horrible! s'ouvre un couloir encore plus étroit que la rue; ce couloir est un des principaux égouts de la grande ville, dont il conduit les immondices à la Seine, qui est à deux pas. C'est là, dans cette horrible impasse, d'où l'on ne peut sortir qu'en gravis-

sant un mauvais escalier, c'est dans cet endroit perdu, affreux, désolé, en face de ce cloaque sans lequel il est déjà un cloaque lui-même, c'est sous ce lugubre auvent, c'est à ces noirs barreaux à peine visibles dans l'ombre, que l'on trouva Gérard de Nerval pendu, le vendredi matin, quand il fit jour.

Etait-il arrivé à ce triste lieu par hasard? L'avait-il cherché? S'y était-il réfugié, faute de mieux, pendant cette glaciale nuit? La maîtresse d'un logis à la nuit, situé dans la rue ou tout auprès, aurait dit, prétend-on, qu'elle avait entendu frapper à sa porte vers les trois heures du matin; et, quoique tous ses lits fussent occupés, qu'elle avait eu comme un regret de n'avoir pas ouvert. Est-ce vrai? était-ce lui? Sa terrible résolution lui est-elle venue tout d'un coup, ou bien en avait-il médité l'exécution et le plan longtemps d'avance? La faim, le froid, l'ont-ils décidé subitement? A-t-il pris la menace de l'officier de police au sérieux? A-t-il eu quelque hallucination? A-t-il cru voir l'étoile d'Aurélia qui l'appelait, et le jour de sa mort a-t-il coïncidé par sa volonté ou par hasard avec l'anniversaire, comme quelques-uns le disent, de la mort ou de la naissance de cette femme devenue pour lui un être mystérieux? Questions insolubles : on est même réduit à des conjectures sur la manière dont il a exécuté son sinistre dessein. Ou bien, en montant sur les marches de l'oblique escalier, et s'y exhaussant peut-être encore d'un pavé, qu'il aurait ensuite repoussé du pied, pour s'ôter toute tentation de reprendre à la vie; ou bien, tout simplement en s'accrochant aux barreaux et grimpant sur l'étroit rebord de la fenêtre, il atteignit la hauteur qu'il voulait, prit dans sa poche, non, comme le bruit s'en était aussi répandu, la fameuse jarretière de la duchesse de Longueville, mais une corde, ou plutôt, selon la version de l'*Indépendance belge,* un cordon de tablier, et s'élançant dans le vide, quoiqu'à une faible distance du sol, tout a été fini pour lui ici-bas.

Il avait gardé son chapeau sur la tête; sa figure était souriante, et semblait ainsi témoigner qu'il avait peu souffert. On

veut que lorsqu'on coupa la corde il ait encore respiré; mais les voisins avaient perdu du temps à se consulter, à aller chercher la garde, et quand celle-ci l'eut porté au poste, il était mort.

On trouva dans sa poche un passeport pour l'Orient, une lettre, une carte de visite, et ce qu'il avait ébauché de la fin de son dernier roman.

Le corbeau battant de l'aile devant les visiteurs, sautillant sur les marches de l'égout, a surtout frappé les esprits avides de merveilleux; mais à deux pas de là, sur la place du Châtelet, une Renommée, du haut de sa colonne, tend dans les airs une couronne d'Immortalité que Gérard a peut-être mélancoliquement contemplée dans la nuit funeste du 29 janvier 1855.

—

COURBET

I

L'ENTERREMENT D'ORNANS

(1851)

J'ai écouté les propos de la foule devant le tableau de l'*Enterrement d'Ornans*, j'ai eu le courage de lire les niaiseries qu'on a imprimées à propos de cette peinture, j'ai écrit cet article. De même qu'en politique on voit d'étranges associations de partis opposés se réunissant pour combattre un ennemi commun, de même les critiques réputés les plus audacieux sont entrés dans les rangs des sots et ont tiré sur la réalité.

M. Courbet a voulu rendre un enterrement de petite ville, tel qu'il se passe en Franche-Comté; et il a peint cinquante personnes de grandeur naturelle, allant au cimetière. Tel est le tableau.

Les uns l'ont trouvé trop grand et ont envoyé le peintre à l'école des pattes-de-mouche de M. Meissonnier.

D'autres se sont plaint que les bourgeois d'Ornans manquaient d'élégance et ressemblaient aux caricatures de Daumier.

Quelques romantiques refroidis ont déclamé contre le laid comme de simples rienologues.

Les amateurs de rubans passés et de fard ranci qui chantent les exploits des filles du dix-huitième siècle, tremblent devant les habits noirs, et s'écrient : « Le monde est perdu, il n'y a plus ni pompons, ni mouches, ni faveurs roses. »

On veut que M. Courbet soit un sauvage qui ait étudié la peinture en gardant les vaches.

Quelques-uns affirment que le peintre est un chef de bandes socialistes.

Enfin, l'opinion des badauds peut se résumer dans cette phrase connue qui florissait sous l'Empire :

« Tout ce qu'on voit dans ces peintures est d'un si mauvais choix qu'on n'y reconnait la nature que dans sa dégradation. Les figures d'hommes sont laides et mal faites, leurs habits grossiers, leurs maisons mesquines. On n'y trouve qu'une vérité basse. »

L'académicien qui parlait ainsi en 1810 entendait désigner Teniers, Ostade et Brawer. Les critiques de 1850 n'ont rien changé aux arguments de l'académicien.

O misères !

Il ne se fait pas tant de bruit autour d'un tableau sans qu'il ne renferme des qualités sérieuses. Or, la critique qui nie rend plus de services que celle qui affirme. Le *contre* est plus utile que le *pour*. C'est par de semblables moyens non voulus qu'on fait le succès d'une œuvre. « J'aime mieux mes ennemis que mes amis, » disait un grand homme qui savait combien la langue démange aux détracteurs, et il avait raison. *La patrie est en danger!* s'écrie le *Constitutionnel* à propos du tableau de M. Cour-

bet. Aussitôt tous les curieux de Paris courent au danger, qui est l'*Enterrement à Ornans;* ils reviennent du Salon et content le scandale à tous ceux qui veulent l'entendre. « Les Barbares sont entrés dans l'exposition. » Ils s'écrient que M. Courbet est le fils de la République démocratique de 1848; ils voudraient mettre un crêpe sur l'Apollon du Belvédère; ils proposent de fermer la salle des antiques. Si on les écoutait, les membres de l'Institut devraient s'asseoir sur leurs fauteuils, comme autrefois les sénateurs sur leurs chaises curules, et mourir fièrement, frappés par les sabots boueux des sauvages réalistes.

Les habitants d'Ornans frémissent en lisant dans les gazettes qu'ils peuvent être plus tard soupçonnés de complicité avec le *monstre*, pour avoir prêté un moment leur figure et leurs habits à ses pinceaux. Je comprends la terreur de M. Proudhon, cousin de l'économiste révolutionnaire, substitut du juge de paix, qui ne voyait pas de crime à entrer dans l'atelier du peintre, les habits de deuil bien brossés, en redingote noire et souliers vernis, le chapeau à la main. Marlet le cadet, l'adjoint, qui a fait son droit à Paris, cherche inutilement à le calmer.

Tête, le maire d'Ornans, un gros homme joyeux, va au café écouter ce que disent ses administrés. Le père Cardet, qui était à l'enterrement en habit marron, en culottes courtes et en bas bleus, court trouver son confrère Secrètan, qui demeure dans la rue de la Peteuse, et ces deux braves vignerons, revenus des affaires de ce monde, qui ne lisent pas les journaux, s'étonnent qu'on fasse tant de bruit à propos du chapeau à cornes de l'un et de l'habit gris de l'autre. Malheureusement, le fils du vi-

gneron Sage est aujourd'hui en Afrique; il défendrait chaudement son ami le peintre. Max Büchon, le poète, n'est pas là non plus; mais il soutiendra Courbet dans le journal de Salins. Pourquoi Jean-Antoine Oudot, le grand-père du peintre, est-il mort? C'était un homme de prudent conseil et que tout Ornans consultait; il aurait fait entendre raison à chacun.

Il ne reste dans la ville qu'Alphonse Bon, qui rencontre la Célestine Garmont, la boiteuse, la femme d'Alexandre le bossu. — On ne parle au marché, dit-elle, que de la peinture du fils au vigneron Courbet.... Il ne nous a pas flattés, à ce qu'il paraît; on dit qu'il nous a faits en caricatures; mais quand il reviendra, patience! Le fils à la mère Beurey lui en prépare de l'ouvrage.... On ne se moque pas comme ça des gens. C'est un grand diable... »

En effet, ce qui indigne la ville d'Ornans, c'est que l'an passé elle allait au-devant du peintre, musique en tête. Promayer, qui dirige la musique de la garde nationale, avait arrangé cette surprise pour le Parisien; et comment le peintre a-t-il récompensé ses compatriotes de ce triomphant accueil? En amusant tout Paris aux dépens des bedeaux d'Ornans, du vigneron Jean-Baptiste Muselier et de Pierre-Clément, le cordonnier.

Le curé de la paroisse, M. Bonnet, n'aime pas qu'on se moque ainsi de ses bedeaux, car ils appartiennent un peu à l'Eglise, et il ne faut jamais donner à rire de ce qui touche au clergé. Pourquoi les journaux n'ont-ils pas fait mention de Cauchi le sacristain, ni du vigneron Colart, le porte-croix? Parce qu'ils n'ont rien de ridicule, tandis que le nez rouge de Pierre Clément indique de trop longues conversations avec la bouteille. M. le curé

pense que les grands chapeaux, que loue le chapelier Cuenot pour les enterrements, sont cause qu'on ne s'occupe pas d'Etienne Nodier, qui porte le corps avec le père Crevot.

Les sœurs de Courbet ne savent que penser des journaux que leur envoie leur frère de Paris ; elles sont tellement sûres de ses intentions qu'elles essayent de prouver par tous les moyens que « Gustave » n'a pas songé à se moquer des personnes de la ville. Elles vont chercher la Fili Caillot qui a posé dans le portrait, et la Joséphine Bocquin, celle qui pleure et qui a un capuchon sur la tête, et leur montre un journal où on les a trouvées jolies. Les femmes, heureuses de voir un compliment imprimé, sont presque convaincues lorsque le gros Marlet entre; il reçoit la *Presse* et lit un article où le critique affirme que le peintre a fait exprès de charger ses compatriotes, afin de paraître plus beau.

— Le journal a raison, dit le gros Marlet. Puisque Courbet sait s'embellir, il pouvait bien nous faire comme lui.

— Il n'est déjà pas si beau, avec sa pipe ! s'écrie la mère Promayer.

Seul, le fossoyeur Cassart ne dit rien. L'habitude d'enterrer les gens lui a appris à réfléchir, et il ne lâche pas ses mots comme un étourneau. Il écoute en caressant son chien les reproches du gros Tony Marlet, et s'éloigne en sifflant du côté de la vallée de Manbouc.

J'ai essayé de peindre les propos de petite ville à l'occasion des personnages de l'*Enterrement à Ornans*. Il était plus important qu'on ne le pense d'établir la position des types du tableau de M. Courbet, qu'on veut

absolument sacrer *socialiste*. Aujourd'hui il est convenu de rechercher si la plume du romancier est entachée de communisme, si la mélodie est saint-simonienne, si le pinceau est égalitaire. Il n'y a pas l'ombre de socialisme dans l'*Enterrement à Ornans;* et il ne suffit pas de peindre des *casseurs de pierres* pour me montrer un vif désir d'améliorer le sort des classes ouvrières.

Ces fantaisies dangereuses tendraient à classer les artistes par partis et à les faire réclamer tantôt par celui-ci tantôt par celui-là. Jamais on ne me persuadera que « *Rembrandt était l'élève de Luther.* » Impurs mélanges de panthéisme nuageux, de symboliques antithèses et de réalités, quand cesserez-vous de rissoler dans la même casserole et d'empoisonner la jeunesse?

Cependant, je veux rentrer dans ce puits d'où ne peut sortir la vérité, pour montrer que M. Courbet n'est pas si socialiste qu'on veut le dire. Non pas que je pense le rattacher à un autre parti, ce qui serait aussi fatal au peintre et à ses œuvres futures.

Malheur aux artistes qui veulent enseigner par leurs œuvres, ou s'associer aux actes d'un gouvernement quelconque. Ils peuvent flatter pendant cinq minutes les passions de la foule; mais ils ne rendent que des *actualités.*

Si le socialisme n'était au fond qu'une nouvelle forme de libéralisme, c'est-à-dire une sorte d'*opposition* avec d'autres habits, quelles chances aurait un peintre socialiste? Son œuvre passerait aussi vite que l'appellation elle-même de la doctrine, déjà moins bruyante que dans les deux premières années de la Révolution.

La peinture pas plus que la musique n'a pour mission d'exposer des systèmes sociaux; quand la peinture se

convertit en enseignement, elle n'est plus de la peinture. Elle devient une chaire triste et pénible à regarder, car il n'y a pas de prédicateur dans la chaire.

Heureusement M. Courbet n'a rien voulu prouver par son *Enterrement*. C'est la mort d'un bourgeois qui est suivi à sa dernière demeure par d'autres bourgeois. On sait que ce tableau n'est pas un portrait de famille; quel est le vigneron assez riche pour commander une toile si importante? C'est simplement, comme je l'ai vu imprimé sur des affiches, quand M. Courbet exposait ses tableaux à Besançon et à Dijon, le *Tableau* HISTORIQUE (1) *d'un enterrement à Ornans*. Il a plu au peintre de nous montrer la vie domestique de petite ville; il s'est dit que des robes d'indienne et des habits noirs valaient les costumes espagnols, les dentelles et les plumets Louis XIII, les armures moyen-âge, les paillettes de la régence, et il s'est jeté avec le courage d'un bœuf dans cette immense toile, sans exemple jusqu'ici.

Et ce n'est pas la grandeur du tableau qui m'intéresse. Si M. Meissonnier ne peignait pas avec une épingle, s'il entendait l'effet, si son pinceau pénible n'entraînait pas des tons sales sur ses toiles microscopiques, j'aurais autant de respect pour cette peinture de Tom Pouce que pour les grandes architectures du Véronèse. Mais, devant ce travail de patience, je me représente M. Meissonnier avec une loupe d'horloger dans l'œil, peignant d'après des défroques de Babin.

Entre autres récriminations, les sots se sont écriés d'un commun accord : « Nous comprenons Ostade, Téniers et

(1) HISTORIQUE est la petite malice d'un artiste fatigué de classements arbitraires dans le domaine de la peinture.

Brawer; nous admirons leurs buveurs, leurs fumeurs; mais, au moins, savaient-ils se restreindre dans de petites toiles; leurs buveries, leurs actions communes et leurs mangeailles se passaient dans de petits cadres. »

Les Espagnols, Murillo et Velasquez en tête, ont peint des mendiants, des pouilleux, des culs-de-jatte de la même taille que les grands et infantes d'Espagne; les *Fêtes de famille* où on crie : « Le roi boit! » où on chante, où on joue de la musette, où on se détourne de table, quand la digestion est pénible, sont de grandeur naturelle.

Nous avons au Louvre un chef-d'œuvre, le *Prix de l'arc,* de Van der Helst : c'est le portrait de trois échevins qui tiennent en main des vases d'or qu'ils vont distribuer au plus adroit tireur d'arc. Ce petit tableau de chevalet n'est que la réduction d'une toile de Van der Helst, qui a la taille du tableau de l'an passé de M. Courbet, une *Après-dîner à Ornans.* Au Musée d'Amsterdam, en face de la *Ronde de nuit,* de Rembrandt, se voit une immense peinture de Van der Helst, qui représente les bourgmestres de la ville discutant entre eux. Ce tableau est plus grand que celui de M. Courbet. Pourquoi les sots ne connaissent-ils pas la peinture de Van der Helst? Car telle est leur science, égale à leur sentiment. Ignorants, niais et raisonneurs!

On dira que les bourgmestres et les échevins d'Amsterdam sont des gens importants; mais le maire d'Ornans, l'adjoint d'Ornans, le substitut du juge de paix d'Ornans, le curé d'Ornans, le chien d'un rentier d'Ornans, n'ont-ils pas l'importance historique de bourgmestres et d'échevins flamands? Dans cinquante ans on ne

saura pas plus les noms des bourgeois d'Ornans que l'artiste qui voyage en Hollande ne connaît les noms des personnages du tableau de Van der Helst.

Quant à la laideur prétendue des bourgeois d'Ornans, elle n'a rien d'exagéré; c'est la laideur de la province, qu'il importe de distinguer de la laideur de Paris. Tout le monde s'écrie que les bedeaux sont ignobles. Parce qu'il y a un peu de vin dans leurs trognes.... La belle affaire ! Le vin donne un brevet à ceux qui l'aiment, et il colore d'un rouge puissant le nez des buveurs; c'est la décoration des ivrognes. Jamais un nez rouge n'a été un objet de tristesse. Ceux-là qui ont le nez rouge ne baissent pas la tête en signe de honte; d'ordinaire ils la relèvent, convaincus qu'ils inspirent de la joie à leurs concitoyens. Les bedeaux d'Ornans sont vêtus de robes rouges et de toques, comme des présidents de la Cour de cassation; et c'est ce qui a indigné quelques gens *sérieux,* qui, dans leur erreur, s'indignaient de voir des *magistrats* porteurs de pareils nez. On ne se trompe pas de la sorte. Les juges, quoique en dehors des tribunaux ils soient rarement plaisants, n'offrent pas de ces figures vineuses où l'œil et l'oreille, indifférents aux choses extérieures, semblent prêter grande attention à des fumées intérieures. Chaque profession a son nez; et il faut être bien pauvre d'idées physiognomoniques pour donner le nez d'un bedeau à un magistrat.

Ces bedeaux m'amusent singulièrement, ils me réjouissent, donc ils ne sont pas laids. Non, tu n'es pas laid, Pierre Clément, avec ton nez plus rouge que ta robe; console-toi, Jean-Baptiste Muselier, de ce que disent les folliculaires; entre au cabaret et bois une bou-

teille de plus ! Chose étrange, on dit le plus grand mal de ces bedeaux à la mine réjouissante, et personne n'a songé à entamer la question de la laideur de l'homme d'affaires, si bien représentée par un personnage à la mine blême, aux lèvres minces, d'une propreté sèche et froide qui indique les mesquineries de la vie. Voilà un portrait d'homme laid, économe et prudent, rangé et *vertueux*. Voilà la laideur !

Les deux vieillards qui, devant la fosse ouverte, pensent aux choses du passé en prenant une prise, sont pleins de physionomie ; ils ne sont pas laids. Les porteurs de corps sont des jeunes gens à barbe et à moustaches, comme tous les jeunes gens. M. Courbet aurait-il dû les habiller de pantalons à la cosaque et de vestes de hussards ? Le fossoyeur est une *admirable* figure, le genou en terre, plein de fierté ; sa besogne est à moitié faite, il attend la fin des prières du curé. Il n'est ni triste ni gai ; l'enterrement ne l'occupe guère ; il ne connaît pas le mort. Son regard court à l'horizon du cimetière et s'inquiète de la nature ; ce fossoyeur toujours travaillant pour le compte de la mort, jamais n'a pensé à la mort. C'est le type de l'homme du peuple dans sa beauté robuste. L'enfant de chœur qui tient le vase à l'eau bénite est charmant ; plus aimable encore la petite fille qui tire le bras de sa mère en pleurs, et qui se penche comme pour cueillir une marguerite.

Le groupe de femmes est composé de jeunes et de vieilles ; par un malin caprice de « réaliste », M. Courbet a pris plaisir à rider de vieilles femmes. Leurs cheveux gris passent sous les coiffes de toile blanche et les grands bonnets. Mais les jeunes filles sont vraiment jeu-

nes et robustes comme toutes les femmes de petites villes, moitié bourgs, moitié villages, perdues dans les montagnes ; cependant il y a des exceptions, et le peintre a rendu les exceptions. Du milieu du groupe des femmes se détache une jeune fille, la tête couverte d'un *capot* de taffetas noir, la figure fine et délicate, les grappes de cheveux blonds se détachant sur le noir du costume. C'est une physionomie délicate et charmante qui n'a rien des types de convention qu'on rencontre chez tous les jeunes peintres d'un coloris précieux, sortis de l'enseignement de M. Couture.

Les critiques avaient tant retourné Balzac sur le gril, qu'ils avaient fini par le brûler et lui faire mal : il n'aimait, disaient-ils, qu'à peindre des scélérats, il ne se plaisait que dans la peinture des gens vicieux. On a vu dans l'étude en tête du présent volume la défense de Balzac; il répondait que si les vicieux étaient supérieurs en nombre aux vertueux, c'était sans doute la faute de la société et que, comme il avait la prétention de peindre la société réelle, il ne lui était pas permis de changer les hommes d'affaires en galants porteurs de houlettes.

Ainsi que le grand maître que nous avons perdu, M. Courbet pourrait dire à ses juges qui tiennent la plume : J'accorde que mes bedeaux ne sont pas des Antinoüs, je suis même persuadé que Winckelmann ne disserterait pas sur mon tableau à cause de la *bassesse* de quelques personnages; mais la beauté n'est pas commune en France. Vous, critiques, qui dites comprendre le *beau*, allez vous regarder dans une glace et osez imprimer que votre figure est conforme aux *Caractères des nobles passions* de l'illustre M. Le Brun.

M. Courbet peut citer hardiment trois têtes de femmes, les enfants, le fossoyeur et bien d'autres figures, comme type du Beau moderne, que les bedeaux emporteront la balance et feront déclarer l'enterrement d'Ornans le chef-d'œuvre du *laid* (1). Est-ce la faute du peintre si les intérêts matériels, si la vie de petite ville, si les égoïsmes sordides, si la mesquinerie de province impriment leurs griffes sur la figure, éteignent les yeux, plissent le front, hébètent la bouche? Beaucoup de bourgeois sont ainsi; M. Courbet a peint des bourgeois.

Suivant un procédé connu, on oppose l'exposition de 1850 à l'exposition de 1851; le tableau de l'*Après-dîner à Ornans* était bien supérieur au tableau de l'*Enterrement à Ornans*, dit-on. Et j'ai vu vingt fois imprimer, en présence de cette admirable toile, qu'il était regrettable que le peintre n'employât point ses robustes qualités à des scènes *historiques*.

Il y a encore en France beaucoup d'esprits faibles. Les courtisanes de la Régence, le fard, les mouches et les brebis, ont singulièrement troublé la tête de ces pauvres gens, qui ne trouvant ni la gloire, ni le bonheur dans leur époque, s'imaginent que les petits vers, les soupers et les petits chiens, les marquises, les actrices et les guerluchons, et Collé et Piron apporteraient un peu de calme dans leur esprit, où poussent de longues herbes sèches. Ils ignorent que le costume moderne est en harmonie avec la physionomie moderne, et que les galante-

(1) Une planche importante se prépare d'après cet *Enterrement;* mais c'était le lendemain de la discussion qu'il eût fallu la publier. Quel pavé pour la critique qu'un cahier gravé de vingt têtes du drame, réduites par la photographie d'après le tableau! Dix *laides*, dix *jolies* ou *belles*, et pour légende, au-dessous, les commentaires de chaque critique. Le public aurait eu la *preuve*, qu'il est presqu'impossible de montrer dans les arts.

ries des ajustements de Watteau nous rendraient plus ridicules que Cassandre. Notre costume noir et sérieux a sa raison d'être, et il a fallu les tendres chimères d'un *précieux* pour s'écrier combien il était heureux que « le prochain Longchamp apportât des feuilles aux arbres et des plumes aux chapeaux d'hommes. »

Heureusement le temps est passé de ces panthéistes qui ont fait jouer à la nature des comédies si niaises. Un art nouveau apparaît, sérieux et convaincu, ironique et brutal, sincère et plein de poésie. Ceux qui mettront à nu toutes ces friperies orgueilleuses ne tarderont pas à paraître : les esprits se remuent de toutes parts. Les jeunes intelligences attendent le premier audacieux qui fera sauter tous ces chercheurs de mots, cette école de plaisants, ces ramasseurs d'esprit, ces moutons de Panurge qui sautent tous le même fossé, ces faiseurs de proverbes, ces littérateurs à clichés, ces pâtissiers avec leurs vers fondus dans le même moule.

Et il n'y aura pas de temple assez grand pour contenir tous les livres à habits jaunes qu'on sera obligé de déchirer avant de les mettre au rebut; car il faudra montrer comme ils étaient mal cousus, les bourres de mauvaise qualité qui les emplissaient et la triste doublure dessous. Pénible besogne qui demande plus d'un jour.

On comprend le scandale que produit l'*Enterrement* flanqué à gauche de l'*Appel des victimes* de M. Müller; à droite, du *Départ des volontaires,* de M. Vinchon; en face, de la *Bataille de Koulikovo,* de M. Yvon; c'est-à-dire la peinture anecdotique-sentimentale, la peinture académique et la fausse énergie, entourant une peinture mâle, puissante et sincère.

De loin, en entrant, l'*Enterrement* apparaît comme encadré par une porte; chacun est surpris par cette peinture simple, comme à la vue de ces naïves images sur bois, taillées par un couteau maladroit, en tête des assassinats imprimés rue Gît-le-Cœur. L'effet est le même, parce que l'exécution est aussi simple. L'art savant trouve le même *accent* que l'art naïf. L'aspect est saisissant comme un tableau de grand maître. La simplicité des costumes noirs tient de la grandeur des parlements en robes rouges peints par Largillière. C'est la bourgeoisie moderne, en pied, avec ses ridicules, ses laideurs et ses beautés.

L'*Enterrement* de M. Courbet doit une partie du scandale qu'il a soulevé à une forte individualité, robuste et puissante, qui écrase les peintures ses voisines. La critique s'enthousiasme devant une tête de fumeur, un peu maniérée, qui est le portrait de l'auteur. Il y a du génie dans l'*Enterrement à Ornans;* le portrait de l'*Homme à la pipe,* tant admiré, est dix fois mieux peint dans dix têtes de l'*Enterrement.* Je ne donnerai pas de conseil au peintre ; qu'il aille où l'emporte son pinceau. Il a produit une œuvre dans ce temps de médiocrités; qu'il oublie dans l'étude les misères que lui feront subir les médiocrités.

—

II

COURBET EN 1860

—

> Leurs mains sauvages saccagent toutes les fleurs,
> Insultent toutes les grâces,
> Flétrissent toutes les vertus,
> Renversent tous les autels
> Où brûle encore le feu sacré.
> Iconoclastes de l'art,
> Ils ont trépigné de leurs lourds sabots
> Sur le marbre mutilé de toutes les chastes déesses,
> Et dansé une carmagnole déguenillée
> Autour de Vénus de carrefours,
> Taillées dans une borne
> Par le marteau d'un casseur de pierres.
>
> M. G. Merlet, cuistre. (*Revue européenne*, 1860.)

Je possède un exemplaire des « *Essais poétiques,* par Max B....., avec vignettes, par Gust. C......, *Besançon,* 1839, » et je me suis donné quelquefois le plaisir de cacher la signature du volume et de le montrer à des peintres, qui ne comprenaient pas quelle curiosité pouvaient exciter quatre petits dessins inférieurs aux titres de romances de 1820. Je regarde ces médiocres lithographies comme un des plus beaux titres de Courbet. Quand un artiste publie de telles choses en 1839, et que, dix ans

après, il se présente devant le public avec l'*Enterrement à Ornans*, c'est alors qu'il faut admirer la volonté de l'homme, sa puissance, sa tenacité, ses retours sur lui-même, ses méditations intérieures, et le formidable élan qu'il a osé tenter pour quitter les bords de la tradition. Un effort si prodigieux est le signe du grand artiste qui exercera de l'influence sur son temps.

Dites à un pauvre diable qui ne sait comment gagner sa vie et qui erre mélancoliquement sur les quais : « Ta fortune est faite si d'un bond tu peux sauter la Seine. » Certainement l'homme tiendra la proposition pour insensée ; y eût-il des millions entassés sur l'autre rive, qu'il n'essayera même pas de tenter cette folle entreprise.

Et cependant c'est une telle entreprise qu'accomplissent les grands esprits qui ont abandonné les terres infertiles de la tradition. C'est pourquoi de ces bords partent tant d'injures d'hommes qui, ne pouvant tenter une pareille aventure, crient :

— Où va-t-il ?

— L'insensé !

— Il se noiera !

— Ne pouvait-il rester avec nous !

— On vit si tranquille ici.

— Arrête, malheureux !

— Il n'y a rien à faire là-bas.

— C'est un orgueilleux. »

Il y en a qui affectent de rire de mépris ; d'autres qui gémissent hypocritement :

— Hélas ! pauvre garçon !

Ceux-ci disent d'un air grave :

— Tant pis pour lui, c'est un fou.

Et enfin les faibles que cette aventure trouble, espérant arrêter l'audacieux, l'invectivent :

— Misérable ! coquin ! reviens ici ; nous allons t'envoyer les gendarmes.

L'homme saute. Les polissons lui jettent des pierres, les vieilles femmes de la boue ; l'air est obscurci de mille projectiles. Un immense cri de colère se fait entendre ; mais rien ne peut arrêter le téméraire. Il a résolu de triompher, il triomphera ; il a d'autres ennemis à vaincre, il les vaincra ; sûr de son œil, de sa main, de son cerveau, il ne s'est pas engagé dans cette entreprise surhumaine sans avoir tâté ses forces.

Qui ne se rappelle encore maintenant le scandale qui résulta de l'*Enterrement à Ornans* et de la fameuse exhibition de Courbet, ouverte porte à porte avec l'Exposition universelle des peintres de tous les pays (1855) ? Ce sont de ces tentatives désespérées qui consacrent rarement un homme, et presque toujours le perdent à jamais. Le gouvernement avait fait appel aux artistes de toute l'Europe. Les plus éminents eurent droit à une salle particulière ; les hommes célèbres y exposèrent les travaux de toute leur vie ; et, à côté d'eux, s'installait un jeune homme de trente-sept ans à peine, qui s'était dit : Ici je planterai mon atelier et le public y viendra. Mes quarante tableaux lutteront avec les cinq mille toiles de l'Exposition universelle, et je combattrai *seul* contre la France, l'Angleterre, la Belgique, l'Allemagne et l'Espagne.

Certes, en présence de tant d'audace, maintenant que je la constate de sang-froid, je ne me rends pas compte de la tranquillité de Courbet, à cette époque. Il n'y avait

rien de changé dans sa vie; il dormait, mangeait et causait comme d'habitude. Et pour mieux faire comprendre les difficultés de son entreprise, ne faut-il pas dire qu'alors la fortune matérielle n'avait pas encouragé ses efforts, que ses tableaux se vendaient mal, que son œuvre considérable s'accumulait dans son atelier en immenses toiles roulées dans un coin, qu'il fallait louer un grand terrain aux Champs-Elysées dans un moment où le plus petit trou coûtait des sommes fabuleuses. Et les frais de bâtisse, d'imprimerie, de prospectus ! J'en frémis aujourd'hui. Tout d'abord on ne se rend pas compte de ces luttes désespérées. On lit des relations de voyage et on ne se doute pas que les aventuriers ont mille fois moins de peine à s'emparer d'une île peuplée de sauvages qu'il n'en faut pour s'emparer du public; on s'intéresse aux soldats qui escaladent des murailles à pic, et la réputation dans les arts est un drapeau dont la conquête exige des efforts plus héroïques.

Aussi, en écrivant ces lignes, comprends-je l'irritation des rivaux, la colère de la critique, les cris de la gent artistique, et jusqu'aux blâmes officiels.

Courbet avait blessé trop de monde en prenant possession d'un nouveau pays. Les biographes lui ont reproché de vivre en dehors de la société, de se complaire avec quelques amis, de ne pas faire d'avance à des gens considérables, de se lever tard, de mener une vie nocturne dans Paris, etc. Le peintre eût pu dépenser beaucoup de temps dans les salons qu'il n'eût pas comprimé les cris qu'excitait son audace. Dans le monde il aurait perdu son indépendance de caractère; sa nature se fût arrondie; il eût été obligé de faire mille concessions; on lui

aurait dit que son idée d'exhibition n'était pas *convenable*, qu'il fallait prendre garde à *l'excentricité;* que madame une telle, qui avait de l'influence sur monsieur un tel, le patronerait volontiers s'il voulait devenir *plus sage*, etc.

En sa qualité de portraitiste, Courbet eût pu gagner de grosses sommes à peindre beaucoup de personnes qui ne craignent pas la réalité dans la représentation de la physionomie; mais il ne peint volontiers que ceux qu'il connaît depuis longtemps. Il a ainsi recommencé à différentes dates certains portraits de ses amis d'enfance.

J'ai vu dans son atelier le portrait d'une femme charmante, qui est resté inachevé depuis quatre ans et qui ne sera sans doute jamais terminé. En exposant ce portrait, Courbet aurait montré qu'il comprend l'élégance et le charme de la physionomie parisienne; mais les exigences de son modèle en matière de chiffons, qui changeaient à chaque nouvelle séance, les conseils des parents et des intimes de la maison, qui tantôt demandaient un canapé à la place d'un fauteuil, un fond de jardin à la place d'un intérieur, le fatiguaient tellement que, ne pouvant se livrer à sa libre interprétation en matière de portraits, il a retourné cette toile, attendant dans l'avenir plus de docilité de la part de son modèle.

Ces histoires et bien d'autres n'ont pas peu contribué à répandre dans Paris des idées bizarres sur le compte de Courbet, que le titre de *réaliste* environnait encore d'une sorte d'auréole nuageuse et indéterminée. Je ne parlerai pas de ce « réalisme » tellement effrayant que le ministre d'Etat lui-même croyait devoir le mentionner dans un discours qui fit jadis une certaine sensation. S'a-

dressant aux artistes récompensés après l'Exposition de 1857, M. Fould disait en parlant des nouveaux talents :

« Fidèles aux traditions de leurs illustres maîtres, ils sauront se livrer avec persévérance à ces études sérieuses sans lesquelles le plus heureux génie reste stérile ou s'égare : ils sauront préférer les jouissances solides et durables de la vraie gloire aux satisfactions éphémères que donnent de trop faciles succès; ils sauront qu'il faut quelquefois résister au goût du public, et que l'art est bien près de se perdre lorsque, abandonnant les hautes et pures régions du beau et les voies traditionnelles des grands maîtres, pour suivre les enseignements de la nouvelle école du réalisme, il ne cherche plus qu'une imitation servile de ce que la nature offre de moins poétique et de moins élevé; ils sauront enfin se préserver des dangers que j'ai déjà signalés et contre lesquels je ne saurais trop vous prémunir : la présomption de la jeunesse, qui, pour jouir plus tôt de son talent, le tue dans son germe, et cette déplorable tendance à mettre l'art au service de la mode ou des caprices du jour. »

Or, Courbet ne semble pas avoir cédé aux satisfactions éphémères que donnent de *trop faciles succès,* car ses succès ont été des luttes acharnées; il a résisté également *au goût du public;* il n'a certainement pas mis son art *au service de la mode* ni *aux caprices du jour,* car, à l'heure qu'il est, le peintre est plus mal compris de la masse que M. Delacroix en 1830. Le discours du ministre d'Etat ne pouvait proscrire, comme on l'a prétendu, les tendances modernes; on l'a vu d'ailleurs par les récompenses et les encouragements accordés à quelques artistes tout entiers sortis de l'école du maître, M. Breton entre

autres, qui dans le *réalisme* n'ont vu que motif à anecdotes, étude *sèche* de physionomies, et qui abordent mesquinement les sujets modernes, sans les grandes qualités de *peintre* de l'auteur de l'*Enterrement à Ornans.*

Le *sujet* n'est pas tout dans l'art; le plus fin poisson peut n'être pas mangeable, si le cuisinier emploie de mauvaise friture. Un anecdotier du moyen âge entasse dans un livre des histoires qu'il a entendues de côté et d'autre; il n'a rien fait jusqu'à ce qu'un Shakspeare, arrivant, s'empare de l'historiette et en fasse le puissant *Hamlet.* Tous les jours il passe dans la rue Notre-Dame-de-Lorette des enterrements qui vont au cimetière Montmartre et que les peintres du quartier saluent sans pouvoir les peindre. J'en dirai autant d'une noce, car ce n'est pas parce que Courbet a peint un sujet *triste* que je le défends. N'eût-il pas rompu en visière avec les principes habituels en faisant d'un enterrement de village un pendant au Serment du Jeu de Paume de David, qu'il y avait dans la composition anti-académique de ce chef-d'œuvre matière à de fortes discussions artistiques. Par la *composition* et l'*arrangement* des groupes, Courbet rompait déjà avec la tradition. Sans connaître les admirables toiles de Velasquez, il se trouve d'accord avec l'illustre maître, qui a placé des personnages les uns à côté des autres, et ne s'est pas inquiété des lois posées par des esprits pédants et médiocres. Qui n'a pas l'intelligence de Velasquez ne saurait comprendre Courbet. Si les Parisiens connaissaient davantage les œuvres de Velasquez, ils se seraient sans doute moins fâchés contre l'*Enterrement d'Ornans.* Il y a peu d'esprits assez dégagés de préjugés pour aller au devant de manifestations artistiques

dont les jalons n'ont pas été posés par avance. La masse aime à retrouver dans une œuvre ce qu'elle a déjà vu dans d'autres œuvres (1). Et Courbet, qui n'emprunte rien à Raphaël, ni à Rubens, ni à Poussin, ni à Delacroix, devait nécessairement apparaître comme un épouvantail.

Les artistes reconnurent en lui un maître. *Maître-peintre,* il l'avait dit lui-même dans l'effervescence de la jeunesse sûre d'elle-même, et il avait raison. En effet, il savait peindre, ce qu'on n'enseigne pas dans les ateliers, ce qui ne s'apprend pas; il possédait à fond un art que les artistes français de tous les temps n'ont pratiqué que par à peu près. Aussi déjà sa peinture fait école, et rompt par là avec la peinture *par à peu près,* d'une touche dite *spirituelle,* qui fait que les honnêtes gens, en voyant où conduisait l'*habileté,* se sont retournés vers David contre lequel l'école romantique a dépensé tant de colères inutiles. L'enseignement de *peintre* donné par M. Courbet, qui n'a pas ouvert d'école et qui a formé de nombreux disciples en exposant ses tableaux, est visible depuis quelques années. Une excellente peinture résultera des efforts et des luttes du « réalisme » dont on a voulu faire un monstre. M. Courbet n'a jamais songé à imposer à personne les sujets qu'il affectionne. Une école qui ne peindrait que des *enterrements* et des *casseurs de pierres* serait aussi fatigante que la queue de l'école du premier empire; mais le maître, avec sa réhabilitation du *moderne* et les excellents procédés dont il recouvre la re-

(1) Je ferai cependant une exception pour un ami des arts, M. le comte de La Borde, qui, dans son beau rapport sur les Arts à l'Exposition universelle de Londres, signalait le mouvement littéraire et artistique actuel, et ne craignait pas d'appeler l'attention sur un romancier et sur un peintre nouveaux. Je ne nommerai que le peintre, Courbet.

présentation du moderne, facilitera peut-être l'arrivée d'un *Velasquez* noble et grand, d'un *Goya* railleur et satyrique. — « Je ne connais que trois *peintres* en France, » me disait un artiste dont on ne contestera l'intelligence ni les connaissances, M. Chenavard : « ces trois peintres sont Le Nain, Chardin et Courbet. » Mais il faisait bien plus de cas de Courbet, qui a agrandi le domaine un peu étroit de ces maîtres bourgeois du XVIIe et du XVIIIe siècle. Or, M. Chenavard, plus penseur que peintre, qui certes n'est pas suspect de réalisme, qui cherche à répandre des idées philosophiques sur la toile, qui semblerait l'ennemi-né du peintre des *Demoiselles de village,* est une autorité importante à citer; et quand un tel homme se prononce si nettement, et en toute liberté, j'enregistre sa parole pour m'en servir au besoin, car elle répond à mon propre sentiment. Mais combien rencontre-t-on de ces esprits indépendants?

J'ai connu un écrivain qui chantait les magots chinois, les pouilleux espagnols, les mendiants italiens, les sorcières et les charognes; qui avait défendu le *laid* sous toutes ses formes, et qui cependant fut effrayé des éclatants débuts de Courbet et de l'*Enterrement à Ornans.* Les physionomies des gens d'Ornans sont-elles plus effrayantes et plus grotesques que celles de Goya, d'Hogarth et de Daumier? On pourrait en conclure ainsi en suivant l'esthétique du critique; mais il est bon de dire que, quand on s'est battu vingt ans pour une doctrine, il faut faire une fin. L'heure des concessions a sonné; la lutte ne saurait durer indéfiniment, et petit à petit on en arrive, par des transitions insensibles, à vouloir faire oublier son passé, et ce terrible *laid* qu'il était commode d'évoquer pour étonner les lecteurs.

On ne sait pas assez combien un pouce de ventre qui est poussé dans l'année a d'influence sur la plume; on se moque agréablement des fameux *bedeaux* qui resteront en proverbe dans l'histoire des arts, et on donne la main, sans s'en douter, aux académiciens de petits journaux, aux vaudevillistes et aux désœuvrés de café; car, chose singulière et qui arrive tous les jours dans de semblables luttes, aussitôt qu'un novateur se produit, il a contre lui les gens fatigués et ceux qui débutent. Petites cervelles de côté et d'autre! L'enfant ne réfléchit pas plus que le vieillard; ceux qui entrent dans la vie sont légers, ceux qui s'en vont sont lourds; on ne peut pas changer les conditions de la nature humaine.

Les quelques encouragements qui ont fait oublier ces misères à l'artiste sont partis de très-haut ou de très-bas. M. de Morny ne protestait-il pas contre la critique en achetant les fameuses *Demoiselles de village*, qui ont tant servi de but aux plaisants et aux caricaturistes. Cette année, à l'exposition de Besançon, où le maître envoyait une certaine quantité de toiles qui firent sensation en Allemagne, un brave artisan dont je regrette d'avoir oublié le nom, vient trouver l'artiste et lui dit :

— Monsieur, je suis presque votre compatriote, j'habite Lons-le-Saulnier, et j'ai une admiration sans bornes pour l'*Enterrement à Ornans*. Si j'étais riche, je n'hésiterais pas à vous offrir cinquante mille francs; mais mon état de tailleur de pierres ne me permet pas de vous donner plus de cinq mille francs de votre tableau, dont je ferai cadeau au musée de ma ville natale.

L'artiste, ému de cette proposition touchante, allait céder son tableau; mais ses amis lui firent entendre

qu'une œuvre de cette importance ne devait pas être enfouie dans une ville telle que Lons-le-Saulnier, qui n'attire ni touristes, ni artistes; que l'*Enterrement à Ornans* était le tableau qui accusait le plus nettement son point de départ, qu'il était bon de remercier la personne généreuse qui agissait si délicatement, mais qu'en dernier ressort, le musée de Besançon convenait mieux à l'exhibition de ce chef-d'œuvre.

A Besançon, comme dans beaucoup de villes de province qui méconnaissent les hommes qui sont sortis de leur sein, les administrateurs sont au moins tièdes pour l'artiste qui contribuera à illustrer le pays; il en est même qui, nourris de la lecture des gazettes, se rattachent au groupe des esprits arriérés qui voient dans un artiste nouveau un Attila ou un septembriseur. De ce côté, Paris n'a rien à envier à la province.

J'ai connu certaines gens qui entraient dans de noires colères quand on parlait de l'*Enterrement à Ornans*, et entre ceux-là un comique, appelé Arnal, m'a toujours plus diverti qu'au théâtre, car il ne pouvait entendre le nom du peintre sans crier. Mais tout Paris en parlait, la province, l'étranger : Courbet, et toujours Courbet! C'est le châtiment des sots. Le vieux comédien, qui a fait des épîtres académiques en vers alexandrins sur l'*Art du comédien,* n'en dormait pas. Afin de se débarrasser de cette obsession et *d'en finir* avec le peintre, l'indignation le poussant à l'extrême, il consentit, pour la première fois de sa vie, à jouer dans une Revue de fin d'année, à la condition qu'un acte serait entièrement réservé à la personnalité du peintre qu'il s'agissait de *terrasser* à jamais. Pour lui Courbet était une *hydre*. Des auteurs en réputation

s'entendirent avec le comédien, et MM. Cogniard frères furent chargés spécialement des scènes relatives à l'atelier du peintre des *Demoiselles de village*.

Le public s'imagine trop facilement que les vaudevilles se font à la suite d'un repas aux Frères-Provençaux, que les *pointes* des couplets sortent tout aiguisées des bouteilles de Champagne, et que la charpente se combine au café des Variétés, en prenant une demi-tasse. Cela a pu se passer ainsi sous la Restauration; mais qui rencontrerait dans ses escaliers un vaudevilliste, pourrait croire que c'est le notaire qui monte pour rédiger un testament. La classe de *lettrés* qui réussit dans les théâtres de vaudevilles joint de bonnes manières à une fortune solidement assise, et les défenseurs du Beau et des grands principes se trouvent réellement dans les coulisses de théâtre. Le vaudeville étant une sorte d'affaire géométrique dans le triangle de laquelle sont insérés quelques *mots* plaisants, l'*ordre* dans toutes ses manifestations, sociales, politiques, littéraires et artistiques, est le dieu auquel sacrifient les bons auteurs dramatiques. Aussi ne faut-il pas s'étonner des excellents conseils que MM. Cogniard frères donnaient à Courbet par la bouche du comédien Arnal, sur l'air : *Avez-vous vu dans Barcelone?*

Prends tes pinceaux, et cours le monde
Pour anéantir tes rivaux!
Que ta peinture vagabonde
Effraye, épouvante et confonde,
En créant des monstres nouveaux.

Devant mes naïades sans voiles,
Hier, la foule se courbait;

J'étais au nombre des étoiles,
Et maintenant, devant mes toiles,
Le public passe et se permet
D'applaudir Horace Vernet (1).

Foule stupide, ah! tu m'étrilles!
Pour me venger de ces badauds,
Ne peignons plus que des guenilles,
Que des limaces, des chenilles,
Des grenouilles et des crapauds!

Mais, avant de livrer bataille,
Suis-je bien dans la vérité?
Quittons un peu cette muraille,
Où la nature se débraille...
Et regardons de ce côté,
Qui me semble mieux habité.

:i le comédien Arnal, supposant Courbet repenti et se jetant dans l'Idéal (l'*Idéal* des vaudevillistes), se tournait vers le public du balcon, et toujours sur l'air : *Avez-vous vu dans Barcelone :*

Ah! se peut-il?... prodige étrange!
Pour moi, tout change de couleurs;
De forme aussi pour moi tout change :
Je vois un gracieux mélange
De gaze, de soie et de fleurs.

Ce lustre jette mille flammes;
Et j'aperçois, à sa clarté,
Des regards à damner les âmes,

(1) M. Horace Vernet, décoré d'une quantité d'ordres, ayant eu de nombreuses commandes, exposant des multitudes de tableaux, menant grand train, possédant une belle fortune, et étant gravé à la manière noire par M. Jazet, est naturellement pour tout vaudevilliste, un homme *d'ordre,* et par conséquent le plus illustre des peintres anciens et modernes.

De beaux messieurs, de belles dames !...
Par tant de charmes, de beauté,
Ah ! malgré moi, je suis dompté.

Cette leçon d'esthétique fut cependant perdue pour l'artiste et pour le public qui, n'ayant pas l'humeur irritable du vieux comique, n'apporta que de l'indifférence à l'acte de l'atelier, et Courbet continua, suivant les comédiens, à peindre *des limaces et des chenilles*, afin de rimer avec *guenilles;* mais les vaudevillistes avaient accompli leur mission, et, pénétrés de son importance, ils ne reculeront jamais à donner des conseils salutaires aux téméraires qui ont l'audace de découvrir quelques filons nouveaux dans l'Art.

J'ai donné ailleurs (1) mon sentiment sur quelques œuvres du maître, le *Retour de la foire,* les *Lutteurs,* l'*Intérieur d'atelier,* la *Baigneuse,* les *Demoiselles de village,* le *Portrait de l'auteur,* toutes toiles qui accrochèrent l'attention, sans avoir la même importance; il est arrivé même à Courbet de s'égarer tout-à-fait, comme dans l'*Intérieur d'atelier*, qui n'est pas un tableau, mais dix tableaux. Pour juger l'artiste plus sainement, j'ai revu à dix ans de distance, au musée de Lille, l'*Après-dîner,* grand tableau qui fut le début du maître au Salon de 1848, et que les administrateurs nouveaux comprirent. On avait encore la fièvre de la Révolution, et on ne trouvait pas mauvais que l'art marchât parallèlement avec l'esprit public. Or, ce tableau, entouré à Lille de toiles italiennes et espagnoles, est aussi calme que s'il avait reçu la consécration de longues années. On peut enlever

(1) *Le Réalisme,* 1 v. in-18. Michel Lévy. 1857.

le nom de Courbet; le tableau de l'*Après-dîner* sera regardé comme l'œuvre puissante d'un de ces maîtres qui, en Hollande et en Espagne, ont accusé la réalité, à des époques où la recherche de la réalité n'offrait rien de subversif.

Le *Chevreuil,* dont la fortune a été grande au Salon et à l'Exposition particulière du boulevard des Italiens, a ramené les esprits timides qui, ne voyant qu'un *animal mort* dans un paysage, et n'étant plus effrayés par la représentation de l'homme, ont cherché à pousser l'artiste dans une voie de second ordre. Qu'un riche propriétaire invite le peintre à décorer les vastes salles de son château de peintures de chasse, comme il est arrivé dernièrement, rien de mieux : ún grand artiste donne une valeur à tout ce que touche son pinceau; mais l'homme est plus intéressant que l'animal, et ceux qui se sont voués exclusivement à la représentation des poules ou des brebis sont des artistes inférieurs.

Courbet n'en restera pas là. Il a le génie des grandes machines. Quand bien même les musées de France ou de l'étranger lui ouvriraient leurs portes, il a mieux à faire. Je ne lui crois pas le sentiment religieux absolument développé; aussi n'a-t-il rien à peindre dans les églises. Il appartient à un siècle préoccupé par les idées industrielles; qu'il montre à l'industrie l'appui qu'elle peut trouver dans l'Art. Nos architectes ne sont pas ceux qui restaurent d'anciens monuments dont les ruines sont plus intéressantes par leurs débris que par les replâtrages qu'on y ajoute sans cesse. Le XIXe siècle n'a trouvé un style architectural que dans la construction des halles et des chemins de fer. Pourquoi Courbet, par un effort nouveau, ne tenterait-il pas de grandes décorations pour les

gares de chemins de fer? Si des fresques peuvent être appliquées quelque part, c'est dans un tel endroit, où l'homme chasserait l'ennui de l'attente en regardant les grands développements industriels qu'a apportés la vapeur. Ce seraient certainement des sujets plus intéressants que ceux d'Owerbeck et de Cornélius. Il n'y a rien de plus beau que la machine à vapeur dans le paysage; et, après la représentation de l'homme, qui connaît mieux la nature que le peintre qui, aujourd'hui retiré dans la ville d'Ornans, que son génie a illustrée, médite, travaille et vit au sein de cette nature, la meilleure des conseillères?

J'ai vu jadis une immense toile de Courbet, qui, pour diverses raisons, ne put être achevée. C'étaient des *pompiers courant la nuit dans Paris à l'incendie.* La course active de ces braves soldats dont les casques reluisaient au feu des torches, les pompes qu'on traînait, les fenêtres qui s'ouvraient et dans le lointain, par-dessus les toits, les flammes perçant des nuages de fumée, tel était ce tableau qui aurait produit une vive sensation, si les tourmentes sociales de la fin de la République n'en avaient pas arrêté l'exécution. Courbet est l'homme de ces grandes scènes populaires, et il avait eu une heureuse idée en peignant un sujet plein d'effets, qui demande un artiste puissant.

Les fresques destinées aux gares de chemins de fer offriraient des tableaux non moins curieux. Le départ de la machine, l'arrivée d'un train, le débarquement des voyageurs, la consécration d'une nouvelle voie par l'église, la récolte des produits nouveaux que la vapeur a introduits en Europe fourniraient un cycle de sujets va-

riés. Quoi de plus fantastique que la grosse machine dont le ventre sème le feu la nuit dans la campagne, filant comme le vent avee ses grands yeux rouges et conduite par des sortes de gnomes, noirs de houille et de coke, aussi étranges que les génies des montagnes? La machine et le rôle qu'elle joue dans le paysage ne suffit-elle pas à un beau tableau?

Nous ne manquons pas de grands paysagistes qui ont chacun révélé de nouveaux aspects de la nature en la colorant de leur propre tempérament; mais Courbet est un paysagiste *puissant,* qui ne va pas loin chercher ses sites, parce qu'une roche portant ombre sur le gazon et un rayon de soleil lui suffisent pour rendre la forte nature des environs de Besançon. Il lui reste à peindre le mastodonte de fer courant sur les rails, à travers les arbres, les rochers, laissant de petites villes sur un coteau, passant sur un village par un pont hardi, renâclant, sifflant et suant; et l'arrivée de la foule nombreuse, active et bruyante, ébahie, pleurant, s'embrassant, qui arrive et s'en va.

La simplicité d'un tel sujet est ce qui convient le mieux à son pinceau sobre. On verra plus tard des *marines* qui n'ont rien de commun avec les pétarades, les voiles enflammées et les soleils couchants de pauvres gens qui, ne comprenant ni la couleur ni le dessin d'une vague, tirent des feux d'artifices de palette, embrasent un navire et *animent* la plage, afin de se tirer d'embarras.

Courbet a peint la mer, — il a voulu en avoir raison, dit-il, — et pour pousser le défi jusqu'au bout, il a peint, non pas l'Océan tumultueux, mais la calme Méditerranée sans une seule voile, la Méditerranée grise et char-

mante du matin, et la Méditerranée bleue et profonde de l'après-midi.

On a dit que Courbet était un *charlatan;* en effet, c'est un charlatan que l'artiste qui s'attaque à la chose en elle-même, écarte tout élément d'un faux *pittoresque* afin de ne tromper personne sur la valeur de sa peinture, et se garrotte lui-même pour montrer que son pinceau n'emploie aucun subterfuge.

— Vous ne croyez pas à mes personnages, dit-il; je vais vous peindre la *nature* telle qu'elle est.

Et il se lança franchement dans ces deux marines qui sont l'expression la plus complète de sa sincérité. Il n'y a sur la plage ni *demoiselles de village,* ni *lutteurs,* ni *bedeaux d'Ornans,* ni *baigneuses,* ni aucune de ces représentations d'hommes et d'animaux qu'on a feint d'appeler des *scandales.* Il y a la mer et la plage. Je les ai regardées longtemps, et j'affirme qu'on ne comprendra pas plus les *marines* qu'on n'a compris l'*Enterrement à Ornans.*

Quand le public s'enthousiasme devant une marine, c'est pour des fanfreluches vénitiennes aux drapeaux multicolores, se détachant sur des ciels empourprés. Il faut à Paris le *décor* et le *ragoût* en toutes choses. Un Parisien est heureux d'être empoisonné aux Frères-Provençaux, car il a mangé toutes sortes de sauces vertes et violettes; la table sera couverte d'un surtout d'argent affreusement orné; les divans et les étoffes seront de damas voyants; des glaces avec d'odieux cadres dorés renverront les lumières, et sur la table une armée de verres de toutes grandeurs, disposés en tuyaux d'orgue, remplis de toutes sortes de falsifications de Bercy et de Cette.

Jamais le Parisien ne croira qu'un honnête et savou-

reux dîner à deux services, sans sauces vertes, puisse se comparer aux drogues qui lui ont coûté cinquante francs par tête.

C'est l'histoire de Courbet, et c'est l'histoire du « réalisme » qui ne trompe pas, ne vend pas à faux poids, livre des produits sains et accomplis dans la mesure des forces de l'artiste. Aussi combien ont d'intérêt à le calomnier ceux qui trompent agréablement le public, le flattent dans ses défauts, le caressent, l'empoisonnent, et accomplissent avec légèreté ce qui doit être regardé, lu, écouté avec la même légèreté !

—

TABLE ANALYTIQUE

—

BALZAC

GÉRARD DE NERVAL

COURBET

FIN DE LA TABLE.